

HISTOIRE ET CIVILISATIONS

N° 210 MAI-JUIN 2023

LES CAHIERS
SCIENCE & VIE

LES CAHIERS SCIENCE & VIE

AU FIL DE LA LOIRE : UNE AUTRE HISTOIRE DE FRANCE

AU FIL DE LA LOIRE UNE AUTRE HISTOIRE DE FRANCE

LA MAÎTRISE DU FLEUVE | LA RENAISSANCE DE LA COUR ROYALE | L'INVENTION DU JARDIN À LA FRANÇAISE

L'ACTU FACE AU PASSÉ

NOUVEAU



Amazonie, tristes tropiques



N° 210 MAI-JUIN 2023 BEL : 7,50€ - ESP : 7,50€ - GR : 7,50€
DOMS : 7,50€ - DOM A : 7,95€ - ITA : 7,50€ - LUX : 7,50€
PORT CONT : 7,50€ - CAN : 11,95\$CAN - MAR : 80DH
TOM S : 900CFP - TOM A : 1500CFP - CH : 10,50FS - TUN : 22DTU

L 15516 - 210 - F: 6,90 € - RD



REWORLD
MEDIA



Les plus belles escales de BERLIN à COPENHAGUE

Départs de mai à septembre 2023 | 8 jours / 7 nuits



Les points forts de votre croisière

- 8 jours pour découvrir les richesses de l'Europe du Nord à la meilleure des saisons dont 2 jours à Copenhague en hôtel 4* (NL).
- Des excursions variées et uniques : Monastère de Chorin, un bijou de l'architecture cistercienne et les îles d'Usedom et de Rügen aux paysages à couper le souffle.
- Des bateaux confortables (4 ancres) de 45 cabines.
- Un tarif spécial lecteurs à partir de 1820€/pers. au départ de Paris avec pension complète, boissons à bord, animations à bord).

Quelques dates seulement, renseignez-vous vite !



Téléchargez la documentation
complète sur notre site

www.voyages-lecteurs.fr/csv



ou appelez-nous ! C'est facile et cela n'engage à rien !

Du lundi au vendredi de 9h à 18h et le samedi de 9h à 12h

01 41 33 56 56

en précisant
Les Cahiers Science&Vie

ÉDITO

UN PONT ENTRE DEUX RIVES

Pour les plus anciens, et j'en fais partie, l'évocation de la Loire me ramène à une classe primaire ânonnant en chœur dans une odeur de craie un mantra enfantin : « La Loire prend sa source au mont Gerbier de Jonc ! » Ajoutez-y la date la plus mémorable de notre histoire de France (même pour le dernier des cancre) : 1515. Marignan ! Hurle le chœur sus-cité ignorant pourtant que la victoire revenait à un roi fraîchement couronné qui allait justement faire des bords de ce grand fleuve, né pourtant dans les âpres rochers d'Ardèche, l'épicentre fastueux de la Renaissance à la française. Ramenant même dans ses bagages, de ses escapades victorieuses transalpines, le maître Léonard de Vinci. Le génie mourra au château du Clos Lucé, non pas dans les bras de son puissant bienfaiteur comme le veut la légende, mais en offrant tout de même au royaume de France une certaine Mona Lisa... Elle aussi du voyage. François I^{er} ne s'arrêtera pas là. Amoureux des arts, il taquine les belles lettres quand il ne chasse pas et rêve tout debout d'un château-joyau pour ce Val de Loire qu'il aime tant. Ce sera donc Chambord, son « Chez moi », comme il se plaisait à l'appeler, dont le gros du chantier prendra une vingtaine d'années et où, paradoxalement, il ne résidera que peu de fois. C'est encore là que son fils Henri II parachèvera l'œuvre paternelle en y réinventant la cour de France, qui ne fut jamais aussi resplendissante. Versailles *pliera le game*, mais on n'en est pas là ! On invente aussi le jardin à la française, à l'abri des fameuses levées, ces digues chargées de contenir cette Loire lunatique, érigées pour la première fois à grande échelle au XII^e siècle... Aussi prompt à s'assécher aux beaux jours qu'à ravager ses rives lors de crues tumultueuses. Bref, une autre histoire de France, avec sa douceur de vivre, ses châteaux et son fleuve.



françois

Autres rives autre fleuve, l'Amazone... Dans « L'actu face au passé », on s'intéresse au retour de Luiz Inácio Lula au pouvoir au Brésil en ce début d'année et à la vague d'espoir qu'il a fait naître en s'engageant pour la préservation de l'Amazonie et de ses Indiens. L'occasion pour nous de revisiter la longue et trop souvent triste histoire des autochtones, aussi maltraités que leur terre nourricière.

Philippe Bourbeillon

SOMMAIRE // N°210

AVRIL - MAI 2023

L'ACTU FACE AU PASSÉ

// PAGES 06 À 23

AMAZONIE

- 06 Une Amazonie en vie ?
- 08 Amazonie : la forêt et ses hommes
- 12 Le choc de deux mondes
- 16 Quand valorisation rime avec destruction
- 20 Lula, sauveur de l'Amazonie et des Indiens ?



LE DOSSIER

// PAGES 24 À 83

LA LOIRE

- 24 La Loire : fleuve royal
- 26 Quand la Loire fait le mur
- 32 La Loire médiévale, zone frontière
- 38 Val de Loire, refuge du pouvoir royal
- 40 Chambord, joyau de François I^{er}
- 46 La Renaissance de la cour de France
- 50 Val de Loire : une autre histoire de France
- 52 La fièvre bâtisseuse de la Renaissance
- 56 Portfolio des châteaux
- 64 L'entretien avec Monique Chatenet, historienne de l'architecture et de la vie de cour au XVI^e siècle
- 66 Jardin de la France, jardins à la française
- 74 La voie du vin
- 76 La Loire : une muse tardive
- 82 Lettres de la Loire



CULTURE

84 UN ŒIL DANS LE RÉTRO
Le Mans, cent ans au compteur !

86 AU CŒUR DES EXPOS
Le cercueil de Ramsès II

88 L'imprimerie, une révolution !

90 Notre-Dame de Paris,
une restauration historique

94 Et aussi... Normands / Picasso

95 Bandes dessinées

96 Les bonnes lectures

RECEVEZ LES CAHIERS DE SCIENCE & VIE CHEZ VOUS.
Votre bulletin d'abonnement se trouve en page 95.
Vous pouvez aussi vous abonner par téléphone
au 01 46 48 47 87 ou par Internet sur www.kiosquemag.com.

INFORMATIONS AUX ABONNÉS EN PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE
Le prélèvement automatique de votre abonnement aux *Cahiers de Science & Vie*, auparavant effectué par Mondadori Magazines France, sera désormais directement prélevé par Reworld Media Magazines, nouveau nom de la société editrice des *Cahiers de Science & Vie*.
En cas de question sur votre abonnement, notre service client est à votre disposition au 01 46 48 47 87 du lundi au samedi de 8 h à 20 h, ou par mail sur : www.serviceabomag.fr

Une Amazonie en vie?



Chronologie

- **1494** – Le Traité de Tordesillas partage le Nouveau Monde entre les royaumes du Portugal et de Castille
- **1750** – Le Traité de Madrid fixe la frontière entre le Brésil et l'Amérique espagnole.
- **1822** – Indépendance du Brésil
- **1940** – « Discours du fleuve Amazone » du président Vargas appelant à développer l'Amazonie
- **1953** – Création de la

Superintendance du plan de valorisation économique de l'Amazonie (SPVEA) ; l'Amazonie est dotée d'un statut administratif : « l'Amazonie légale »

- **1964-1985** – Dictature militaire et lancement de grands projets en Amazonie
- **5 octobre 1988** – La 7^e constitution du Brésil, approuvée le 22 septembre par l'Assemblée nationale constituante, est promulguée
- **27 octobre 2002** – Première

élection à la présidence du Brésil de Luis Inácio Lula da Silva, ancien syndicaliste et leader du Parti des travailleurs. Réélu en 2006, il apportera ensuite son soutien à Dilma Rousseff, qui lui succèdera.

• **23 octobre 2018** – Jair Bolsonaro, militaire et rangé à l'extrême droite, est élu président de la République fédérative du Brésil

• **30 octobre 2022** – Lula l'emporte sur Bolsonaro et dirige désormais le Brésil pour la troisième fois.



« Le Brésil et la planète ont besoin d'une Amazonie en vie », déclarait Luiz Inácio Lula da Silva dès l'annonce de sa victoire électorale sur l'ancien président Jair Bolsonaro. Ce pourrait être l'une de ces phrases choc qu'affectionnent les dirigeants politiques. Mais force est de constater que ce territoire immense, comprenant forêts, savanes, marais ou mangroves et couvrant 7,7 millions de km², dont 5 au seul Brésil, est rongé depuis des décennies par les routes, l'élevage, les grandes cultures et l'exploitation minière. En l'espace d'un demi-siècle, un quart de son couvert forestier a été détruit. Or ses communautés autochtones sont elles aussi malmenées, comme en témoignent les images insoutenables d'enfants yanomami au ventre distendu et à la maigreur extrême. Une situation dramatique, résultat de plusieurs siècles d'histoire...

Contrairement à une idée reçue, l'Amazonie fut précocement et densément peuplée. Ses occupants ont transformé leur environnement, modelé le couvert forestier et même développé de véritables centres urbains interconnectés. Mais l'arrivée des colons européens, au tournant des XV^e et XVI^e siècles, a engendré une véritable hécatombe chez ses populations indigènes. Leur mise en esclavage, le travail forcé et les guerres ont favorisé la propagation de la variole et autres maladies infectieuses contre lesquelles elles n'étaient pas immunisées. Puis, avec l'explosion du commerce du caoutchouc, au XIX^e siècle, c'est la forêt amazonienne elle-même qui a commencé d'être exploitée. D'abord timidement, puis de plus en plus massivement, à mesure que sa « valorisation » économique est devenue un enjeu politique.

La déforestation suit alors le tracé des nouvelles routes percées pour désenclaver la région. Aux bûcherons succèdent de petits agriculteurs, des éleveurs, et quand les terres commencent à se dégrader, du soja, de la canne à sucre... Un effet domino auquel s'ajoutent les vols de terres mafieux ou l'orpillage illégal. Lesquels ont atteint leur paroxysme durant l'ère Bolsonaro. Sous son mandat, le taux annuel de déforestation illégale a augmenté de 75 % par rapport à celui de la décennie précédente ! Lula et son gouvernement pourront-ils inverser la tendance et sauver ce qui peut l'être de l'Amazonie ? La volonté est là. Considérant avoir « une dette historique » envers les communautés amérindiennes qui habitent les forêts du pays « depuis des temps immémoriaux » et sont de fait les « plus à même de les défendre », le président avait promis la création d'un ministère des Peuples indigènes. Il a tenu parole, nommé à sa tête une militante autochtone, tout en allouant les moyens nécessaires à la répression des orpailleurs illégaux et des voleurs de terre. Reste à voir si cela suffira...

**Anne Lefèvre-Balleydier
et Fabienne Lemarchand**

12600 BP—FIN DU XV^E SIÈCLE

Amazonie : la forêt et ses hommes

De vierge, elle n'a jamais eu que le nom... Les millions d'Amérindiens qui, depuis des millénaires, l'ont peuplée et transformée, sans jamais chercher à la dominer, en témoignent. Tout comme les recherches archéologiques qui lui sont toujours consacrées.



Forêt vierge du Brésil
(estampe, début du
XIX^e siècle).

Une forêt impénétrable, si peu habitée

par les humains qu'elle en serait restée vierge. Voilà le portrait de l'Amazonie transmis par les naturalistes des XVIII^e et XIX^e siècles. Un cliché persistant. Et pourtant. Dans cet immense territoire, aussi vaste que les États-Unis, vécurent naguère des millions d'Amérindiens. Des hommes et des femmes qui, loin de se contenter de chasse et de cueillette, avaient aussi adopté un mode de vie sédentaire et allaient ainsi marquer durablement de leur empreinte le paysage.

« *Les plus anciennes traces connues de leur présence remontent à 12 600 ans* », détaille l'archéologue Stéphane Rostain (CNRS/Université de Paris), en évoquant des fouilles conduites au cœur de l'Amazonie colombienne. Venus d'Asie, ils auraient traversé à pied sec le détroit de Béring il y a 25 000 ans, pour s'établir dans plusieurs régions du nord, de l'ouest et du sud de l'Amazonie. Là, ils fabriquèrent des outils de pierre taillée et nous légèrent des milliers de peintures, qui décorèrent notamment la grotte de Pedra Pintada, au nord du Brésil, ou encore une série de falaises dans les Serranías de Lindosa et de Chiribiquete, en Colombie – probablement la plus belle collection d'œuvres rupestres au monde avec environ 70 000 fresques.

On peut y admirer des formes géométriques, des empreintes de mains et représentations de plantes et d'humains aux côtés de tapirs, caïmans, chauve-souris, singes, tortues, serpents... On y remarque aussi des animaux beaucoup plus grands, que certains interprètent comme des mastodontes ancêtres de l'éléphant, ou encore des paresseux géants. C'est qu'il y a 13 000 ans, le climat froid et sec limitait davantage qu'aujourd'hui l'étendue de la forêt tropicale, laissant davantage de place à la savane et au-

torisant leur déambulation. Toujours est-il qu'ils ont disparu quand températures et précipitations ont augmenté. Mais les hommes, eux, sont restés. Les uns en continuant de mener une vie errante de chasse et de cueillette. Les autres en optant pour une vie moins nomade, plus sédentaire.

Voilà 8000 ans, certains installèrent en effet leurs campements sur les rives des fleuves, omniprésents, ainsi que dans les plaines inondables, les marécages, ou sur le littoral atlantique de l'Amazonie. Pas à même le sol. Mais au sommet d'énormes tertres de coquilles hauts de plusieurs mètres : des « sambaquis » souvent réinvestis plusieurs fois, sur des millénaires. En les étudiant, les archéologues se sont aperçus que les Amérindiens de cette époque ne se nourrissaient pas tant de coquillages que de poissons : dans l'amas coquillier de Monte Castelo, dans le sud-ouest du bassin amazonien, ils constituent 80 % des restes alimentaires. Mais ce que les fouilles ont aussi révélé, cette fois dans la région du cours inférieur de l'Amazone, c'est la présence d'antiques tessons de céramique.

TERRE CUITE ET TERRE NOIRE

Dans le sambaqui de Taperinha, comme dans la grotte de Pedra Pintada, ils datent d'il y a environ 7000 ans. « Ce sont les plus vieux de tout le continent américain ! », souligne l'archéologue Eduardo Neves (Université de Sao Paulo). « Plus précisément, poursuit le chercheur, la céramique apparaît dans le bas



Une urne funéraire de la culture Marajoara, qui s'est épanouie à l'embouchure du fleuve Amazone (1000-1250 ap. J.-C.).

Amazone, puis sur le littoral atlantique du Brésil et près de la frontière Brésil-Bolivie, et pour finir au sud de l'Équateur il y a 4500 ans. » Or les poteries, sans doute inventées à des fins culinaires, témoignent d'un mode de vie un peu moins nomade, un peu plus sédentaire. Ce que confirme une autre découverte : celle de la *terra preta*, une terre noire et étonnamment fertile.

« Elle est moins acide et plus riche en éléments nutritifs que le sol lessivé de la forêt », commente Eduardo Neves. On la retrouve dans des sols vieux de 5000 à 6000 ans au sud-ouest du Brésil et en Colombie, à proximité d'affluents de l'Amazone. Puis dans bon nombre de sites archéologiques remontant à moins de 2500 ans, et généralement près de cours d'eau. « Des paysans vendent maintenant à prix d'or ce terreau exceptionnel, que des expériences ont montré environ 900 fois plus fertile que le sol forestier », pointe Stéphen Rostain. Fut-il créé volontairement par les Amérindiens pour développer l'agriculture ?

« Nous ne pouvons pas en être certains », répond le géographe François-Michel Le Tourneau (PRODIG/CNRS). Répandue en périphérie d'anciens villages, la *terra preta* est en quelque sorte née du ménage et des poubelles : c'est un mélange de charbon, de débris de poteries et de déchets – résidus de nourriture, déjections... Les Amérindiens ont peut-être fini par remarquer son intérêt. Mais rien ne permet d'affirmer qu'ils l'ont sciemment



La grotte de Pedra Pintada, située près de la ville de Monte Alegre, dans le bassin du fleuve Amazone, est fréquentée à la fin du Pléistocène supérieur (v. 11 200 ans av. J.-C.).



fabriquée. En revanche, force est de constater qu'elle couvre parfois de grandes étendues (jusqu'à 90 hectares, soit près de 1 km²), témoignant de l'existence passée de villages densément peuplés. Et en creusant dans les sites les plus anciens, les chercheurs y ont trouvé des vestiges fossiles de palmiers, manioc, maïs, courge, cacao, ananas, etc. Des preuves supplémentaires d'une vie plus sédentaire, cette fois associée à l'agriculture.

UNE FORÊT EN PARTIE MODELÉE

En réalité, les Amérindiens ont appris bien plus tôt à tirer parti des ressources végétales. Mais sans chercher à faire table rase de la forêt. « Ils ont une vision horizontale du monde et placent tous les êtres vivants au même niveau », insiste Stéphane Rostain. « Il n'est jamais question de conquérir la nature », enchérit Eduardo Neves. En plus du maïs, ils ont ainsi privilégié des tubercules monopolisant le sol plusieurs années : par exemple, le manioc cultivé depuis 10 000 ans et la

Un noyer du Brésil isolé dans une clairière. On en consomme les fruits depuis plus de 10 000 ans en Amazonie.

À LIRE

Histoire de l'Amazonie, Stéphane Rostain, Que sais-je ?/Humensis, 2022.

La forêt vierge d'Amazonie n'existe pas, Stéphane Rostain, Le Pommier/Humensis, 2021.

L'Amazonie, histoire, géographie et environnement, François-Michel Le Tourneau, CNRS éditions, 2019.

patate douce depuis 6 000 ans. Ou bien, ils ont sélectionné des arbres fruitiers vivant des centaines d'années, sans forcément les « domestiquer », c'est-à-dire sans les transformer en espèces différant de la souche d'origine. Le plus emblématique ? Le noyer du Brésil, l'un des plus grands arbres d'Amérique latine. « On a des preuves de sa consommation depuis plus de 10 000 ans en Amazonie », explique Eduardo Neves. Certes, il s'agissait plus de cueillette que de culture. Mais cet arbre fait désormais partie des espèces dominantes dans bien des régions d'Amazonie. Et tout porte à croire que ce n'est pas le produit du hasard. « Lorsque des ressources tirées de la forêt étaient consommées dans un village, puis celui-ci abandonné, les semences contenues dans les déchets s'y développaient, commente François-Michel Le Tourneau. Il pouvait aussi s'agir de favoriser la croissance d'un arbre en éliminant à coups de machette, celle-ci fut-elle en pierre, des pousses concurrentes. » Chez les Nukak de Colombie et les Kayapo du Brésil, de nos jours, la concentration des végétaux qu'ils utilisent est ainsi plus forte dans les premiers kilomètres du sentier partant de leur campement. Or une étude parue dans *Science* en 2017 a montré l'impact qu'ont eu ces pratiques sur la composition de très nombreuses forêts.

Ensemble, plus de cent cinquante chercheurs se sont penchés sur un gros millier d'enquêtes forestières, conduites dans les neuf pays que couvre l'Amazonie. Sur 16 000 espèces d'arbres recensées, 227 dominaient les inventaires, 85 d'entre elles comprenant des arbres domestiqués ou semi-domestiqués comme le cacaoyer ou le noyer du Brésil. Or ces arbres étaient cinq fois plus nombreux que les arbres sauvages, et on les trouvait davantage à proximité de sites archéologiques ! Certes, les résultats n'étaient pas tout à fait les mêmes au sud-ouest, au nord-ouest ou à l'est. Mais cette étude prouve néanmoins que là où ils s'étaient installés, les Amérindiens ont en partie modelé la forêt. Et il est tout aussi clair que loin d'être réduits à quelques communautés isolées, ils étaient autrefois très nombreux.

Deux à trois mille ans en arrière, leur développement s'est traduit par une nouvelle vague de terrassements prenant le relais des sambaquis. De mystérieux enclos délimités par des fossés circulaires ou rectangulaires se sont alors multipliés dans le sud-ouest du Brésil, quand surgissaient de véritables centres urbains en Équateur, des centaines de milliers d'hectares de champs surélevés dans les plaines inondées de Bolivie, ou encore tout un réseau de routes, chemins, sentiers... Malheureusement, à l'arrivée des Européens, la bombe épidémiologique a ainsi pu s'y répandre comme une trainée de poudre. Et, en l'espace de quelques décennies, les 7 à 10 millions d'Amérindiens d'Amazonie allaient perdre 90 % de leur population.

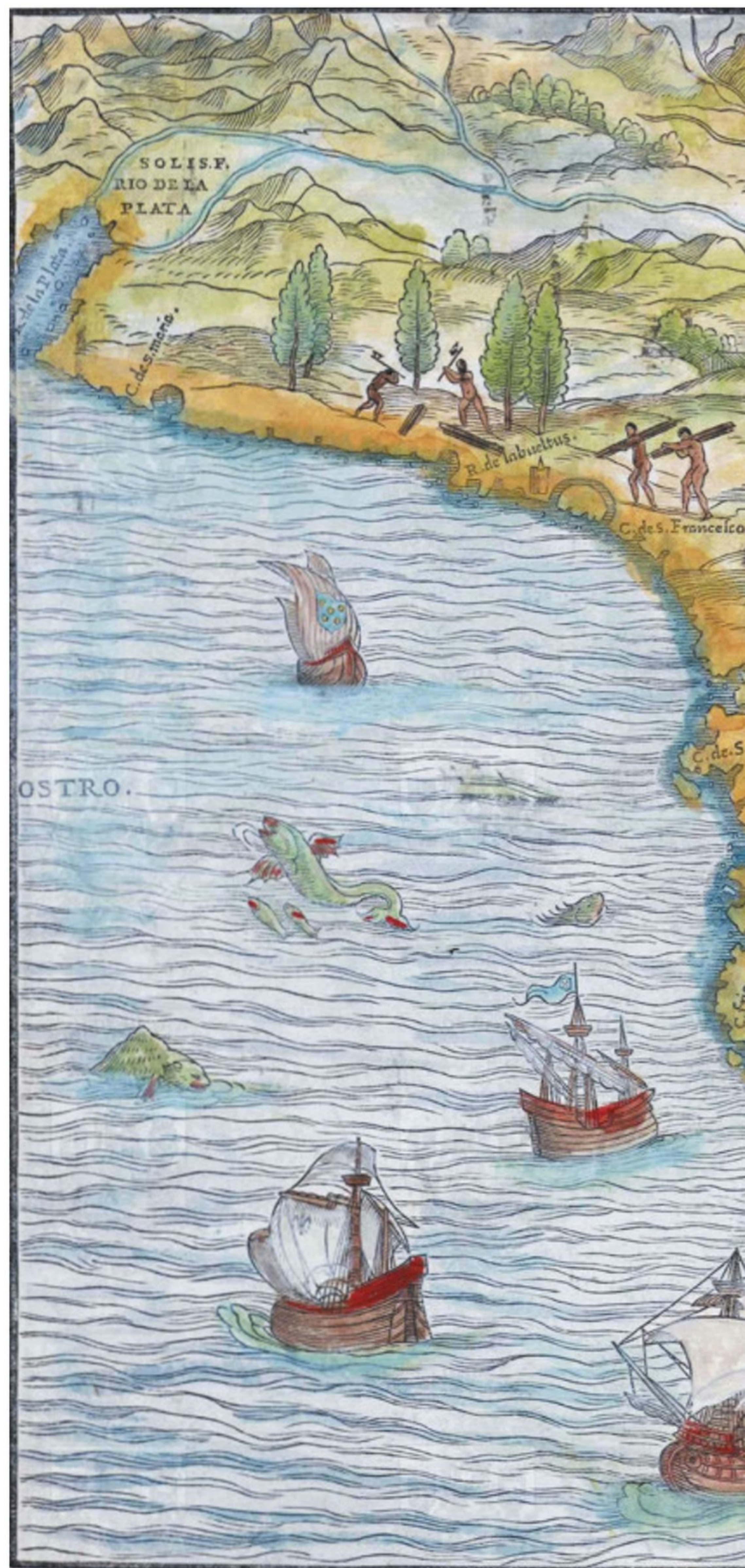
Anne Lefèvre-Balleydier

XVI^E—XVIII^E SIÈCLES

Le choc de

La découverte du Nouveau Monde puis un coup de compas papal font de l'Amazonie une terre où se disputent les influences politiques, religieuses et déjà économiques. Les peuples indigènes en seront les premières victimes bien avant que ne soient menacées leurs terres nourricières.

Le destin de l'Amazonie bascule à l'orée du XVI^e siècle. Après la découverte des Antilles par Christophe Colomb, en 1492, les rivalités expansionnistes entre les royaumes du Portugal et de Castille se résolvent à coups de bulles papales et de traités. Celui dit de Tordesillas, signé en 1494 alors que l'existence du continent américain n'est pas encore établie, accorde à l'Espagne les terres nouvellement découvertes et à découvrir à l'ouest d'un méridien situé à 370 lieues des îles du Cap Vert; celles de l'est étant réservées à la couronne portugaise. Cette ligne imaginaire coupe le continent méridional en deux, la frontière passant justement au niveau de l'embouchure de l'Amazonie « découverte » par Amerigo Vespucci lors de son troisième voyage (1501-1502) accompli pour le compte du roi du Portugal. L'exploration de l'Amazonie ne commencera que quarante ans plus tard, depuis le Pérou espagnol. En 1542, à défaut de trouver la cannelle ou l'Eldorado tant espérés, l'espagnol Francisco de Orellana descend avec quelques hommes le Grand Fleuve, depuis les hauts plateaux andins jusqu'à l'Atlantique. Il le baptisera « Fleuve des Amazones » après avoir aperçu des



deux mondes

Carte du Brésil à l'époque de la colonisation portugaise, par G. Gastaldi (in *Delle Navigationi et Viaggi*, de G. B. Ramusio, 1556 ; 1565 ; 1606).



L'AMAZONIE VA DEVENIR LE GRAND TERRAIN D'ACTION DES JÉSUITES

guerrières sur les rives. Une épopée racontée par le dominicain Alonso de Carvajal dans un texte qui circulera dans toute l'Europe. En 1561, Lope de Aguirre dit « le fou » et le général Pedro de Ursúa récidivent l'exploit au terme d'une folle expédition. Mais en l'absence d'or, les Espagnols délaissent la région. « *La Couronne portugaise, elle, ne s'y intéresse vraiment qu'au début du XVII^e siècle, lorsque d'autres Européens (Hollandais, Anglais, Français et même Italiens) cherchent à s'y installer* », relève Charlotte de Castelnau-L'Estoile, professeure d'histoire moderne (Sorbonne Université). En 1615, les Portugais expulsent les Hollandais et les Français du Maranhão et fondent la ville de Belém. « *À cette époque, Espagnols et Portugais sont unis dans la même monarchie et le roi d'Espagne laisse les Portugais s'avancer vers l'ouest le long de l'Amazonie en dépit du traité de Tordesillas. Le plus important pour lui étant que la région reste aux mains des Ibériques et que les autres Européens en soient chassés.* »

Un esclave indigène de la tribu Tupinamba baptisé par un prêtre jésuite en 1550 (gravure coloriée à la main, école espagnole, XIX^e siècle).



Avec la fin de l'Union des Couronnes, en 1640, le Portugal poursuivra seul l'aventure. Dès lors, explorateurs, chasseurs d'esclaves, militaires et missionnaires de différentes congrégations vont remonter l'Amazonie et ses affluents de plus en plus loin vers l'amont, au détriment des communautés amérindiennes et au prix de combats meurtriers avec les réfractaires. Les uns pour assouvir des rêves de richesse alimentés par le mythe tenace de l'Eldorado, les autres pour y razzier une main-d'œuvre servile à destination des exploitations de canne à sucre ou pour évangéliser les âmes indigènes... « *Dès le départ, les Ibériques justifient leur présence par la christianisation des Indiens. Et l'Amazonie va devenir le grand terrain d'action des Jésuites* », précise l'historienne. La colonie est alors secouée par un débat très vif à propos du statut des Indiens. Personne ne remet en cause l'institution de l'esclavage. Mais les religieux dénoncent les abus commis par les colons. « *Comme dans toute l'Amérique portugaise, l'asservissement des Indiens est en principe contrôlé par des règles strictes. Il est possible de racheter des Indiens captifs des tribus qui étaient destinés à être tués et les mettre en esclavage sur le principe du prix de la vie. C'est le rachat. La réduction en esclavage des prisonniers des "guerres justes", c'est-à-dire défensives et qualifiées de telles par les autorités compétentes religieuses, est également permise. Mais ces principes sont ouvertement bafoués et les colons accompagnés de leurs propres Indiens alliés font esclaves tous les rebelles. Les guerres contre les Indiens "barbares" ou "ennemis" sont très violentes. Il y a des massacres, les hommes sont tués, les femmes et les enfants pris en otage* », explique Charlotte de Castelnau-L'Estoile.

CINQUIÈME EMPIRE DU MONDE

Lorsqu'il arrive dans la colonie du Maranhão-et-Grão-Pará, en 1653, le jésuite Antônio Vieira s'empresse de dénoncer ces pratiques et les mises en esclavage indues. L'homme ambitionne de faire du bassin amazonien le « cinquième empire du monde ». « *Il veut que l'administration et la christianisation des Indiens, regroupés au sein de villages (aldeias) interdits d'accès aux colons, soient réservées aux missionnaires, poursuit la chercheuse. L'autorité*

Hécatombe amérindienne

A la veille de la colonisation, on estime que 7 à 10 millions d'Amérindiens peuplent l'Amazonie. Mais seuls 5 à 10 % survivront à la colonisation ! En cause ? Les massacres, les guerres et la réduction en

esclavage, mais aussi et surtout la propagation de maladies infectieuses jusque-là inconnues de ces populations, favorisées par la détérioration des conditions de vie, les déplacements forcés, le regroupement et la sédentarisation

dans les villages missionnaires, etc. Variole, typhus, rougeole, grippe... Dès le milieu du XVI^e siècle, les épidémies se succèdent qui fauchent les communautés autochtones, faute de défenses immunitaires adéquates.



spirituelle étant confiée à un missionnaire et l'autorité temporelle à un principal indien sous son contrôle. » Une soixantaine de villages vont ainsi être créés le long de l'Amazone et de quelques affluents qui seront d'efficaces instruments de la colonisation. « Chacun d'eux regroupe en moyenne 470 personnes qui travaillent pour un salaire modique au service des jésuites et de la colonie, à la fois pour la collecte des richesses naturelles (cacao, épices, bois) et en tant que rameurs. » La vie quotidienne des Amérindiens – mariages, funérailles, fêtes religieuses, commerce, école, etc. – est organisée dans les moindres détails par un règlement intérieur. Nombre d'Indiens fuient cette autre forme d'asservissement pour se fondre dans l'immensité de la forêt. « Ces aldeias sont en outre de véritables mouiroirs du fait des multiples épidémies. Les missionnaires ont installé des postes de santé,

Le signal de combat des Indiens Coroados (in *Voyage pittoresque et historique au Brésil*, par Jean-Baptiste Debret, 1839).

À LIRE

Un catholicisme colonial. Le mariage des Indiens et des esclaves au Brésil, Charlotte de Castelnau-L'Estoile, PUF, 2019.

Dans le labyrinthe du Kuwai. Conquête, colonisation et christianisation en Amazonie, XVI^e-XVIII^e siècles, Décio de Alencar Guzmán, Le Manuscrit, 2021.

mais la mort des Indiens est une réalité permanente. Et pour combler le dépeuplement des villages, de nouvelles expéditions sont menées toujours plus en amont pour ramener d'autres tribus qui seront à leur tour décimées », insiste Charlotte de Castelnau-L'Estoile. Des régions entières se vident de leurs occupants. L'arrière-pays de Belém ou les rives de l'Amazone sont presque inoccupés à la fin du XVII^e siècle.

DES ALDEIAS AUX CABOCLOS

Les colons ne voient pas d'un bon œil ces *aldeias* qu'ils considèrent comme une concurrence déloyale pour l'accès à la main-d'œuvre. Les relations s'enveniment, le fossé se creuse aussi entre les jésuites et les autorités portugaises qui leur reprochent d'exercer un monopole sur le travail indigène et donc d'entraver le commerce et l'agriculture dans la région. Si bien que les missions vont être de plus en plus étroitement encadrées. Au milieu du XVIII^e siècle, Sebastião Carvalho, futur marquis de Pombal et très puissant Premier ministre du roi du Portugal Joseph I^{er}, modernise l'administration et reprend la main sur l'Amérique portugaise, en particulier sur l'État du Grão-Pará, sa partie amazonienne, gouverné par son propre frère. Le Traité de Madrid signé en 1750 avec le royaume de Castille acte la considérable avancée portugaise à l'intérieur du continent et sur le cours de l'Amazone. Pombal confie le monopole du commerce extérieur du Brésil et la navigation sur le fleuve à deux compagnies et abolit dans le même temps l'esclavage des Indiens. Enfin, en 1759, il signe le décret d'expulsion de la Compagnie de Jésus du Royaume du Portugal et du Brésil. C'en est fini des *aldeias*. Du moins sous leur forme initiale. Car les villages missionnaires vont être à la base de l'urbanisation de l'Amazonie et de sa société métissée. « Ils sont progressivement laïcisés et transformés en villes ouvertes aux colons, aux Indiens et aussi aux Africains esclaves ou libres. La figure du caboclo, métis de Blanc, de Noir et d'Indien, apparaît », indique l'historienne. Et de poursuivre, « c'est également là que des formes de syncrétisme inédites émergent qui seront d'ailleurs dénoncées dans une enquête inquisitoriale menée dans les années 1760. Le monde spirituel des Amérindiens et des populations métisses d'aujourd'hui a été façonné, entre autres, et bien sûr pas seulement, par la religion chrétienne transmise par les missionnaires et enseignée en nheengatu, une forme de langue tupi des Indiens vivant sur la côte du Brésil modelée par les jésuites dans les aldeias pour palier la multiplicité des langues en Amazonie, décrite comme une Babel par Antonio Vieira. » L'humanité amazonienne sort ainsi transfigurée de ce premier chapitre de l'histoire coloniale. Après l'indépendance du Brésil, c'est le milieu forestier lui-même qui va être bouleversé en profondeur.

Fabienne Lemarchand

DÉBUT DU XIX^E SIÈCLE—1985

Quand valorisation rime avec destruction

Fraichement indépendantes, les anciennes colonies portugaises et espagnoles vont se ruer sur l'hévéa, source du caoutchouc amazonien. Des fortunes émergent et l'exploitation sauvage de la forêt encore vierge et de ceux qui y vivent peut commencer...

Au début du XIX^e siècle, la monarchie espagnole s'effondre, emportant dans un mouvement irrésistible ses colonies d'Amérique du Sud vers l'indépendance. Le Venezuela ouvre la marche en 1811, suivie du Paraguay (1813), de la Grande Colombie (1819), du Pérou (1821) et de la Bolivie (1825). Côté Portugais, le Prince Pierre déclare l'indépendance du Brésil dont il est le régent en 1822. Dans la foulée, il est proclamé empereur sous le nom de Pierre I^{er} et le restera jusqu'en 1889, date de la proclamation de la Première République. L'empire dont il hérite est immense et loin d'être colonisé dans son entièreté. L'Amazonie reste *Terra incognita*. Les colons ne se sont guère aventurés au-delà du cours inférieur du fleuve Amazone. « Lorsque s'achèvent les indépendances, il s'agit d'une région déconnectée du territoire. Mais les jeunes États vont assez vite s'y intéresser. D'une part, parce que leurs frontières, encore mal définies, s'y trouvent en bonne partie. D'autre part, dès le milieu du XIX^e siècle, le Pérou comme le Brésil lorgnent les ressources amazoniennes, en particulier le caoutchouc », souligne Irène Favier, maîtresse de conférence en histoire contemporaine (Université Grenoble Alpes). Et c'est ce dernier qui va

précipiter l'intégration à marche forcée des régions amazoniennes.



L'arbre à caoutchouc ou *Hevea brasiliensis* (chromolithographie d'après une illustration botanique de l'ouvrage *Plantes médicinales* d'Hermann Adolph Koehler, 1887).

PARIS DES TROPIQUES

Le latex de l'*Hevea brasiliensis*, un arbre poussant à l'état naturel dans le bassin de l'Amazonie et de ses affluents, est traditionnellement utilisé par les Indiens notamment pour calfater les pirogues. Mais la découverte, en 1839, de la vulcanisation permettant de stabiliser la précieuse résine, puis l'essor de la bicyclette et de la voiture vont faire exploser la demande internationale de caoutchouc amazonien. Il n'en faut pas plus pour déclencher une véritable ruée vers ce nouvel eldorado. Centrée dans un premier temps sur le delta de l'Amazonie, la production s'étend peu à peu vers l'ouest, jusqu'à la très riche région de l'Acre. Disposant d'un port en eau profonde accessible aux navires de haute mer, la petite bourgade de Manaus fondée au cœur de la jungle par les Portugais au XVII^e siècle connaît une ascension fulgurante (de même que son pendant péruvien, Iquitos). Le caoutchouc y converge depuis la Bolivie, le Pérou, l'Équateur, la Colombie, le Venezuela. Des baronies d'affaires voient le jour, des fortunes colos-



Opération de « fumage », pour ramollir le caoutchouc (Amazonie brésilienne, fin du XIX^e siècle ou début du XX^e siècle).

BRASILIA EST LE TRAMPOLINE DE LA CONQUÊTE DE L'AMAZONIE

sales s'édifient en quelques années. Le « Paris des tropiques », comme on la surnomme alors, affiche une modernité et un luxe extravagant avec ses palais décorés, son célèbre opéra, son tramway électrique, son réseau téléphonique, etc.

FIÈVRE DU CAOUTCHOUC

Cette prospérité masque en réalité un impitoyable système d'exploitation des collecteurs (*Seringueiros* côté brésilien et *Caucheiros* côté hispanophone). Ceux-ci doivent sillonner chaque jour la forêt pour entailler les « arbres qui pleurent », récupérer le précieux liquide, le faire coaguler en le chauffant sous forme de balles de 30 à 60 kilos qui seront acheminées vers les fleuves. Un travail harassant que les Indiens sont longtemps les seuls à accomplir. Mais face au boom de la demande, les barons du caoutchouc vont organiser la production et mettre de force au travail les populations locales – hommes et femmes de plus de huit ans. « On les capture ou on leur vend de l'alcool ou d'autres denrées à crédit, ce qui les amène à contracter des dettes, remboursables par du travail », explique Irène Favier. Tortures, mutilations, coups de fouet, viols des femmes... punissent le moindre écart. « Cette intégration forcée de l'Amazonie à l'économie nationale constitue pour les populations indiennes un choc démographique, culturel, psychologique énorme. » Pour pallier le manque de main-d'œuvre de certaines régions (l'Acre par exemple), on fait en



Getúlio Dorneles Vargas (1882-1954), chef civil de la Révolution de 1930, deux fois président du Brésil (1930-1945, en dictateur, et 1951-1954, démocratiquement élu).

effet venir des dizaines de milliers de migrants du Sud du Brésil. Mais la fièvre du caoutchouc est éphémère. En 1876, sir Henri Alexander Wickham fait passer 70 000 graines d'hévéa en contrebande dont les plants finiront par être implantés en Malaisie et en Indonésie. L'Amazonie perd son monopole. En 1911, elle ne fournit plus que 40 % de la production mondiale et moins de 6 % dix ans plus tard. Les faillites s'enchaînent, offrant un court répit aux Indiens...

LUTTER CONTRE LA FORÊT

Le Krach boursier de 1929 va relancer l'idée d'exploiter l'Amazonie. La Révolution de 1930 amène Getúlio Vargas au pouvoir. « Sa priorité est d'industrialiser le pays, de sortir de la dépendance aux matières premières et aux produits agricoles en se dotant d'un marché national. En 1938, il inaugure la "Marche vers l'Ouest". Des colonies sont créées dans le Mato Grosso, puis dans les savanes centrales du pays et de plus en plus loin vers l'ouest et le nord. L'Amazonie devient en quelque sorte l'horizon de cette marche, son but ultime », note Antoine Acker, professeur en Histoire contemporaine à l'Université de Genève. « En 1940, dans son fameux "Discours du fleuve Amazone", il dit que la nation brésilienne doit se tourner vers l'Amazonie et lutter contre la forêt, contre la nature pour achever le développement du territoire. En d'autres termes, la région doit se peupler et s'industrialiser pour apporter toute sa richesse à la nation. » Vargas profite du regain d'intérêt des États-Unis pour le caoutchouc amazonien lors de la Seconde Guerre mondiale pour encourager la migration d'une centaine de milliers de travailleurs pauvres du Nordeste. Il faut cependant attendre 1953 et la création de la Superintendance du plan de valorisation économique de l'Amazonie (SPVEA) pour que la région soit dotée d'un statut administratif : « l'Amazonie légale », qui s'étend sur 5 millions de km², neuf États

« L'affaire du Putumayo »

En 1907, un journaliste péruvien dénonce les conditions iniques de travail des indigènes sur les rives du Putumayo, à la frontière entre Pérou et Colombie, l'un des fiefs de Julio César Arana del Águila à la tête de la *Peruvian Amazon Rubber Company*, aux capitaux britanniques. En 1910, sous la pression de la Société antiesclavagiste et pour la protection des

indigènes de Londres, le gouvernement britannique envoie son consul enquêter. Le monde entier découvre ce qu'est l'exploitation caoutchoutière : un immense camp de travail forcé installé aux dépens de tribus indiennes. En 1913, la Chambre des communes ordonne la création d'une commission d'enquête sur les atrocités commises au Putumayo. Le constat est implacable :

le recours aux mutilations « des oreilles, des jambes, des doigts, des bras », à la castration ou au fouet est monnaie courante. Les collecteurs sont même marqués sur les fesses pour éviter les fuites ou les vols. La mortalité est énorme. En 1912, on compte seulement 10 000 survivants sur les 50 000 recensés dans la région en 1880. L'affaire se clôt sans qu'Arana soit inquiété.

La Route transamazonienne (BR-230), longue de 4 223 km et qui s'étend aujourd'hui entre le Pérou et l'Atlantique, était destinée dans les années 70 à relier le nord-est du Brésil avec la Colombie, le Pérou et l'Équateur (archives nationales brésiliennes).

et près de 60 % de la superficie du Brésil. Mais le véritable déclic viendra en 1960. Cette année-là, le président Juscelino Kubitschek déplace la capitale fédérale, et donc le centre de gravité du pays, à Brasilia. « *Le jour de son inauguration, l'archevêque de Sao Paulo dit que la ville est le trampoline de la conquête de l'Amazonie* », pointe l'historien. Dans la foulée, la construction des premières autoroutes (Brasília-Belém puis Brasília-Acre) aidera à la désenclaver.

SECONDE COLONISATION

Après le coup d'État militaire de 1964, la dynamique de conquête s'accélère. Les terres amazoniennes deviennent un enjeu stratégique tant pour le développement économique que pour la sécurité nationale. « *Une partie de la junte militaire vit dans la paranoïa. La forêt est associée à la sédition. Les guérillas qui s'installent dans la vallée de l'Araguaia de 1967 à 1974 ravivent le souvenir de la révolte populaire de Cabanagem, qui a enflammé plusieurs villes d'Amazonie au XIX^e siècle.* » D'où le leitmotiv du régime militaire : « Intégrer pour ne pas brader. » Une multitude de grands travaux sont lancés qui ouvrent la voie au saccage de la forêt. Dans un premier temps, le gouvernement cherche à attirer les grandes entreprises en Amazonie par une politique de crédit d'impôt. Et les paysans sans terre sont encouragés à quitter les terres arides du Nordeste, parfois du Sud du Brésil, pour développer l'intérieur du pays. Quiconque pouvant démontrer que sa terre est « utilisée efficacement » gagne un titre de propriété. Résultat : les nouveaux venus se mettent à défricher de grandes bandes de terre pour l'élevage du bétail et la culture du soja et de la canne à sucre. Le processus s'accélère à partir de 1970 avec le percement de nouveaux axes routiers (transamazonienne, Cuiabá-Santarém...) Des villes sortent de terre pour accueillir les nouveaux venus. Un programme de cartographie et d'inventaire systématique des ressources naturelles est lancé. Mais cette « ruée vers l'ouest » se fait sans précautions et aux dépens des populations autochtones. « *Elle est comme une seconde colonisation. Les indigènes sont vus comme un obstacle au développement, des êtres dominés par la nature. On n'hésite pas à déposer des vêtements infectés par la variole sur le bord des chemins qu'ils fréquentent avec d'autres présents pour les éliminer, à bombarder les villages à la dynamite* », commente Antoine Acker. « La "Commission



nationale de la vérité” chargée de faire la lumière sur les exactions commises pendant la dictature militaire fait état de 8 000 assassinats d'indigènes, de conflits avec la police, d'orpaillage illégal, de villages brûlés, d'une hausse de la mortalité infantile, etc. » Sans compter la transformation de la forêt ou la destruction des écosystèmes. Les premiers cris d'alarme sont lancés dès les années 1970. « *Les caciques amérindiens vont monter au créneau pour sensibiliser l'opinion internationale, en utilisant le cliché de la relation humanité-nature à leur profit.* » Mais c'est le retour à la démocratie, en 1985, qui marquera un tournant majeur dans la gestion publique de l'environnement et la reconnaissance du droit des peuples amazoniens à préserver leurs modes de vie et leurs droits fonciers.

Fabienne Lemarchand

Lula, sauveur de l'Amazonie et des Indiens ?

1985—AUJOURD'HUI



Le territoire des Yanomami s'étend du Brésil jusqu'au Venezuela, sur 9,6 millions d'hectares. Ils pilonnent ici des feuilles de timbó pour fabriquer un poison utile à la pêche ou la chasse.

Après les années Bolsonaro, vilipendées par les écologistes du monde entier, le retour de Lula au pouvoir le 1^{er} janvier 2023 est salué comme un souffle salvateur pour l'Amazonie et les Indiens. Une promesse qui ne sera, cependant, pas si simple à tenir.



V aloriser l'Amazonie. Intégrer ses Indiens. Tel fut le crédo du pouvoir brésilien pendant la dictature militaire. Mais, en 1985, lorsque le Brésil revient à la démocratie, la pression des écologistes fait désormais bon ménage avec le besoin de financements étrangers, et le pays change de cap. Il s'agit alors de défendre les gardiens d'une forêt... qui n'en reste pas moins amputée chaque année de milliers de kilomètres carrés.

« Au milieu des années 1980, environ 300 000 km² de forêt amazonienne avaient déjà été détruits », rappelle le géographe François-Michel Le Tourneau (PRODIG/CNRS). Or cette déforestation et ses possibles impacts pour la biodiversité et le climat alarment depuis la fin des années 1970 les écologistes du monde entier. En amont du Sommet de la Terre de Rio de Janeiro, le gouvernement de José Sarney réagit. Il lance en 1988 un programme de protection de la nature, dont un volet inclut le contrôle par satellite de la déforestation en Amazonie légale (PRODES). Surtout, dans le cadre de sa nouvelle Constitution, le pays définit alors d'une manière inédite les terres indigènes (article 231), prévoyant aussi la création d'espaces naturels protégés (article 225).

La défense de l'Amazonie et de ses peuples autochtones paraît enclenchée. Un ministère de l'Environnement est d'ailleurs créé en 1992, incluant l'Amazonie légale l'année d'après. Et en 1996, le gouvernement de Fernando Henrique Cardoso décide de modifier le Code forestier. « Cette révision porte de 50 à 80 % la part d'une propriété devant obligatoirement rester couverte de forêt quand elle se trouve en Amazonie », indique François-Michel Le Tourneau. En réalité, il y a urgence. Car en 1995, ce sont 29 000 km² qui ont été défrichés. L'équivalent d'une région française comme la Normandie. Un record !

DÉMARCATIION DES TERRES INDIGÈNES

Voulant s'afficher comme un bon élève, le précédent gouvernement avait pourtant mis fin en 1991 aux mesures fiscales incitant à défricher au profit de grands élevages bovins. Et bien qu'opposé à l'ingérence des grandes puissances, le Brésil avait accepté trois ans plus tard la mise en place d'un Programme pilote, financé par le G7, de protection des forêts tropicales (PPG7). Las ! D'abord ralentie pour cause de récession, la déforestation fut boostée par les effets de l'inflation sur la spéculation foncière. Elle finit par chuter. Mais avec l'envolée des cours de matières premières, la reprise de grands projets d'infrastructures, ou encore l'utilisation de l'Amazonie comme réserve foncière, il y est ensuite tombé plus d'arbres chaque année...

SOUS LULA, LA DÉFORESTATION VA CLAIREMENT MARQUER LE PAS

Au début des années 2000, le bilan est donc désastreux côté forêts : au total pas moins de 600 000 km² rasés. Il l'est un peu moins s'agissant des peuples indigènes. Suite à la corruption du Service de protection des Indiens, la population de ces derniers ne dépassait pas 100 000 personnes vers 1950 – le plus bas niveau historique. Leur situation s'était un peu améliorée sous la dictature militaire, avec une Fondation nationale de l'Indien (FUNAI) placée sous l'autorité du ministère de l'Intérieur. Mais leurs communautés souffraient des assauts sur l'Amazonie. D'autant que le Conseil national de sécurité s'opposait à la création de grands territoires. Une situation changée par l'article 231 de la nouvelle Constitution.

« Les terres indigènes correspondent dès lors aux espaces qui sont effectivement occupés par une communauté d'Indiens, mais aussi aux terres l'ayant été dans le passé, à celles qui leur sont nécessaires pour la chasse et la cueillette, et à celles revêtant un caractère sacré lié aux ancêtres, d'où une surface totale pouvant être importante », explique le géographe Hervé Théry, chercheur émérite au CNRS ayant suivi le PPG7. Seul obstacle conséquent, un certain manque de volonté de l'État et une série

d'études et d'étapes administratives rendent long et laborieux le processus de reconnaissance. « Pour les Yanomami, il s'est étalé sur vingt ans », pointe François-Michel Le Tourneau, « mais il a abouti à la démarcation de 96 000 km², un territoire grand comme le Portugal ! »

LISTE NOIRE DU DÉBOISEMENT

Sans surprise, les territoires n'ayant pas été appropriés et les plus faciles à identifier ont été les premiers homologués. Or il s'agissait aussi des plus grands. Entre 1990 et 2000, l'aire cumulée de toutes les terres indigènes démarquées a ainsi été multipliée par sept, passant de 100 000 à 750 000 km². Une fois au pouvoir, Inácio Lula da Silva ne la fera pas énormément progresser. De plus, le vaste programme d'infrastructures et d'équipements lancé pendant son second mandat, dont l'énorme barrage de Belo Monte, sera source de désillusion. Reste que sous sa présidence, la déforestation va clairement marquer le pas.

À ses débuts, elle frôle le pic de 1995. Un Plan d'action pour la prévention et le contrôle du déboisement en Amazonie légale est alors décidé. Au départ, la baisse des cours du soja et de la viande de bœuf va sans doute aider. Puis des moratoires, signés l'un en 2006 par les grands exportateurs de soja sous l'égide de l'État, l'autre en 2009 par les principaux abattoirs pour éviter de lourdes sanc-

Une exploitation aurifère illégale dans la région de la rivière Mucajai.



tions judiciaires. Mais l'Institut brésilien de l'environnement (IBAMA) établit aussi en 2008 une liste noire des municipalités à fort taux de déforestation, où abattre des arbres devient plus compliqué. Et la même année, *«la Banque centrale du Brésil bloque les prêts pour l'agriculture et l'élevage dans les propriétés ayant reçu des amendes, par exemple en cas du non-respect du Code forestier»*, explique l'économiste Catherine Aubertin (UMR PALOC/IRD/MNHN).

LOBBY RURALISTE ET GRILEIROS

Une réussite : en 2011, la déforestation a baissé de 80 %. Problème, le lobby «ruraliste :», qui défend les intérêts de l'agrobusiness, obtient l'année suivante au Congrès une révision du Code forestier aux effets potentiellement dévastateurs. *«Tous ceux qui ne l'ont pas respecté avant 2008 peuvent voir leur situation régularisée, en inscrivant leur propriété au cadastre environnemental rural avec ses coordonnées, afin qu'elle puisse être repérée dans le suivi satellitaire, puis en restaurant ou en compensant moyennant paiement les terres défrichées illégalement»*, détaille Catherine Aubertin. Or cette relative amnistie en laisse espérer d'autres, pendant que la possibilité d'enregistrer soi-même sa propriété facilite l'accaparement de terres. Sous la présidence de Jair Bolsonaro, bien que ne relevant pas au niveau des années 2000, la déforestation annuelle va ainsi s'accélérer...

«Il a désarmé au sens propre comme au sens figuré les services de l'IBAMA, qui n'a plus été en mesure d'assumer son rôle de police de l'environnement», souligne l'économiste. Dès lors, les grileiros, voleurs de terres, en ont profité. Autrefois, pour revendiquer des propriétés, ils donnaient l'allure de vieux titres à de faux papiers. Aujourd'hui, un simple clic leur suffit à enregistrer des terres publiques depuis leur ordinateur, ils les font ensuite rapidement défricher, y mettent un peu de bétail, et les revendent à des investisseurs. Un moyen de blanchiment d'argent pour les narcotrafiquants, et une cause majeure de déforestation favorisée par l'absence de répression pendant le mandat Bolsonaro. Lequel s'est aussi avéré dramatique pour les Indiens.

MINISTÈRE DES PEUPLES INDIGÈNES

Ils seraient désormais un million au Brésil, dont 43 % en Amazonie, d'après le recensement de 2010. Jair Bolsonaro s'est opposé à lancer le suivant. Pire, *«il a placé à la tête de la FUNAI un policier fédéral ouvertement hostile aux Indiens»*, note Hervé Théry. Dans le même temps, son gouvernement a tenté de changer la loi, pour autoriser l'exploitation minière dans les terres indigènes. D'où un sentiment d'impunité chez les garimpeiros, chercheurs d'or clan-



Le président du Brésil, Luiz Inácio Lula da Silva, aux côtés de sa ministre des Peuples indigènes, Sônia Guajajara (palais du Planalto, Brasília, le 1 janvier 2023).

destins, que reflète aujourd'hui la situation des Yanomami. D'après le rapport de l'ONG brésilienne Hutukara, entre 2016 et 2020, l'exploitation minière sauvage sur leurs terres aurait ainsi augmenté de... 3350 % ! Avec des conséquences catastrophiques... Violences en tout genre, y compris sur leurs enfants, infections à la hausse, avec multiplication par sept des cas de paludisme, contamination au mercure des cours d'eau... Les Yanomami sont dans un inquiétant état de santé, frappés de dénutrition. Les orientations prises par Lula dès son accession à un troisième mandat soulèvent donc d'immenses espoirs : après avoir créé le premier ministère des Peuples indigènes puis nommé à sa tête la militante et autochtone Sônia Guajajara, son gouvernement a promis d'utiliser les forces de l'armée pour expulser tous les orpailleurs sévisant sur les terres indigènes. Mais pourra-t-il sauver la forêt amazonienne ?

Comme l'ont révélé deux études parues dans la revue *Science* en janvier dernier, là aussi, la situation est alarmante. Au total, 17 % de la forêt ont disparu, et 9 % sont fortement dégradés. Or on craint qu'elle finisse par ne plus pouvoir assumer son rôle de pompe à eau et de machine à pluies. Lula pourra-t-il tenir la promesse de zéro déforestation qu'il a fixée pour l'horizon 2030 ? Les nominations au ministère de l'Environnement sont plutôt rassurantes, Marina Silva étant secondée par João Capobianco, qui a exploré dans une thèse de doctorat les effets et limites des actions menées dans les années 2000. Mais la tâche promet d'être ardue. L'essentiel de la déforestation a lieu dans les 700 000 km² de terres publiques non affectées. En grande partie, pilotée par de véritables bandits.

Anne Lefèvre-Balleydier

Voyage aérien sur la Loire et sur ses bords, ici au-dessus de la ville de Blois (dessin d'Alfred Guesdon et lithographie de Théodore Muller, v. 1848).



DOSSIER

La Loire : fleuve royal



MUSÉE DE LA MARINE DE LOIRE CHATEAUNEUF-SUR-LOIRE/AURIMAGES

Quand la Loire fait le mur

La Loire a ses châteaux, elle a aussi ses levées. Derrière ces digues sans cesse reconstruites depuis le Moyen Âge, toujours plus hautes et plus larges, toute l'histoire du fleuve se dessine en creux.





Napoléon III visite les ouvriers ardoisiers d'Angers pendant les inondations de 1856 (huile sur toile d'Alexandre Antigna, XIX^e siècle).



Rupture de 1856 à la Chapelle-sur-Loire (lithographie de Louis Moullin, XIX^e siècle).

MUSÉE DES BEAUX-ARTS, ANGERS/BRIDGEMAN

Les jours d'été, la Loire semble si paisible, avec ses courbes déliées, ses îles fuselées, ses grèves sablonneuses... Depuis plus d'un millénaire, se joue pourtant dans sa vallée fertile un combat en pointillés, mais sans fin, entre les hommes et la Nature. Lors des grandes crues de printemps ou d'automne, le fleuve sauvage peut en effet déborder de 6 000 à 10 000 m³ d'eau par seconde, venus pour l'essentiel du Massif central, et charrier des tonnes de sable et de marne glanés sur son cours. Aujourd'hui, ses débordements sont contenus par les fameuses levées de la Loire, hautes de sept mètres, qui l'encadrent sur plus de 500 km. Le barrage écrêteur de crues de Villerest, en amont de Roanne, et les sept déversoirs installés à la fin du XIX^e siècle tout au long du fleuve, comme celui de Jargeau, près d'Orléans, permettent également de limiter les inondations. Mais aux siècles passés, les crues de la Loire



Henri II Plantagenêt, comte d'Anjou et du Maine, duc de Normandie et d'Aquitaine et roi d'Angleterre est à l'origine des premières levées de la Loire, au XII^e siècle (tombeau commémoratif, nef de l'église abbatiale de Fontevraud).





Un épisode des inondations de la Loire, crue de 1846 (gravure de H. Valentin, XIX^e siècle).

Réaction à une crue particulièrement violente ? Vers 1160, le roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt, comte d'Anjou, promulgue une charte décrétant l'installation dans la moyenne vallée de la Loire de grandes turcies, entretenues par des gardiens vivant sur place. Ainsi naissent les premières levées de la Loire, qui protègent d'abord le Val d'Authion, près d'Angers, puis finissent par s'étendre, quasi sans interruption, de Gien jusqu'à Angers. Presque partout, ces endiguements deviennent de grands chemins, qui permettent aux hommes et aux charrettes de circuler à l'année. Durant trois siècles, sans doute en raison d'une hydrologie clémente, le système paraît efficace. Alors que le sentiment de sécurité s'installe, la population de la vallée s'accroît, les châteaux se multiplient. La Loire, elle, devient un axe de navigation majeur pour les blés, les vins, le sel, les pierres...

LEVÉES RÉHAUSSÉES

Las, à la fin du XV^e siècle, le fleuve se réveille. Mai 1494, 1519, 1527, 1549, 1594, 1608, novembre 1628... Les crues catastrophiques s'enchaînent. S'engage alors un processus inexorable. À chaque nouvelle inondation, le pouvoir royal, représenté dès 1571 par un intendant des turcies et levées, place la barre des levées un peu plus haut. En 1482, Louis XI les fait rehausser de quinze pieds au-dessus des basses eaux, les portant à 4 m 88. En 1680, le ministre Colbert fixe leur gabarit idéal à trois toises (5,62 m) de haut et quatre toises (7,76 m) de large. Son grand œuvre est ruiné par les quatre crues successives de 1707, 1709, 1710 et 1711. Des travaux titanesques font alors grimper les levées à 6,83 m au-dessus de l'étiage. Corsetée entre ces remblais de terre qui limitent ses divagations et contraignent son lit à 400 mètres maximum par endroits, la Loire redouble de violence. « *Personne, alors, ne remet en question le principe d'endiguement de la vallée. On ne songe qu'à préserver le commerce fluvial, qui permet de percevoir des taxes au passage des ponts et des ports* », notent les historiens et experts en ouvrages hydrauliques Jean Maurin et Samuel Guillou, dans *Les levées et turcies du plan Loire - Huit siècles d'évolution*.

PAYSAGE BOULEVERSE

Durant cette période, quelques ingénieurs préconisent d'ouvrir des déchargeoirs dans les levées, afin d'éviter que le fleuve ne se crée lui-même des issues destructrices dans les vals. Mais l'idée reste

ont plus d'une fois submergé la vallée, remodelant les îles et les grèves, emportant les ponts, détruisant les maisons et les cultures. Des colères dévastatrices dont les chroniques anciennes ont gardé le souvenir...

ANCIENNES TURCIES

Dès l'Antiquité, les riverains de la Loire ont élevé de fragiles murailles d'argile, de pieux et de fagots pour mettre leurs biens à l'abri des hautes eaux du fleuve. En 2009, des fouilles préventives menées par le service d'archéologie du Loiret ont permis de retrouver des fragments de céramiques datées du X^e siècle sur une de ces anciennes turcies (de torchis, en vieux français), à Saint-Denis-en-Val, près d'Orléans. « *Comme le confirment les relevés au lidar, cette butte était dressée sur un paléoméandre de la Loire, qui s'aventurait alors un peu plus au sud dans la plaine. À l'époque, ses hautes eaux devaient à la fois représenter un danger et une manne, puisqu'elles déposaient au passage des alluvions fertiles* », explique l'archéologue Amélie Laurent-Dhecq.

Louis XI (1423-1483)



Colbert (1619-1683)

CORSETÉE ENTRE CES REMBLAIS QUI LIMITENT SES DIVAGATIONS, LA LOIRE REDOUBLE DE VIOLENCE



Inondations aux Ponts-de-Cé, Maine-et-Loire, en 1905.

un vœu pieux. À l'amont de Roanne, trois digues placées en travers des gorges de la Loire viennent cependant remplacer les rochers qui avaient auparavant été délogés pour faciliter la navigation. Peine perdue ! Amplifiée par la hauteur des levées, la crue de mai 1733 est encore plus violente que les précédentes. À Amboise, Blois, Jargeau, Orléans,

Tours, tous les ponts médiévaux de la vallée sont ébranlés ou ruinés et doivent être rebâties. Le XVIII^e siècle persiste pourtant dans la même voie, Louis de Regemorte, l'intendant royal des turcies et levées ne jurant qu'en la vertu des digues continues et insubmersibles. Le rehaussement des digues bouleverse en profondeur le paysage urbain et rural ; elles forment désormais une coupure entre le val et le fleuve. Certains villages, jusqu'alors à la hauteur des plateformes, se situent en contrebas des digues. Près de la levée de l'Authion, le premier étage des maisons devient le rez-de-chaussée. L'allongement des levées, qui permet de récupérer des terres arables sur les marécages asséchés, se fait par ailleurs au profit des seigneurs et au détriment du petit peuple, qui vivait en partie de l'utilisation des pacages communaux.

SOUPAPES DU FLEUVE

Après la Révolution, le service des turcies et levées est rattaché à l'administration des Ponts et Chaussées. Durant un bon demi-siècle, le rythme des crues s'espace, les levées mises en place résistent et l'attention se relâche. D'autant que le chemin de fer concurrence peu à peu la navigation sur la Loire. Mais la nature n'a pas dit son dernier mot. Cruel rappel aux hommes, la crue de 1856 fait plus de 160 brèches dans les levées et apporte son lot de destructions. L'empereur Napoléon III charge l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Guillaume Comoy de réfléchir à un plan de bataille. Sa réponse tombe nette : se contenter d'exhausser encore et encore les levées est une fuite en avant. C'est même la cause principale de l'augmentation du débit du fleuve lors des crues ! Et malgré les résistances des riverains, il faut offrir des soupapes au fleuve. À sa suite, sept déversoirs sont créés de l'amont à l'aval de la Loire pour permettre l'épannage des crues dans des espaces libres d'habitations. Un siècle plus tard, l'aménagement des centrales nucléaires de Belleville, Dampierre, Saint-Laurent-des-Eaux et Chinon impose la construction du barrage « écrêteur de crues » de Villerest, achevé en 1984.

Accueillir et vivre avec les libertés de la Loire ou bloquer ses mouvements pour s'en défendre, on a finalement coupé la poire en deux. Et les guetteurs du fleuve sauvage continuent de veiller, 7 jours sur 7 et 24 heures sur 24. Depuis l'an 2000, le Val de Loire a été inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. Une reconnaissance internationale qui consacre son paysage culturel, fruit de l'interaction parfois heurtée entre les hommes et leur environnement. Désormais, les levées font aussi le bonheur des randonneurs sur la piste cyclable La Loire à Vélo...

Pascale Desclos

À LIRE, À ÉCOUTER

Histoire des levées de la Loire, l'ouvrage de référence de l'historien et géographe Roger Dion (1961, CNRS Éditions)

Levées vous !, un podcast en quatre épisodes de 50 min réalisé en 2023 par la Mission Val de Loire, patrimoine mondial. <https://www.valdeloire.org/>



Carrière des petits carreaux,
près d'Angers, 7 juin 1856
(extrait du recueil *Souvenirs
de l'inondation du Maine-et-
Loire*, lithographie de Louis
Moullin, XIX^e siècle).



Souvenirs de l'inondation
à Orléans pendant la crue
de la Loire de 1856, quai du
Fort Alleaume (lithographie
de Beaujoint et Morand-
Bouget, XIX^e siècle).

La Loire médiévale,

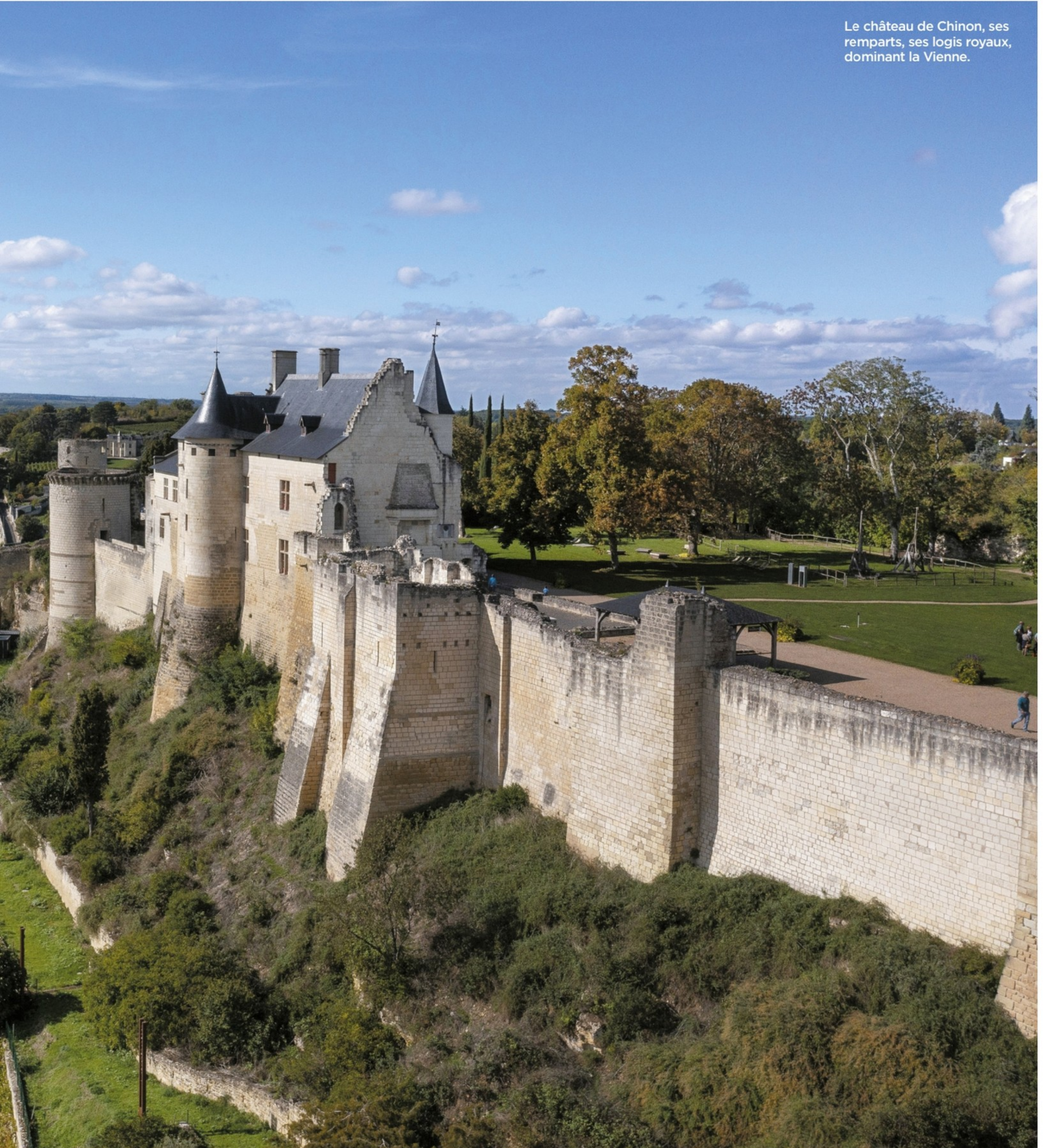
Intensivement fréquenté, le fleuve forme au Moyen Âge une ligne de démarcation difficilement franchissable, qui en fait un lieu stratégique en période de conflit.

Un long fleuve tranquille, doux et nonchalant, un havre de paix et une terre de jardins... L'image d'Épinal, si elle sied à la Renaissance lorsque les rois de France élisent domicile dans le Val de Loire, est en revanche loin de refléter les réalités médiévales : « C'est un cliché dont il faut se débarrasser, car la Loire a fait l'objet de deux millénaires d'histoire et d'activité civile et militaire intense », souligne l'historien Jean-Pierre Bois. De récentes fouilles ont éclairé cette période encore méconnue de l'histoire du cours d'eau, sur laquelle se penche de plus en plus la science depuis le début des années 1990. Alors que les sources écrites au Moyen Âge restent trop rares, les travaux archéologiques menés dans le lit du fleuve depuis plusieurs années révèlent une intense occupation de la Loire et de ses berges, en particulier durant le XII^e siècle. Voie de communication essentielle depuis l'Antiquité, « la Loire est, à l'époque médiévale, une véritable autoroute, parsemée de péages et d'embûches ! », estiment les archéologues Yann Viau et Denis Fillon. Pêcheries, moulins à eau, vestiges de bateaux combinant les deux activités : les fouilles racontent le dense trafic mené sur la Loire, axe majeur de l'économie qui se développe au pied des villes ligériennes installées au bord du fleuve, comme Orléans, Tours ou Ancenis. Ce commerce intense, sur le fleuve et les berges, ne se faisait pas sans heurts :



zone frontière

Le château de Chinon, ses remparts, ses logis royaux, dominant la Vienne.



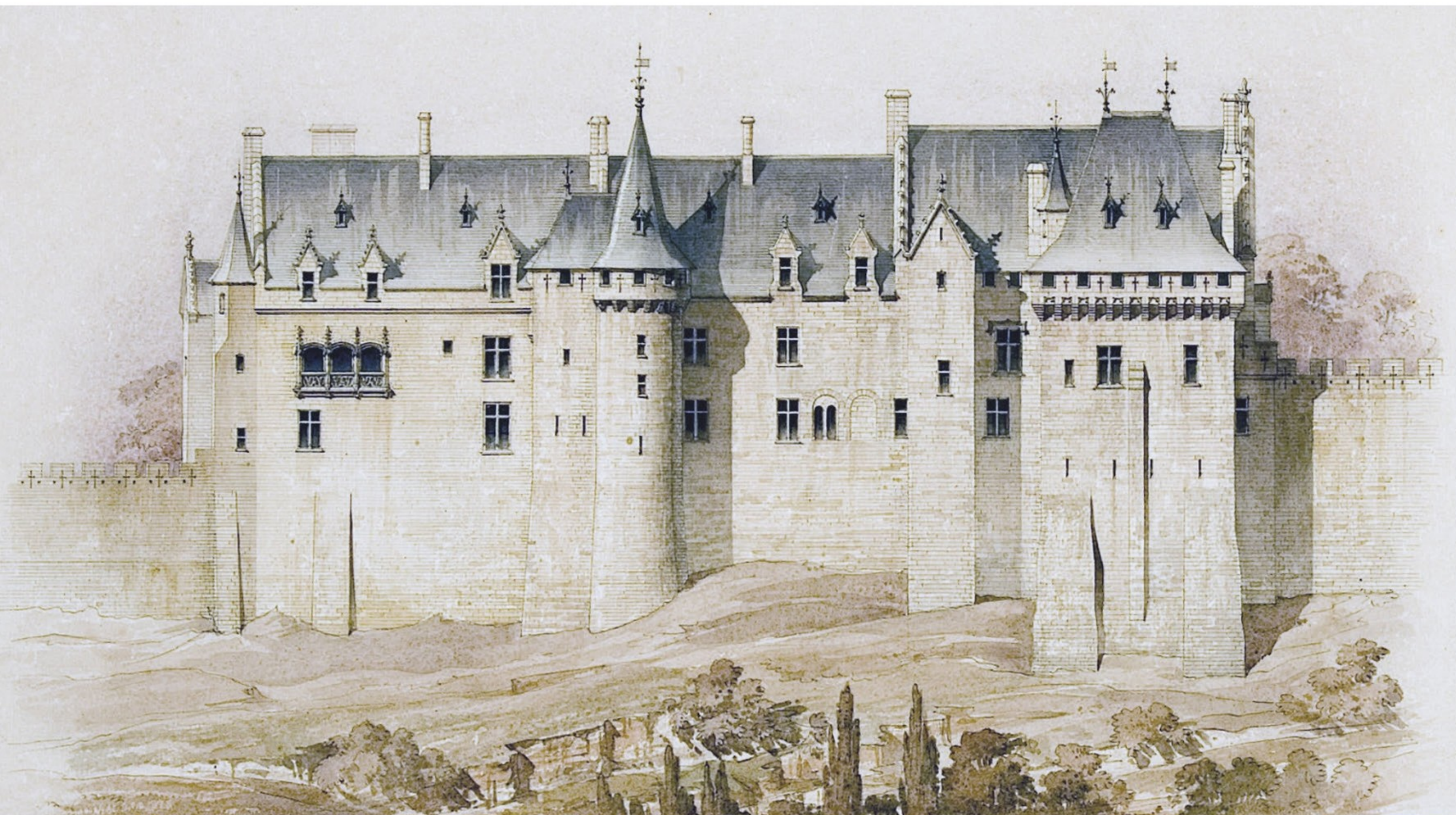
« Il existait des rivalités entre les différents corps de métier pour l'accès à la Loire, comme le racontent des sources écrites ainsi que la variété des bateaux retrouvés – des pirogues, des embarcations assemblées, qui avaient différentes fonctions », souligne Yann Viau. Car celle-ci concentre de multiples activités : on l'exploite pour ses ressources, « notamment en poisson, qui constitue un aliment important à cette époque, en particulier au moment où l'Église impose sa consommation lors des jours dits maigres, renseigne le chercheur, et comme il n'y a pas encore de régulations à l'époque, on peut penser qu'on se disputait les eaux du fleuve », mais on l'emprunte aussi pour y acheminer moult denrées, aussi bien le sel des marais de Guérande et d'Atlantique, que la toile de lin, le vin (voir article « La voie du vin » p. 74) ou le blé, les exploitations étant stratégiquement implantées près de la voie navigable. C'est tout un monde qui vit sur et aux abords d'une Loire encombrée et dangereuse, en proie aux crues qu'on cherche à contenir grâce à la création des premières turcies médiévales, les ancêtres des levées (voir article « Quand la Loire fait le mur » p. 26) : « Le fleuve n'est pas chenalisé avant le XIX^e siècle, il faut donc imaginer un cours d'eau bien plus large qu'aujourd'hui, constitué d'un lacs de petits chenaux, avec de nombreuses zones inondables », pointe Yann Viau.

Projet de restauration, resté sans suite, des logis royaux de la forteresse royale de Chinon (élévation aquarellée de l'architecte en chef Henri Déverin, 1882).

LOIRE FORTIFIÉE

À la fois ressource et lieu de passage vital pour la région, le précieux fleuve fait l'objet de tous les contrôles. En témoignent les premiers oppida et bâtisses en bois stratégiquement situés à proximité, qui laisseront place à des constructions en pierre dès le X^e siècle en Touraine et en Anjou, propriétés des seigneurs locaux. Si certaines sont localisées dans la vallée ou près des affluents, « comme Montrichard ou Chinon, dans le but de contrôler l'intérieur des terres, car la vallée est une importante zone de peuplement », explique l'historien Éric Alary, d'autres sont stratégiquement installés au bord du fleuve, sur des promontoires, « comme les châteaux de la Roche-aux-Moines, Chinon ou Amboise » permettant alors de surveiller le fleuve et d'administrer son passage. « Des systèmes de péages et de douanes sont créés, comme le révèlent les chartes de l'époque, tandis que des structures aménagées dans le lit du fleuve offraient aux seigneurs la possibilité de taxer la traversée de leur section ; celles-ci servaient aussi probablement de postes de surveillance, car on a retrouvé dans le lit de la Loire des lames et même un éperon de cavalier », explique par ailleurs l'archéologue Yann Viau. Or, les conflits se cristallisent aussi sur les rives : « Le royaume de France ne s'impose pas encore sur tout le territoire qui reste morcelé, dominé par des seigneurs rivaux qui

MANUEL COHEN/AURIMAGES





En 1188, Philippe Auguste assiège le château de Montrichard, alors protégé par les archers d'Henri II Plantagenêt (*Chroniques de Saint Denis*, 1325-1350).

L'épopée ligérienne de la Pucelle d'Orléans

Au début du XV^e siècle, la Loire coupe la France en deux : les Anglais occupent presque toute la moitié nord du pays tandis que le roi Charles VII tient encore le sud. C'est le long de cette frontière militaire que Jeanne d'Arc, venue de Domrémy, mènera sa reconquête. À Chinon, elle convainc le Dauphin de l'envoyer à Orléans : la cité ligérienne, assiégée par les Anglais depuis plusieurs mois, est sur le point de

capituler. Or sa prise est stratégique : « L'intention des Anglais était de s'emparer d'Angers, capitale de l'ancien domaine des Plantagenêts. Pour cela, ils voulaient contrôler les villes positionnées sur la Loire afin d'empêcher toute contre-attaque française », explique l'historien Olivier Bouzy, directeur du Centre Jeanne d'Arc à Orléans. Le 8 mai 1429, la Pucelle parvient pourtant à renverser la situation : elle chasse les Anglais qui lèvent

le siège puis entreprend sa fulgurante campagne de Loire : « L'armée anglaise, toujours présente dans les environs, restait une menace durable, car, sur la Loire, elle tenait encore les villes de Jargeau, Beaugency et Meung-sur-Loire. » Les cités sont reprises une à une et la bataille de Patay, non loin d'Orléans, est gagnée. La route vers Reims est désormais ouverte : Jeanne d'Arc y conduira Charles VII, où il sera sacré.



Avant d'être rattaché à la couronne en 1434, le château d'Amboise appartenait depuis quatre siècles à la puissante maison d'Amboise, et se caractérisait par sa très grande sécurité.



SOUS LES CAPÉTIENS ET LES PLANTAGENÊTS, LA LOIRE EST UNE VÉRITABLE ZONE DE GUERRE

cherchent à contrôler leurs terres et/ou à les étendre, tout en se protégeant des menaces extérieures », souligne Éric Alary. Le Val de Loire se peuple d'ouvrages fortifiés, dont les renforts évoluent en fonction des progrès de l'artillerie : « À partir des XI^e et XII^e siècles, les châteaux forts construits en pierre locale de tuffeau sont situés sur des points hauts et se munissent de grosses tours, d'un système de protection, de citadelles ; puis, aux XII^e et XIII^e siècles, ils s'entourent de murailles », raconte l'historien. Les ponts sur la Loire, qui apparaissent dès le XI^e siècle à Sully, Orléans, Beaugency, Blois, Amboise ou encore Tours, font eux aussi l'objet d'une intense surveillance.

FRONTIÈRE MOUVANTE

Reste que ceux-ci sont encore rares. Parce qu'elle constitue un barrage difficile à franchir, la Loire, en période de conflit, représente un véritable enjeu stratégique. Elle est, dès le X^e siècle, un important axe militaire et voit s'opposer les maisons de Blois et d'Anjou, ducs et comtes ne cessant de s'affronter pour la possession de Tours et de la Touraine. Le conflit entre les deux puissances qui durera près d'un siècle marque alors le Val de Loire : postes de défense et de surveillance se multiplient, tandis que des châteaux forts sont construits, dotés d'un donjon et d'une cour fortifiée. La forteresse de Montboyau à Fondettes, les châteaux de Semblançay, de Montrichard ou encore de Montbazou portent l'empreinte du climat ambiant. « Construit sur un éperon rocheux, le donjon de Loches est bâti au XI^e siècle puis connaît plusieurs phases de fortifications jusqu'à la fin du Moyen Âge, et se transforme au fur et à mesure des évolutions de l'artillerie », souligne la médiatrice Cécile Gatebled. Sous les dynasties des Capétiens et des Plantagenêts, qui se partagent alors la France, la Loire constitue une véritable zone de guerre et plusieurs conflits, comme la bataille de la Roche-aux-Moines en 1214, se dérouleront tout près du fleuve : « Alors que le roi d'Angleterre Jean sans Terre décide d'assiéger cette place forte, construite pour se protéger contre les attaques anglaises et sécuriser l'axe commercial ligérien, les Plantagenêts fuient devant l'attaque du prince Louis de France, fils du roi Philippe Auguste, estimant le danger du siège trop important », rappelle Éric Alary. Plus tard, en pleine guerre de Cent Ans, lorsque les couronnes de France et d'Angleterre luttent pour le contrôle du royaume de France, la Loire finit par couper un temps l'hexagone en deux, les Anglais occupant la majorité du nord de la Loire. Elle matérialise alors une nouvelle frontière : « Un glissement s'opère, car la frontière était autrefois davantage située au nord, autour du Rhin,

depuis le traité de Verdun (843) », estime l'historien. Le sud du fleuve devient un lieu refuge, après le Traité de Troyes (1420) qui fait du roi d'Angleterre l'héritier du royaume de France : « Le roi Charles VII, lorsqu'il devra fuir Paris, attaqué par les Anglais, s'abrite au sud de la Loire, jusqu'à ce que Jeanne d'Arc le trouve et le conduise à Reims, où il se fera couronner », explique Cécile Gatebled.

Le règne de Louis XI inaugurera le début d'une pacification de la région : « La Loire devient alors un axe politique du royaume ; le péril anglais a disparu et Louis XIII fera de la Loire la voie des châteaux », souligne Jean-Pierre Bois. La Loire est désormais acquise aux rois de France, et la multiplication des ponts la rend de plus en plus franchissable. Le fleuve devient alors partie intégrante du royaume et n'est plus une ligne mouvante. Les châteaux forts disparaissent, ou sont détruits ou transformés en résidences royales : « On assiste ainsi à une défortification du château de Blois, à partir de Louis XIII. Plus tard, François I^{er} fera bâtir, sur les constructions médiévales adossées à l'enceinte, une aile neuve, radicalement moderne », souligne Séverine Desgeorges, médiatrice au château. La Loire, apaisée, est peu à peu démilitarisée... pour un temps seulement. Elle reprend les armes au moment où la Révolution française éclate.

Aimie Eliot



Au début de l'été 1214, le futur Louis VIII est vainqueur à la Roche-aux-Moines sur une armée anglaise trois fois plus importante que la sienne (gravure de Jean-Baptiste Morret, 1790).

Val de Loire, refuge du pouvoir royal

Dans la nuit du 28 au 29 mai 1418, quelque cinquante hommes d'armes Bourguignons pénètrent dans Paris avec la complicité d'un dénommé Perinet Leclerc, fils d'un officier de la milice bourgeoise. Rejoints par une troupe de Parisiens armés, ils se lancent dans une chasse aux Armagnacs. En deux jours, plus de 200 personnes sont massacrées. Le jeune dauphin Charles, âgé de quinze ans, est sauvé *in extremis* par le prévôt de Paris, Tanguy du Chastel, qui l'évacue hors les murs de la ville vers Melun puis Bourges, capitale du duché du Berry dont il a hérité un an auparavant. Quelques jours plus tard, Bernard VII d'Armagnac, connétable du royaume et maître malaimé de Paris, est emprisonné à la Conciergerie. Dans les tumultes de la guerre de Cent Ans, la lutte sanglante qui oppose depuis 1407 les deux branches cadettes de la dynastie royale des Valois vient de tourner à l'avantage du duc de Bourgogne, Jean sans Peur. En jeu ? Le contrôle de la régence du royaume de France. Mais passé l'effet de surprise, les Armagnacs organisent la riposte. Et la ville plonge dans l'anarchie, s'enflamme au son d'une rumeur prétendant qu'ils allaient tenter de libérer les captifs. Dans la nuit du 11 au 12 juin, le peuple de Paris se rue donc dans les prisons pour les massacrer. Le connétable lui-même est assassiné, son cadavre mutilé traîné pendant trois jours dans les rues. En juillet, le calme revenu, Jean sans Peur entre dans la capitale. Le roi Charles VI, atteint de folie, n'est plus qu'une marionnette entre ses mains.

PETIT ROI DE BOURGES

Depuis le Val de Loire, le jeune Dauphin, soutenu par le clan Armagnac, fait preuve de résistance. Il reconstitue une nouvelle administration, avec son

Charles VII
(1403-1461)



Conseil, sa Chancellerie, son Parlement, sa Chambre des comptes... Mais en 1420, nouveau coup de théâtre. Les Anglais, avec l'appui des Bourguignons, se font octroyer par le Traité de Troyes la succession au trône au détriment du jeune Charles ! Le 21 octobre 1422, son père meurt. Neuf jours plus tard, le Dauphin se proclame roi de France en la chapelle de son château de Mehun-sur-Yèvre, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Bourges, et prend le nom de Charles VII. Une France réduite à sa portion congrue puisque le nord de la Loire et une partie de l'Aquitaine sont alors sous domination anglo-bourguignonne. Ce qui lui vaudra de la part de ses ennemis le surnom peu flatteur de « Petit Roi de Bourges ».

CHINON AVANT PARIS

En 1427, il s'installe avec sa cour en Anjou, à la forteresse royale de Chinon. C'est là que le cœur du royaume va désormais battre. Le souverain y réunira les États généraux et y recevra Jeanne d'Arc, en février et mars 1429. Après la levée du siège d'Orléans puis les redditions de Troyes et de Reims où Charles VII est finalement sacré, le 17 juillet, l'horizon s'éclaircit peu à peu. La signature du Traité d'Arras, en 1435, acte la fin de la guerre civile. Les Bourguignons se rallient à Charles VII. Et ensemble ils vont reprendre Paris aux Anglais l'année suivante. Si la ville redevient la capitale du royaume, le roi n'y fera que de brefs séjours, lui préférant toujours le Val de Loire. Chinon restera sa résidence habituelle jusqu'en 1449. Mais il ne cessera de bouger entre Bourges, Tours et Poitiers, Loches, Mehun-sur-Yèvre... C'est là qu'il mourra, le 22 juillet 1461.

Fabienne Lemarchand

Jean sans Peur
(1371-1419)





Cy commence le second volume de monstre^{les} lequel comence la
 ou le premier a delaisie cest assavoir au siege de leane ou fut
 en l'an mil m^{cc} xxiij et traicte cest volume des choses advenues
 Apres ce temps jusques a ce q^e le roy charles de france eut recon-
 que la duchie de normandie sur les anglais dont
 le premier chapitre dit comment Jehanne la pucelle vit
 devers le roy de france a chinon et de ses devises
 Il cest an que pour lors on comptoit mil

Jeanne d'Arc rencontre
 Charles VII à Chinon en
 1429 (*Chroniques de
 Monstrelet*, XV^e siècle).

Capitale des Plantagenêts

Charles VII n'est pas le premier roi à élire domicile à la forteresse de Chinon. Intégré au Comté d'Anjou au XI^e siècle, le domaine échoit au siècle suivant à Henri Plantagenêt. En 1152, son union avec Aliénor, fille et héritière

de Guillaume X de Poitiers, lui apporte l'Aquitaine et le Poitou. Deux ans plus tard, il reçoit l'Angleterre par héritage maternel et devient roi sous le nom d'Henri II. Il se retrouve alors à la tête d'un véritable « empire » qui s'étend de l'Écosse aux Pyrénées, et dont Chinon

devient la clé de voûte administrative. Il y entrepone le trésor royal en 1163 et y séjourne fréquemment. Il y mourra, en 1189. Le roi de France Philippe Auguste reprendra la forteresse en 1205 après un siège de plusieurs mois.

Chambord, joyau



MANUEL COHEN/AURIMAGES

de François I^{er}



Le château de Chambord et ses jardins à la française.

Léonard de Vinci est censé édifier la résidence dont rêve François I^{er}. Hélas, le génie florentin se meurt. Alors, Chambord se fait sans lui, mais concentre tout de même cet esprit français pétri de renaissance italienne qui donne au Val de Loire tout son éclat.

« *C*herche à acquérir château dans la région Centre-Val de Loire, 157 mètres de façade, 56 mètres de hauteur, 440 pièces, 300 cheminées, 77 escaliers, 800 chapiteaux, des milliers de combles... » Si

un heureux hasard vous fait gagner la super cagnotte du Loto, inutile de rédiger cette annonce. Chambord n'est pas à vendre. En revanche, le plus grand édifice Renaissance de France (10 000 mètres carrés de surface habitable !) est et sera toujours à louer. À louer pour son gigantisme, son audace, son raffinement. « *Vous ne pouvez vous figurer comme c'est singulièrement beau... Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les folies sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers...* », écrira Victor Hugo à son ami le poète Adolphe de Saint-Valry en mai 1825 après avoir visité la splendeur aux quatre grosses tours circulaires et au toit-terrasse hérissé de lucarnes, de lanternons, de cheminées, de tourelles... Un complexe aux mensurations babyloniennes aujourd'hui plus que cinq-centenaire et classé au Patrimoine mondial de l'UNESCO.

LE PROJET IMMOBILIER QUI AURAIT FAIT DE LA CITÉ ROMORANTINAISE UN PROTO-VERSAILLES TOURNE COURT

Qui dit Chambord, comme chacun sait, dit François I^{er}. Né à Cognac en 1494, solide gaillard affichant plus de six pieds (environ 1,80 m) sous la toise, des yeux en amande et un nez interminable, beau parleur amateur de jolies femmes, de bonne chère et d'exercices en plein air (tournois, chasse), le monarque dont la victoire sur la redoutable armée suisse à Marignan, en septembre 1515, a impressionné toute l'Europe, entend marquer son règne d'une construction exemplaire. Charles Quint a beau avoir mis fin à ses ambitions impériales en lui soufflant le titre d'empereur du Saint-Empire romain germanique (une mosaïque d'États et de principautés englobant une bonne partie de l'Europe centrale), le « grand roy François » qui sait l'italien, l'espagnol, un peu le latin et taquine volontiers la muse n'en démord pas : l'heure est venue d'inscrire sa marque dans la pierre. D'autant qu'à son retour du Milanais où il a découvert avec émer-

veillement des monuments antiques, des édifices du *Quattrocento* (le XV^e siècle italien) et un nouvel art de vivre, les demeures qu'il fréquente sur les berges de la Loire (Blois, Amboise...) lui paraissent bien austères. Place au goût ultramontain !

PROJET ROMORANTIN

Mais où assouvir sa fièvre constructrice et faire éclater sa magnificence ? Son choix se porte d'abord sur Romorantin, le fief de sa famille où il a passé d'agréables moments de son adolescence et où vit sa mère, Louise de Savoie, qui l'adule et l'appelle « Mon César ». Pour dessiner les plans du vaste ensemble urbain qu'il souhaite voir sortir de terre sur les bords de la Sauldre et éblouir ses pairs, le Valois ne fait pas appel à un manchot, quoique l'homme qu'il convainc de franchir les Alpes pour s'associer à son projet, un des esprits les plus féconds de la Renaissance, sinon de l'his-

L'escalier du château de Chambord, construit entre 1519 et 1547, et ses deux rampes jumelles hélicoïdales s'enroulant l'une au-dessus de l'autre autour d'un noyau creux et ajouré.



Un sacré tour de vis

Au centre de la croix grecque et prolongé par la tour lanterne, point culminant du château, l'escalier à double révolution très probablement conçu à partir d'idées dues à Léonard de Vinci constitue en quelque sorte la colonne vertébrale de Chambord.

Desservant les trois étages du logis et aboutissant aux terrasses, cet organe de circulation verticale (en fait deux escaliers à vis enroulés l'un autour de l'autre que deux personnes peuvent gravir ou descendre en s'apercevant mais sans jamais se rencontrer) n'a pas

manqué de titiller l'imagination de Rabelais. L'abbaye de Thélème comporte une vis « cent fois plus magnifique » que celle de Chambord où « six hommes d'armes, la lance sur la cuisse, pouvoient de front monter jusques au-dessus de tous le bastiment ».



toire universelle, a un bras paralysé par un AVC : Léonard de Vinci. Architecte et ingénieur inventeur de machines, le Toscan, également épris de peinture, d'anatomie, de philosophie, de botanique, de géologie ou de géométrie, est nommé « premier peintre, ingénieur et architecte du Roi », logé à proximité d'Amboise au manoir du Cloux (aujourd'hui le Clos Lucé) et doté d'une pension annuelle plus que décente (1 000 écus d'or).

Las, le chantier à peine lancé doit s'arrêter en raison de la dégradation de la santé du maître, puis de sa mort en mai 1519. Aucun des travaux titanesques imaginés par Léonard pour héberger la cour et l'administration centrale au cœur de la Sologne (gigantesque palais quadrangulaire, monumental pavillon de chasse octogonal, écuries équipées de mangeoires et d'un système de nettoyage automatique, création d'un réseau de canaux et d'écluses pour connecter le Val de Loire au Lyonnais...) ne voit le jour. Le projet immobilier d'avant-garde qui aurait fait de la cité romorantinaise un proto-Versailles tourne court.

Léonard de Vinci agonisant dans les bras de François I^{er}. La peinture rend le fort lien entre ces grands hommes, mais pas la vérité historique : le roi était loin d'Amboise quand le génie florentin s'y est éteint (huile sur toile de François-Guillaume Ménageot, 1781).

Ordre est toutefois rapidement donné par le roi au surintendant des travaux François de Pontbriand de faire construire un « *bel et somptueux édifice au lieu et place de Chambord en notre comté de Blois* ». Un emplacement somme toute logique. L'endroit, marécageux mais situé au milieu d'une forêt giboyeuse, est un des lieux préférés de François qui a l'habitude d'y courir le cerf et le sanglier avec quelques compagnons (sa « petite bande », comme les appelle l'écrivain Brantôme).

Qui le monarque charge-t-il de concevoir ce qu'il pense au départ comme un relais de chasse et dont il va progressivement vouloir faire le plus grand chef-d'œuvre architectural de la chrétienté ? Quel rôle exact joue l'Italien Dominique de Cortone, dit « le Boccador », à qui l'on attribue les premiers plans-maquettes du bâtiment ? Les carnets de Vinci renfermant des esquisses du palais XXL que projetait François à Romorantin servent-ils peu ou prou à élaborer les plans de Chambord ? Impossible de trancher catégoriquement quant à l'identité du ou des architectes chargés de dresser un temple à la



gloire du souverain. Les plans d'origine et nombre de documents relatifs au déroulement du chantier ont été dispersés ou détruits au XVIII^e siècle. « Ce dont personne ne doute », indique Martine Allaire dans *Les lieux de l'histoire de France*, c'est que François I^{er}, fort de « ses entretiens intimes avec Vinci » et comme plus tard Louis XIV à Versailles, « s'implique à fond dans le plan puis dans la construction, et apporte en permanence des modifications au projet initial, ce qui rend l'ensemble d'une audace et d'une prouesse inouïes ». Et ce qui s'avère vraisemblablement d'un coût exorbitant, le monarque ne craignant pas de transformer en gouffre financier l'opération qui doit s'interrompre en 1525 (*annus horribilis* marquée par le désastre de Pavie face aux troupes de

À LIRE

Les lieux de l'histoire de France, dirigé par Olivier Wieviorka et Michel Winock, Perrin, 2017.

L'affirmation de l'État absolu 1492-1652, Joël Cornette. Hachette Éducation, 2016.

Charles Quint et la captivité de François à Madrid), reprend en octobre 1526, sera poursuivi par son fils Henri II et terminé par Louis XIV en 1685. Au plus fort de l'activité, pour exaucer les desiderata royaux, 1 800 ouvriers (tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, menuisiers, ferronniers, vitriers, serruriers, sculpteurs, doreurs...) s'activent sur un site éloigné de tout, régulièrement noyé par les débordements du Cosson et menacé par le paludisme. 220 000 tonnes de pierres de tuffeau, un calcaire relativement tendre se travaillant facilement, mais néanmoins résistant, sont convoyées depuis Tours par des bateaux à fond plat et débarquées à Saint-Dyé-sur-Loire, à 4 km de Chambord. L'ardoise des toitures vient de carrières proches



La nouvelle Jérusalem qui descend du ciel dans l'Apocalypse de saint Jean aurait inspiré l'architecture de Chambord (Tenture de l'Apocalypse par Nicolas Bataille, détail, 1373-82).



Une invasion

Embième de la famille d'Angoulême donc de François d'Angoulême, futur François I^{er}, la salamandre est partout présente à Chambord : sur les murs, les plafonds, les portes, les cheminées... Plus de 300 représentations du petit rampant à peau luisante mi-terrestre,

mi-aquatique ont été dénombrées. Selon une tradition remontant à Aristote, perpétuée par Pline l'Ancien, reprise au Moyen Âge et toujours vivace au XVI^e siècle, cet amphibien serait capable de vivre dans le feu et de l'éteindre. D'où la devise de François I^{er}, « *Nutrisco et extinguo* » (je

d'Angers, le plomb d'Angleterre, les grosses charpentes de chênes de l'Allier...

L'ASTELIER DE CHAMBORD

Bâti sur un radier de pierre et de mortier supporté par des milliers de pieux en bois pour raffermir un sol gorgé d'eau donc instable, l'« astelier de Chambord », à la fin des années 1530, a de quoi satisfaire son commanditaire sensible aux réalisations architecturales d'inspiration italienne. Grandes vestibules formant un plan en croix grecque à l'intérieur du « donjon » (cube de pierre d'environ 45 m de côté constituant la partie centrale du château), escalier à vis et à double révolution surmonté d'une immense lanterne, ornements rappelant les décors des palais de Toscane et du Milanais... Les traits d'italianisme, sans précédent en France et pour certains souvent présents dans les dessins de Vinci, sautent aux yeux. Pour autant, « *ce château-théâtre d'une surpuissance affichée* » dont François I^{er} fait les honneurs à son éternel rival Charles Quint en 1539 reste « *un château très français* », insiste Joël Cornette dans *L'affirmation de l'État absolu 1492-1652*. « *L'énorme donjon à quatre tours, les parties hautes ornées reprennent, en les développant de manière démesurée, des motifs traditionnels. Les idées italiennes les plus novatrices et les formes françaises les plus "nationales" se trouvent ainsi associées, imbriquées dans cette extraordinaire création où s'accomplissent les aspirations de la première Renaissance et les rêves de démesure d'un jeune roi* » pétri de références médiévales et raffolant des romans de chevalerie.

Condensé de gothique flamboyant et d'innovations futuristes, inspirée selon certains spécialistes par la « Jérusalem céleste » décrite par saint Jean dans l'Apocalypse (fin du I^{er} siècle), la plus vaste résidence royale édifée en Europe au début du « beau XVI^e siècle » ne verra cependant pas souvent y séjourner son propriétaire, le plus nomade des rois de France. Sur ses quelque 11 800 jours de règne, François I^{er} ne résidera dans son « *chez moi* », comme il appelait son château préféré, que soixante-douze jours.

Philippe Testard-Vaillant

de salamandres

nourris le bon feu et j'éteins le mauvais), devise difficile à interpréter de nos jours et signifiant selon les commentateurs soit que le roi fait le bien et repousse le mal, recherche la paix et la justice et éloigne la guerre, soit qu'il attise le feu bienfaisant de la sagesse et lutte contre ses penchants irrationnels.

La Renaissance de

D'une poignée d'hommes en exil, repliés dans le centre du royaume, à la plus fastueuse cour d'Europe : l'air du Val de Loire fut grandement salutaire à la cour de France, qui y connut à la Renaissance un véritable siècle d'or.

« **L**a magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second. » L'incipit de *La Princesse de Clèves*, rédigé par Madame de La Fayette en 1678, témoigne plus d'un siècle après de l'aura incomparable de la cour de France au XVI^e siècle. Une véritable renaissance amorcée tout doucement deux siècles plus tôt, alors que Louis XI et son entourage vivaient principalement dans le Val de Loire, terre où le roi passa ses jeunes années. La France sort tout juste de l'épuisante guerre de Cent Ans (1337-1453) contre l'Angleterre et c'est « une toute petite cour qui se réfugie dans le Berry et le Val de Loire, décrit l'historienne de l'art Monique Chatenet, conservatrice en chef du patrimoine au Centre André Chastel (CNRS). Louis XI, qui parcourt sans cesse son royaume, n'aime pas particulièrement le luxe, et sa cour est médiocre par rapport à celle de Bourgogne,

Au XVI^e siècle, les fêtes battent leur plein autour des rois de France (*Bal à la cour des Valois*, peinture anonyme, v. 1580).



la cour de France



LA COUR, DE PLUS EN PLUS RAFFINÉE, ATTEINT SON APOGÉE SOUS HENRI II

très brillante, qui donne alors le ton en Europe ». Par chance, dès la fin de la guerre, s'amorce une période économiquement très riche, un véritable « miracle français » qui va permettre à cette cour exilée de remonter la pente. Charles VIII, à Amboise, puis Louis XII, à Blois, s'y attacheront. Le règne du premier marque déjà un changement de ton aux yeux des ambassadeurs italiens, dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous. « *Le luxe textile y est pour beaucoup, rappelle Monique Chatenet. Pour la visite de l'archiduc Philippe le Beau, le château de Blois est décoré de draps d'or, soieries, tapisseries et tapis de Turquie qui valaient une fortune. Les costumes s'enrichissent également et sous François I^{er}, on porte des costumes en velours multicolore, brodés d'argent et d'or.* »

COURTISANS DU VOYAGE

Les années passant, le monarque s'entoure d'une compagnie de plus en plus nombreuse. Si bien qu'à la fin du XVI^e siècle, la maison du roi compte plus de 1 000 personnes, auxquelles s'ajoutent la maison de la reine, la maison des en-

Charles VIII
(1470-1498)



Louis XII
(1462-1515)

fants, la maison militaire... La cour dans son ensemble rassemble entre 8 000 et 10 000 personnes. Alors que la maison du roi était encore au XV^e siècle essentiellement affectée aux services domestiques – valets de chambre, personnel de bouche, écuyers –, de nouvelles catégories de courtisans font leur apparition. « *Sous François I^{er}, la cour passe d'un lieu de vie à un lieu de représentation, où le prince se donne à voir entouré de seigneurs*, détaille Nicolas Le Roux, directeur du département d'histoire de l'Université Sorbonne Paris Nord. *Pour attirer les nobles, qui préfèrent vivre sur leurs terres que de le suivre de ville en ville, il crée des charges – gentilhomme de la chambre, chambellan...* » Une façon pour lui de contrôler cette noblesse, dont il se souvient qu'elle avait pris la tête de plusieurs soulèvements à la fin du XV^e siècle. C'est ainsi que la cour se structure, se hiérarchise. Malgré tout, la vie quotidienne reste assez peu formalisée. « *Jusqu'à la seconde moitié du XVI^e siècle, la résidence royale est très accessible et l'on peut voir le roi partir à la messe tous les matins, raconte Nicolas Le Roux. Il mange seul mais en public, et on peut lui adresser la parole. François I^{er}, notamment, parlait à tout le monde lors des réceptions des ambassadeurs, ce qui ne laissait pas d'étonner les Italiens.* »

Les châteaux de la Loire doivent s'adapter à cette explosion démographique. À mesure que la cour



« Le Camp du Drap d'Or », rencontre diplomatique entre François I^{er} et Henri VIII d'Angleterre entre le 7 et le 24 juin 1520, à Balinghem près de Calais, entre Ardres, qui appartenait à l'époque à la France, et Guînes, alors anglaise. La rencontre doit son nom au faste que les deux cours rivales ont déployé alors.

enfle et que des cérémoniels se mettent en place apparaissent des antichambres – certains châteaux en compteront jusqu'à trois à la fin du XVI^e siècle – qui permettent de « trier » les courtisans avant l'entrée dans la chambre du roi. Dès la fin du XV^e siècle, Charles VIII a étendu les bâtiments d'Amboise, sa résidence favorite, sur le terrain de la « basse-cour » pour loger des courtisans. Même s'il était impossible de tous les héberger ; à chaque arrivée dans une résidence royale, le gros des troupes était réparti dans des chambres des villages alentour, les plus modestes se contentant de dormir à la belle étoile. Car il ne faut pas oublier que cette cour est essentiellement nomade ; les châteaux ne sont visités que ponctuellement, entre deux voyages. *« François I^{er} se déplaçait en permanence pour se montrer à son peuple, ce qui était essentiel pour maintenir son autorité en l'absence de médias et vu la pénurie de l'administration, explique Monique Chatenet. Sa cour vit sur les routes, séjourne dans les villes et abbayes... La pratique de la chasse justifie aussi des déplacements fréquents, afin de ne pas épuiser toutes les ressources vivrières d'une région. »*

CHASSEURS DRAPÉS D'OR

La chasse est en effet centrale dans la vie de la cour, ne serait-ce que pour assurer la présence de gibier sur la table de cette assemblée pléthorique. Mais aussi parce que le roi et son entourage sont friands d'activités de plein air. Au XVI^e siècle, des terrains de jeu de paume fleurissent dans les cours des châteaux – on en compte deux à Blois, deux à Amboise –, témoignant de l'engouement pour l'ancêtre du tennis. On y joue aussi à la balle, aux quilles et l'on prend régulièrement part à des joutes entre des cavaliers armés de lances. *« On organise des tournois au moindre prétexte, raconte Monique Chatenet. Tout le monde y participe. On vient y montrer sa bravoure, mais aussi ses costumes fastueux, y compris ceux des chevaux, richement ornés. Jusqu'à la démesure : en 1520, "le Camp du Drap d'Or", une rencontre de dix-huit jours entre François I^{er} et Henri VIII d'Angleterre a coûté presque aussi cher que quarante ans de construction de Chambord ! »* Autre façon de se montrer, les courtisans s'adonnent quotidiennement ou presque à la danse, lors de fêtes somptueuses ; François I^{er} en personne prend fréquemment part à des mascarades. Enfin, on célèbre en grande pompe chaque entrée royale dans une ville, par des cortèges auxquels participent les notables et assiste la population. Tout comme les funérailles, les mariages ou les baptêmes, qui donnent lieu à de somptueuses cérémonies.

Cette débauche de luxe vise avant tout, pour les princes, à démontrer leur puissance. *« Leur but est d'être le plus grand roi du monde, analyse Nicolas Le Roux. François I^{er} a essayé d'être un nouveau Jules*



François I^{er} en habit de sacre (enluminure in *Maître des Heures d'Henri II*, v. 1545).

César. Pour cela, il fallait vivre dans un cadre adapté, entouré d'œuvres antiques. » Alors que la noblesse française est jusque-là réputée pour son inculture, le prétendant au duché de Milan se distingue par son goût pour les arts et lettres. Il s'intéresse en particulier aux peintres et sculpteurs italiens, dont il achète les œuvres, notamment des copies d'antiques. En 1516, il fera même venir à Amboise Léonard de Vinci, avant de l'installer au Clos Lucé voisin (voir article « Chambord, joyau de François I^{er} » p. 40-45). *« Le mécénat de François I^{er} est également très important pour des arts comme l'orfèvrerie et la tapisserie, rappelle Monique Chatenet. Au-delà, il montre un intérêt pour l'histoire, les lettres, les mathématiques. Sous son règne, la cour devient de plus en plus raffinée, avant d'atteindre son apogée sous Henri II. »* Mission accomplie : si la Loire perd une partie de son importance dans la vie de la cour dès la bataille de Pavie (1525), la cour de France qui avait ressuscité sur ses rives restera la plus impressionnante d'Europe, celle sur laquelle tous les yeux sont rivés, jusqu'au dernier quart du XVI^e siècle.

Cécile Gérardin

À LIRE

La cour de France au XVI^e siècle. Vie sociale et architecture, Monique Chatenet, Picard, 2002.

Les châteaux de la Loire : au temps de la Renaissance, Ivan Cloulas, Fayard/Pluriel, 2012.

VAL DE LOIRE : UNE AUTRE



HISTOIRE DE FRANCE



La fièvre bâtisseuse de la Renaissance

Aile Louis XII du château royal d'Amboise, en Indre-et-Loire. En avant-plan, la tour cavalière des Minimes, construite sous Charles VIII, permet l'accès au château depuis le niveau de la Loire.



Au tournant des XV^e et XVI^e siècles, le mouvement de reconstruction initié après la guerre de Cent Ans est rattrapé par les influences importées d'Italie. Dans un contexte de prospérité, les châteaux et demeures de style Renaissance fleurissent. PHOTOS : MANUEL COHEN/AURIMAGES (WWW.MANUELCOHEN.COM)





En 1453, la guerre de Cent Ans est terminée. La France respire, il est temps de rebâtir... Un vaste chantier s'ouvre alors dans le Val de Loire, renouvelant profondément son patrimoine architectural. « *L'origine de ce mouvement de reconstruction tient à l'installation de la cour dans la région, devenue le cœur battant du pouvoir* », explique Pierre-Gilles Girault, conservateur en chef du patrimoine et spécialiste du Moyen Âge et de la Renaissance. Des châteaux et autres bâtiments sont mis au goût du jour, suivant des modèles plutôt flamands. La

Aux mains des rois de France depuis Philippe Auguste, la forteresse royale de Chinon (Indre-et-Loire), offrant une position stratégique sur la Vienne pendant la guerre de Cent Ans, sera ensuite délaissée au profit de châteaux royaux plus luxueux à la Renaissance.

famille royale joue un rôle majeur. Charles VII entreprend des travaux au château de Plessis-Lès-Tours, poursuivis par Louis XI, tandis qu'Anne de France officie à Gien. « *Dans un contexte apaisé, le mouvement s'accélère sous le règne de Charles VIII* », rapporte Pierre-Gilles Girault. Très attaché au château d'Amboise, le jeune monarque souhaite en faire une résidence spacieuse, confortable et luxueuse. Il transforme en jeu de paume le fossé défensif et fait édifier le Logis des Sept Vertus, au plan novateur, ainsi qu'une chapelle et deux énormes tours, qui permettent aux cavaliers d'accéder aux terrasses sans mettre pied à terre – une véritable prouesse !

DES FORTS AUX RÉSIDENCES ROYALES

Le chantier, qui mobilise plus de 250 ouvriers, marque les prémices de la première Renaissance, initiée par Charles VIII après sa campagne d'Italie de 1494. Ébloui par les palais transalpins, il ramène

en France une équipe d'artistes comme Fra Giocondo, architecte, Dominique de Cortone, spécialiste des maquettes ou Pacello da Mercogliano, maître jardinier. Un nouveau goût pour les décors et les extérieurs s'impose. « *Le château d'Amboise se dote par exemple d'un extraordinaire balcon avec vue sur la Loire, auquel on accède par un système de porte-fenêtre* », rapporte l'historienne de l'art Évelyne Thomas, chercheur associé au Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours. Succédant à Charles VIII en 1498, Louis XII, qui poursuit le chantier, introduit les premiers décors Renaissance, puis porte ses efforts sur Blois. Les chantiers royaux atteignent leur apogée sous François I^{er} à Amboise, à Blois et surtout à Chambord, fleuron de la Renaissance française (voir portfolio p. 56-63 et article « Chambord, joyau de François I^{er} » p. 40-45).

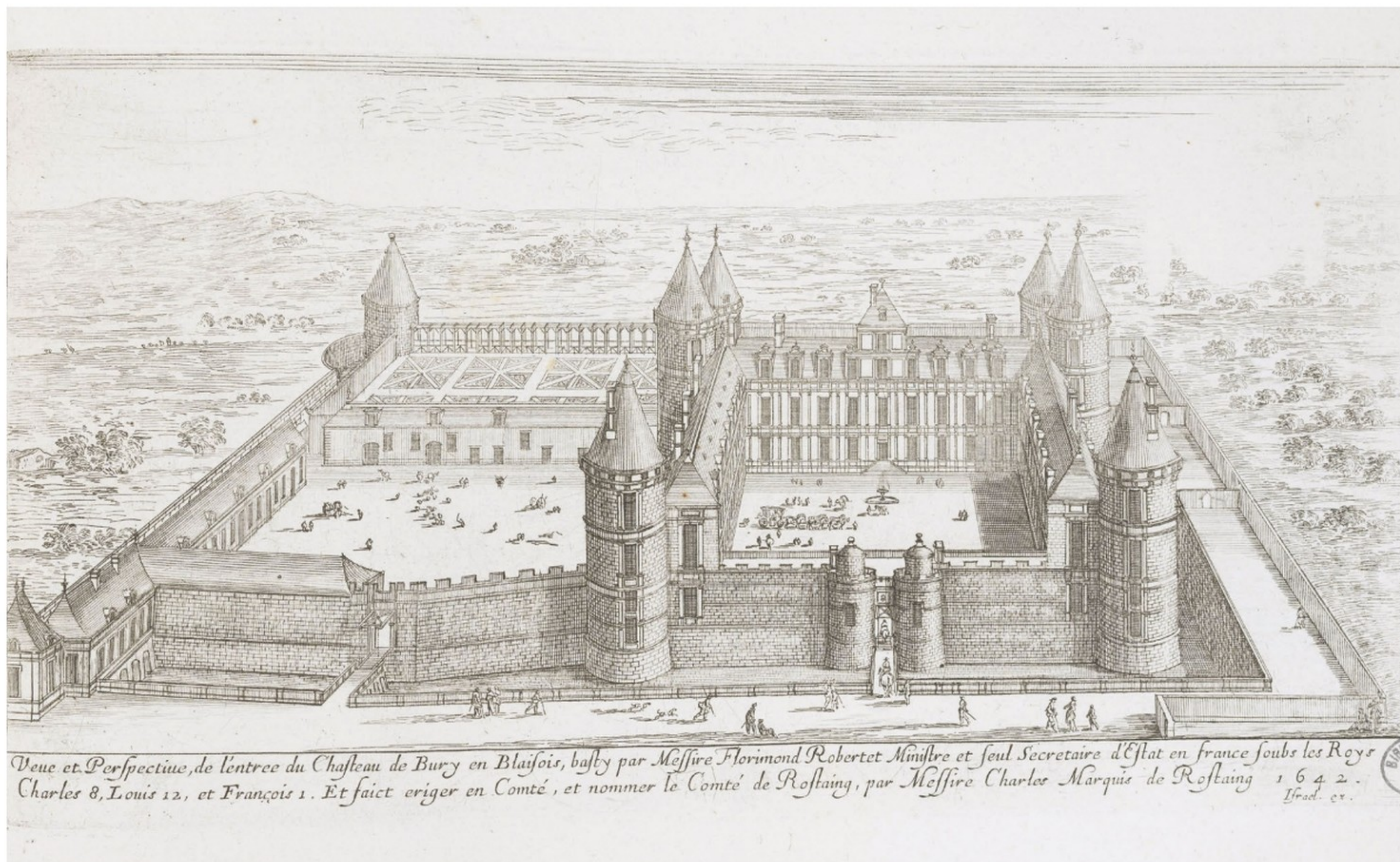
Cette fièvre bâtitrice s'étend aux courtisans et officiers royaux, qui modifient d'anciennes forteresses en châteaux de plaisance. « *Ils acquièrent des fiefs pour se loger au plus près du roi* », note Pierre-Gilles Girault. Charles II d'Amboise, seigneur de Chaumont-sur-Loire, participe à la diffusion en France des influences italiennes. Détenteurs de fraîche date de charges anoblissantes, les financiers tourangeaux, bénéficiaires de la prospérité économique, ne sont pas en reste. Construit dès 1511 par Florimond Robertet, trésorier de France, le château de Bury est un prototype des grands châteaux de la Loire. Gilles

Très innovant par ses lignes géométriques régulières, le château de Bury en Blaisois, aujourd'hui disparu, a ouvert la voie à l'architecture castrale de la Renaissance (gravure à l'eau-forte in *Recueil d'œuvres d'Israël Silvestre*, 1750).

Berthelot à Azay-le-Rideau, Thomas Bohier à Chenonceau ou Jean Breton à Villasin puis à Villandry édifient aussi des demeures au style audacieux (voir portfolio).

« *Il faut prendre en compte la porosité entre les chantiers royaux et les autres chantiers et la forte mobilité des artistes* », remarque Pierre-Gilles Girault. Les maîtres maçons interviennent tant sur les châteaux que sur les chantiers municipaux et ecclésiastiques. « *À Tours, les décors sculptés envahissent la tour nord de la cathédrale terminée en 1507, puis la galerie orientale du cloître de la collégiale Saint-Martin* », rapporte Évelyne Thomas. L'élévation du niveau de vie et la croissance démographique favorisent le renouveau architectural des cités ligériennes, où les demeures qui hébergent l'administration royale se parent de décors Renaissance... Même les façades de simples maisons à pans de bois arborent une nouvelle modernité ! La période voit aussi la construction de grands édifices publics. En 1527, François I^{er} élit résidence en Île-de-France. L'épicentre de l'activité architecturale s'y déplace dans la décennie suivante, marquée par l'éclosion d'une « seconde Renaissance ». Passés de mode, les châteaux de la Loire continuent toutefois d'être embellis. De belles réalisations classiques comme l'aile Gaston d'Orléans du château de Blois ou le château de Cheverny, modèle de celui de Moulinsart dans Tintin, verront encore le jour au XVII^e siècle...

Marielle Mayo



Les prémices de la Renaissance

Plessis-Bourré, en avance sur son temps

En 1468, Jean Bourré entreprend la construction d'un château au nord d'Angers, sur les terres du Plessis-le-Vent. Fils de drapier, ce compagnon d'exil de Louis XI avant son couronnement occupe désormais les plus hautes fonctions – il deviendra trésorier de France en 1469. Édifié en seulement cinq ans, le château du Plessis-Bourré est doté de larges doutes, de ponts-levis et de tours d'angle d'allure médiévale. Mais sa cour spacieuse, ses fenêtres à meneaux, ses vastes salons et son promenoir à arcades en font également l'un des premiers châteaux « Transition » annonçant la Renaissance. Si l'élégant décor reflète des influences flamandes et italiennes, il intègre aussi des symboles ésotériques qui signalent l'attrait de son propriétaire pour l'alchimie. Très bien préservé, le Plessis-Bourré a servi de décor au film *Peau d'Âne* de Jacques Demy et à de nombreux autres.

Château du Plessis-Bourré, sur la commune d'Écuillé, dans le Maine-et-Loire, à quinze kilomètres au nord d'Angers. Il fait partie des châteaux de la Loire n'ayant subi que peu de modifications quant à leur architecture extérieure depuis sa construction.



Les hautes fenêtres du Plessis-Bourré s'ouvrent sur un environnement champêtre et boisé. Ses intérieurs du XV^e au XIX^e siècle ont accueilli plusieurs tournages, comme ceux du *Bossu* de Philippe de Broca, de *Fanfan la Tulipe* de Gérard Krawczyk ou de *La Princesse de Montpensier* de Bertrand Tavernier.





Chaumont-sur-Loire, une histoire mouvementée

Brûlé en 1455 sur ordre de Louis XI pour punir Pierre d'Amboise d'avoir participé à la coalition princière de La Ligue du Bien public, le château de Chaumont-sur-Loire renaît de ses cendres dès 1465 sous l'égide de son fils Charles I^{er} d'Amboise. Son petit-fils Charles II d'Amboise poursuit la reconstruction entre 1498 et 1510, dans un style déjà marqué par la première Renaissance – il lui ajoute notamment un escalier d'honneur qui préfigure celui construit par François I^{er} à Blois. Catherine de Médicis, qui achète le château en 1550, le cédera à Diane de Poitiers contre celui de Chenonceau.

Le château de Chaumont-sur-Loire, situé dans le Loir-et-Cher, entre Amboise et Blois, accueille chaque année le Festival international des Jardins. Derrière son entrée de style gothique défensif se cache une demeure d'agrément. En médaillon : Catherine de Médicis (1519-1589).

MÉDAILLON : MUSÉE CARNAVALET

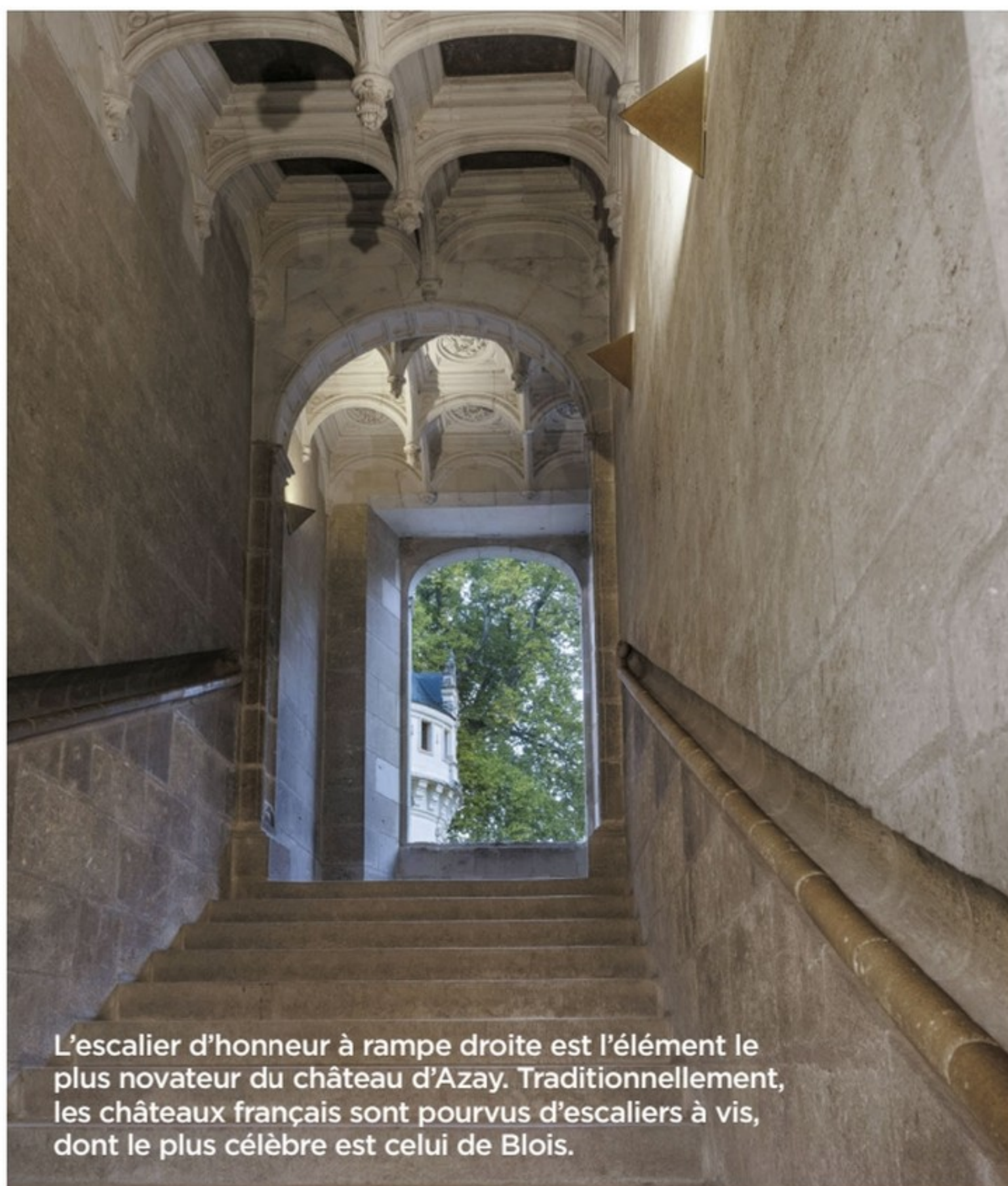
Montsoreau, le confort des demeures d'agrément

Place forte stratégique des comtes d'Anjou au XI^e siècle, le château de Montsoreau a subi divers remaniements avant d'être acquis en 1450 par Jean II de Chambes, conseiller de Charles VII. Suite à des missions d'ambassade en Italie, celui-ci est tombé sous le charme des demeures de prestige. Reconstitué en style flamboyant, son château surprend par le caractère avant-gardiste des tours carrées encadrant le logis. À mi-chemin entre forteresse défensive et demeure d'agrément, il offre de vastes espaces de réception bien pourvus en fenêtres et cheminées, des pièces intimes et même des latrines ! Son fils Jean III de Chambes le dotera d'une superbe tourelle d'escalier sur cour de style première Renaissance, décorée à l'italienne.

Château de Montsoreau-musée d'Art contemporain, dans le sud-est du Maine-et-Loire. De style audacieux, il a été un lieu d'inspiration pour les artistes tels que Turner, Flaubert, Rodin ou Alexandre Dumas.



La première Renaissance



L'escalier d'honneur à rampe droite est l'élément le plus novateur du château d'Azay. Traditionnellement, les châteaux français sont pourvus d'escaliers à vis, dont le plus célèbre est celui de Blois.

Azay-le-Rideau, un diamant taillé à facettes

Véritable joyau de l'architecture de la première Renaissance française, le château d'Azay-le-Rideau a été comparé par Balzac à un « diamant taillé à facettes serti par l'Indre ». Son commanditaire est Gilles Berthelot, trésorier de François I^{er} et maire de Tours. Il rase en grande partie la forteresse médiévale pour édifier un château au goût du jour, affirmant ainsi sa récente noblesse. Le chantier, qui s'étale entre 1518 et 1523, est largement délégué à sa femme Philippe Lesbahy. Peut-être lui doit-on le raffinement et la modernité de l'édifice, qui allient subtilement la tradition française à des décors sculptés « à l'antique » d'inspiration italienne. Autre innovation venue d'Italie, l'escalier à rampe droite, premier du genre en France, est un chef-d'œuvre en soi. Le curieux plan en L du bâtiment résulte des aléas de l'histoire. Accusé de malversations et craignant pour sa vie, Gilles Berthelot s'enfuit, laissant le château inachevé. Offert par François I^{er} à son capitaine des gardes, il restera en l'état...



La façade sud du château d'Azay-le-Rideau, sur une île au milieu de l'Indre, en Indre-et-Loire. Doté d'élégantes tourelles qui n'ont plus rien de défensif, il se reflète dans un miroir d'eau.

La façade nord du château de Chenonceau, en Indre-et-Loire. Le logis première Renaissance a été prolongé par un pont sur le Cher, sur lequel Catherine de Médicis a fait édifier une double galerie offrant une immense salle de bal.



La voûte de la chapelle construite par Catherine Briçonnet, avec ses vitraux de 1954 créés par le maître-verrier Max Ingrand, ceux d'origine ayant été détruits par des bombes américaines dix ans plus tôt.

Chenonceau, le château des Dames

Livré aux Anglais pendant la guerre de Cent Ans, le château de Chenonceau a été une première fois rasé puis reconstruit. À la fin du XV^e siècle, il est acquis par Thomas Bohier, un riche bourgeois ayant gagné du galon au service de la couronne, qui le détruit pour le remplacer par une somptueuse demeure, préservant toutefois le donjon. Tandis qu'il se consacre à ses charges, son épouse Catherine Briçonnet est l'architecte du logis qui sort de terre dès 1513, sur les piles de l'ancien moulin. De plan carré, il s'organise autour d'un vestibule, rappelant les palais vénitiens malgré ses tourelles « à la française ». Intégré au domaine royal en 1535, il est ensuite offert par Henri II à sa favorite Diane de Poitiers, qui l'embellit et fait construire un pont sur le Cher. Après la mort du roi, Catherine de Médicis écarte sa rivale et prend possession des lieux. Elle y entreprend d'importantes transformations pour accueillir de mémorables réceptions. La majestueuse double galerie sur le Cher évoquerait le *Ponte Vecchio* de sa Florence natale.

La seconde Renaissance



La configuration inédite en fer à cheval et les pavillons d'angle magnifient la cour d'honneur du château de Villesavin, à Tour-en-Sologne, dans le Loir-et-Cher, surnommé «la cabane de chantier de Chambord».



Villesavin, le cousin de Chambord

Le château de Villesavin marque un jalon dans l'histoire de l'architecture. Le domaine a été offert par François I^{er} à Jean le Breton, son secrétaire des finances, pour qu'il s'installe près du chantier de Chambord, à quelques kilomètres de là. Il a en effet chargé son conseiller, fait prisonnier avec lui durant la bataille de Pavie en 1525, de le superviser. Construit entre 1527 et 1537, ce château très innovant annonce la seconde Renaissance. Avec ses pavillons carrés à l'italienne, il s'écarte résolument du registre défensif (tourelles, mâchicoulis...) qui caractérisait encore les châteaux-palais. Il aurait servi de test au château de Chambord, faisant appel aux mêmes ouvriers. Par la suite, Jean Breton prendra possession de la châtellenie de Colombiers, qui deviendra le château de Villandry.

Une vasque de style Renaissance italienne en marbre de Carrare, avec des reliefs de chimères et de créatures marines, trône au centre de la cour d'honneur du château de Villesavin.



L'une des six rampes voûtées en berceau du majestueux escalier Renaissance du château de Ponce. Ses 136 caissons sont tous différents, sculptés dans la pierre avec des motifs végétaux, des angelots, des salamandres, des armoiries ou les illustrations des douze travaux d'Hercule.

Poncé, à petit château, grandes audaces

Issu de la noblesse normande, Jean V de Chambray édifie le château de Ponce sur les terres d'une ancienne châellenie. Datant de 1542, le bel escalier monumental de la tour centrale, doté de six volées droites et d'un exceptionnel plafond à caissons sculptés, desservait à l'origine deux grands pavillons symétriques. La façade de tuffeau blanc, comportant quatre niveaux de fenêtres, était rythmée par des moulures horizontales et des pilastres verticaux surmontés de chapiteaux finement sculptés. Moderne pour l'époque, la régularité de l'ensemble a été compromise par des modifications ultérieures. Mais l'impression d'harmonie demeure...

Le château de Ponce, dans la vallée du Loir, à la limite du Vendômois, de la Touraine et du Maine.



À chaque âge son héritage

Blois, quatre châteaux en un

Haut lieu de l'histoire de France, le château de Blois a vu passer sept rois et dix reines et a été le théâtre de bien des intrigues. Son architecture offre un manifeste des styles de chaque époque. Charles d'Orléans, qui l'aménage au XV^e siècle, conserve de l'ancienne forteresse des puissants comtes de Blois des remparts, la tour de Foix et surtout la grande salle (salle des États) du XIII^e siècle, de style gothique avec deux nefs séparées par des colonnes. Né au château de Blois, son fils Louis XII, sacré en 1498, en fait sa demeure principale. Avec Anne de Bretagne, il entreprend la construction d'une aile marquée par la transition entre gothique flamboyant et Renaissance, dotée d'une façade de briques rouges et pierres blanches aux influences flamandes et de décors sculptés à l'italienne. Le vocabulaire décoratif et architectural italien s'affirme dans l'aile François I^{er}, de pur style Renaissance avec son escalier à vis et la splendide façade des Loges. L'aile Gaston d'Orléans, qui a reçu le château en cadeau de mariage de Louis XIII au XVII^e siècle, reste quant à elle un bel exemple du style classique, qui s'illustre notamment dans la coupole de François Mansart.



Le château royal de Blois, dans le Loir-et-Cher. Ci-dessus la façade sud-est de l'aile François I^{er}, construite au XVI^e siècle dans le style Renaissance italienne, et son monumental escalier à vis. Henri II, à peine sacré roi, y fera son entrée solennelle en août 1547 accompagné de femmes nues montées sur des bœufs.

Louis XII fera de Blois la capitale royale en 1498 et son château sera le théâtre de nombreuses rencontres diplomatiques, comme du mariage de César Borgia, fils du pape Alexandre VI. L'aile Louis XII ci-dessous, au style éponyme, allie le gothique flamboyant à des éléments inspirés d'Italie.





Le château d'Ussé à Rigny-Ussé en Indre-et-Loire, ses jardins dessinés par André Le Nôtre et sa longue terrasse aménagée et consolidée selon les plans de Vauban, qui domine l'Indre.

Ussé, une féérique alliance de styles

En lisière de la forêt, sur un coteau surplombant l'Indre, se dessine la silhouette féérique du château d'Ussé, hérissée de tourelles. Charles Perrault s'en serait inspiré pour écrire *La Belle au bois dormant*. Depuis l'époque du chef viking Gueldin I^{er}, la forteresse a vu passer bien des propriétaires. Embellie par Jean V de Bueil, compagnon de Jeanne d'Arc, elle a été transformée au fil des siècles en une demeure de rêve à l'architecture hétéroclite. La cuisine médiévale et les caves du XIV^e siècle figurent parmi les plus anciennes pièces du château, qui comporte aussi un ancien donjon et son chemin de ronde. La chapelle Sainte-Anne d'Ussé, fleuron de la Renaissance, a pour écrin un jardin à la française dessiné par Le Nôtre en 1664. Un peu plus tard, un pavillon de style classique a été construit pour le mariage de la fille de Vauban. Les dernières modifications datent du XIX^e siècle.



Ussé appartient aujourd'hui au duc de Blacas. Il est le seul château privé des grands châteaux de la Loire à être encore habité par la même famille depuis plus de deux siècles.

À la Renaissance, les châteaux se transforment sous l'influence de l'architecture italienne et d'une vie de cour beaucoup plus riche. »

Entretien avec Monique Chatenet

Cahiers de Science & Vie : Comment sont nés les châteaux « première Renaissance » du Val de Loire ?

Monique Chatenet : Les innovations architecturales se sont greffées sur une architecture déjà en plein renouveau. L'extraordinaire éclosion des châteaux et des demeures, favorisée par une vie de cour intense, a débuté dès la fin de la guerre de Cent Ans. Dès les dernières années du XV^e siècle, suite au retour de Charles VIII des guerres d'Italie, l'influence italienne est très vite devenue un phénomène de mode. Elle s'est traduite par un renouveau des jardins et du décor sculpté des façades.

CSV : À quoi la reconnaît-on ?

MC : Le répertoire décoratif, qui comporte des motifs variés tels que des pilastres à rinceaux et candélabres, est emprunté au Milanais, les guerres d'Italie s'étant déplacées dans le Nord du pays. Si le décor sculpté prend tout de suite un grand rôle, un nombre minime d'œuvres est attribuable aux Italiens. Les façades et leur décor sont exclusivement le fait des tailleurs de pierre français. On reconnaît tout de suite leur main, car l'interprétation est très forte, avec un goût pour la richesse des motifs, un dynamisme et une légèreté hérités de l'art flamboyant, quand le style italien est plus monumental. Les merveilleuses sculptures de



MONIQUE CHATENET est historienne de l'art et conservatrice en chef du Patrimoine. Elle est membre honoraire du Centre André Chastel (CNRS Paris). Spécialiste de l'architecture française de la Renaissance et de la vie de cour au XVI^e siècle, elle a publié de nombreux articles et ouvrages, notamment sur Chambord.

l'escalier de Chambord, au décor arachnéen, en sont un bel exemple. Hélas, on ne connaît pas leur auteur. Si le renom de quelques maîtres d'œuvre est parvenu jusqu'à nous, les tailleurs de pierre sont restés anonymes...

CSV : Qu'en est-il du bâti ?

MC : Les châteaux de la Loire sont construits en pierre de taille, surtout en tuffeau, qui n'a rien à voir avec la brique et le marbre italiens ! De plus, les palais italiens se différencient nettement des forteresses. En France, les châteaux, qui ne sont pas des forteresses, mais des demeures fortifiées, sont souvent rebâties sur les fondations d'anciennes structures défensives. Cela permet de construire à moindre coût, et surtout beaucoup plus vite. La tradition, qui est d'ajouter de nouveaux bâtiments à ceux hérités du passé, témoigne aussi d'une volonté de garder le souvenir d'une longue lignée d'ancêtres. On préserve les tours médiévales comme la grosse tour du château de Châteaudun, l'un des donjons les mieux conservés en France. Symboles du droit du chef, elles permettent, comme à Chenonceau, aux bourgeois anoblis d'afficher leurs lettres de noblesse, car « est noble qui vit noblement ». La perpétuation d'autres éléments fortifiés, désormais plus décoratifs qu'utiles, s'inscrit dans la même logique.

ON RECONNAÎT LA MAIN DES TAILLEURS DE PIERRE
FRANÇAIS, CE GOÛT POUR LA RICHESSE DES MOTIFS



Le monumental escalier sculpté à double révolution du château de Chambord.



L'ARRIVÉE DU CLASSICISME ET DES ORDRES ANTIQUES SUR LES FAÇADES MARQUE LA SECONDE RENAISSANCE

CSV: Peut-on alors résumer l'innovation à un décor italien plaqué sur une structure française ?

MC: Non, car la structure des bâtiments se transforme aussi considérablement, sous l'influence des principes de régularité de l'architecture italienne et des exigences d'une vie de cour beaucoup plus riche, avec l'apparition de nouvelles pièces. En règle générale, les châteaux comportent un grand escalier, visible dès l'entrée dans la cour. Il débouche sur une salle avec une très grande cheminée, derrière laquelle se situe la chambre seigneuriale, puis de plus petites pièces. Très vite, on commence à aménager des garde-robes et des cabinets de travail. On crée aussi des entresols afin de limiter la hauteur sous plafond de ces pièces intimes.

CSV: Quelles évolutions marquent la seconde Renaissance ?

MC: Les motifs « à l'antique » de la première Renaissance s'inspiraient de l'imaginaire du *quattrocento* italien, avec ses décors très fleuris, ses pilastres, etc. Certains châteaux témoignaient aussi d'une préoccupation précoce pour les lois de la symétrie. Mais la connaissance du traité antique de Vitruve et des ordres antiques (dorique, ionique, corinthien...) ne se diffuse que vers 1540, grâce

notamment à l'architecte italien Serlio. L'arrivée du classicisme et de ces ordres antiques sur les façades, qui marque la seconde Renaissance, date des dernières années du règne de François I^{er}. Peu présente au Val de Loire, elle est le fait d'une nouvelle génération d'architectes (Pierre Lescot, Philibert Delorme...), qui s'inspirent notamment des architectes romains contemporains.

Propos recueillis par Marielle Mayo

La tour de Marques, unique vestige médiéval du château de Chenonceau.



Jardin de la France,

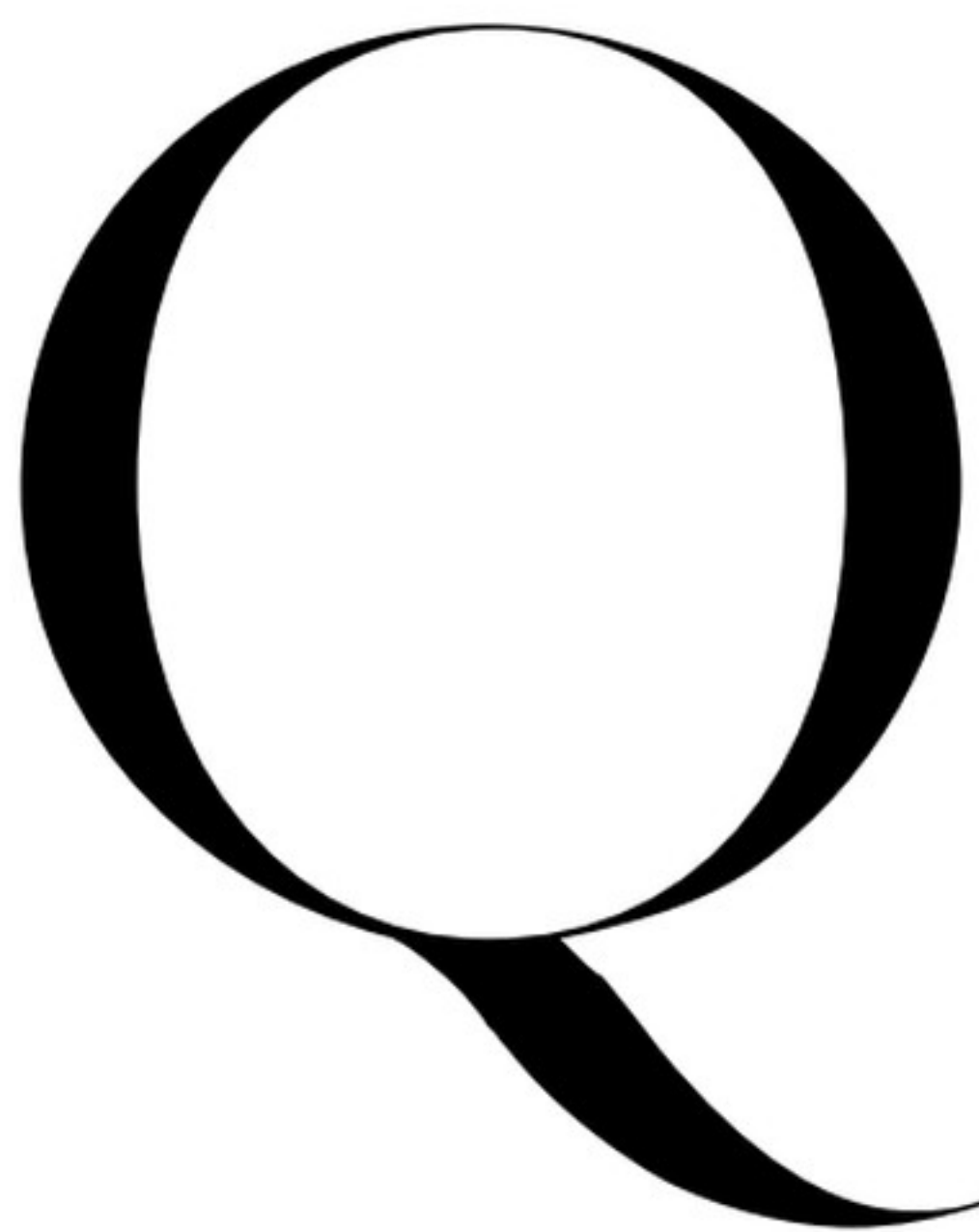


jardins à la française



L'apparition de châteaux d'un genre nouveau à la fin du XV^e siècle sur les bords de Loire se double d'un nouvel art horticole. Le jardin de la France a aussi été l'un des berceaux d'une domestication ultime de la nature aujourd'hui revenue en force après une longue disgrâce.

Le château de Villandry, en Indre-et-Loire, est surtout connu pour ses jardins : son potager Renaissance, ses « jardins d'Amour », son jardin d'eau, son jardin des plantes médicinales, son labyrinthe et son exubérant jardin du soleil.



Quand les rois et les princes décident de s'installer dans ce Val de Loire béni des dieux, ils ne se contentent pas

d'ériger des châteaux à leur goût. Dans leur conquête d'une certaine douceur de vivre, ils vont ordonnancer leur environnement, ne plus limiter l'architecture aux murs du palais et ouvrir leur résidence aux beautés d'une nature réglée et harmonieuse. Le vent puissant de la Renaissance italienne chamboule l'étriqué jardin clos du Moyen Âge. Avec ses premiers parterres ourlés de buis disposés en belles perspectives médianes ou en étoile, le jardin devient lieu d'agrément et bientôt spectacle. Pour autant, l'évolution vers ce qu'il est convenu d'appeler depuis la fin du XIX^e siècle « le jardin à la française » sera douce, graduelle, d'influences multiples et ne manquera pas de rebondissements. En ce milieu de XV^e siècle, le jardin se pelotonne, encore pudique et modeste, dans l'intimité feutrée des cloîtres d'abbayes et des enceintes de châteaux. *L'hortus conclusus*, le jardin clos, engoncé dans ses murs, est formé le plus souvent de « carreaux » – des plates-bandes carrées surélevées – séparés par des allées dont le tracé cruciforme rappelle le martyr du Christ et dédiés chacun à une culture spécifique : plantes aromatiques et médicinales (les simples), potager, fleurs pour les bouquets des autels ou verger. Est-ce avec René d'Anjou, roi de Naples et de Sicile que surviennent les premières évolutions ? Après s'être pris une déculottée par le roi

d'Aragon en 1442, il s'en revient dans son comté angevin, meurtri et las des combats, avec seulement l'envie de courir sus aux arbres et buissons de ses domaines. Passionné par les techniques de taille et de greffe avec lesquelles il s'est familiarisé lors de sa longue résidence à Naples, il fait tracer dans ses demeures du Val de Loire comme Angers ou Villandry de nouveaux jardins avec une obsession de perspective et de géométrie. « *La naissance du jardin à la française est un long processus difficile à appréhender en l'absence de vestiges* », tempère Lucie Gaugain, maître de conférences en histoire de l'art médiéval à l'université de Tours. « *Il est impossible de déterminer un foyer précis. Le jardin fait partie de la vie de cour qui a pris ses quartiers dans le Val de Loire du XV^e jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Il est logique qu'il s'y soit développé, mais la création a aussi pris place en Île-de-France et en Normandie. Et l'influence des jardins napolitains n'a pas forcément été directe.* » La tradition voudrait que Charles VIII, émerveillé par les jardins de Poggioreale près de Naples, soit revenu à sa cour d'Amboise accompagné d'un aréopage d'artistes et d'artisans dont le prêtre Paccello da Mercogliano, maître jardinier et ingénieur hydraulique. « *Le moine n'a sans doute pas dessiné les jardins d'Amboise. Il est plus probable que Charles VIII ait demandé à des Français de lui créer de beaux jardins en leur donnant les grandes lignes de ce qui lui avait plu en Italie.* »

DU MÉDIÉVAL AU CLASSIQUE

Les jardins d'Amboise nous sont révélés par l'ouvrage de l'architecte Jacques Androuet du Cerceau *Les plus excellents bâtiments de France* : une grande terrasse s'étire au-dessus du fleuve, divisée en parterres rectangulaires et bordée par de longs berceaux de charpente couverts de treille flanqués de cabinets ombrés, retraites idéales pour la galanterie. Ces promenoirs en boiseries, s'ils ont remplacé les galeries maçonnées des cloîtres, délimitent encore le jardin français de la Renaissance qui peine ainsi à se démarquer de son ancêtre médiéval. *L'hortus* a du mal à sortir des murs. Si le jardin commence à s'affirmer comme le prolongement du bâti, il est encore en ce début du XVI^e siècle une juxtaposition linéaire de petits compartiments et le dessin des parterres reste encore bridé, losanges, cercles, ellipses ou rosaces n'apparaissant que plus tard. L'évolution du jardin médiéval vers le jardin classique se fait au rythme du fleuve, avec calme et résolution et s'étend sur près d'un siècle rappelant

CHARLES VIII SERAIT REVENU À SA COUR
D'AMBOISE ACCOMPAGNÉ D'UN AÉROPAGE
D'ARTISTES NAPOLITAINS



La festive loggia et les splendides jardins de la villa Poggioreale, aujourd'hui détruite (huile sur toile de Viviano Codazzi, 1641).



Vue aérienne du jardin de Naples
du château royal d'Amboise.
Un hommage au premier jardin
réalisé par le napolitain Pacello Da
Mercogliano à la fin du XV^e siècle.



LES PIEDS DE SANTOLINE ET DE ROMARIN QUI ASSURAIENT LA FERMETÉ DU DESSIN AU MOYEN ÂGE S'ÉCLIPSENT AU PROFIT DE BORDURETTES DE BUIS

qu'il n'y a pas de rupture entre Moyen Âge et Renaissance, mais bien une continuité. Peu à peu, on va renoncer aux tours et aux donjons, les abords des châteaux seront dégagés et au lieu de borner la vue par une enceinte de hautes murailles, on va bientôt lui ouvrir de vastes perspectives.

Les nouveautés initiées à Amboise, mais aussi à Blois où Pacello exerce ses talents de fontainier, inspirent d'autres seigneurs et prennent peu à peu racine dans les parterres. Les pieds de santoline et de romarin qui assuraient la fermeté du dessin au Moyen Âge s'éclipsent au profit de bordurettes de buis. Des fleurs d'ornement sont mêlées aux plantes potagères et médicinales. Les allées parfois colorées en briques ou en ardoises pilées conduisent à des éléments remarquables : bassins glougloutants, statues à l'antique, topiaires élégantes... Ces buis et ces ifs taillés ou plutôt sculptés sous des formes géométriques et parfois figuratives sont les fruits de l'*ars topiaria*, une tradition italienne qui remonte à l'Antiquité. Les eaux courantes maîtrisées se marient avec l'architecture. Des rivières conséquentes comme le Cher à Chenonceau ou l'Indre à Azay-le-Rideau sont canalisées pour l'ornement des jardins des châteaux. Derrière toutes ces tendances transparaît le désir latent de faire triompher l'ordre sur le désordre de la nature, d'instaurer la primauté du réfléchi sur le spontané. Les plants et les tailles sont habilement gérés pour que le jardin garde peu ou prou la même apparence tout au long de l'année : les saisons n'existent plus, le végétal, dompté et soumis, s'avoue vaincu. De grands jardins au tracé rigoureux tentent d'ordonner la nature selon les principes de la géométrie, de l'optique et de la perspective. « C'est le cas à Plessis-Lès-Tours dont il ne reste que quelques ruines, mais qui à l'époque de Louis XI disposait d'immenses jardins en broderies », ajoute Lucie Gaugain.

LE BON JARDINIER

Au tournant du XVII^e siècle, Jacques Boyceau de La Barauderie énumère les qualités requises du jardinier, « *bon praticien, mais aussi savant en botanique, météorologie, géométrie, arithmétique* », il doit être capable de « *maîtriser la science des proportions sans laquelle il est impensable de concevoir un parterre harmonieux* » et avoir aussi « *les yeux d'un peintre et d'un décorateur* ». L'intendant des jardins d'Henri IV puis de Louis XIII a déjà rassemblé dans son traité du jardinage toutes les bases du jardin



Jacques Boyceau de la Barauderie (v. 1560-1635), intendant des jardins du roi sous Henri IV, Marie de Médicis et Louis XIII.

classique. On commence à parler alors de « jardin français ». Claude Mollet, premier jardinier du roi, peaufine et théorise le dessin des parterres en arabesques, chiffres entrelacés, figures héraldiques ou allégories flatteuses. Les Francine, une famille de fontainiers d'origine italienne, ont déjà fait valoir leurs talents d'hydrauliciens dans les jardins des châteaux royaux. Bref, tous les éléments sont en place pour qu'André Le Nôtre, jardinier de Louis XIV de 1645 à 1700, formalise le tout de façon magistrale. Par sa maîtrise du dessin, des mathématiques, de la géométrie et de l'optique, il fait du jardin une pure incarnation du classicisme à la française. En reprenant les codes existants dans des proportions plus importantes, il lui donne un caractère monumental. Cette idée d'une nature asservie, tracée au cordeau, s'accorde



Claude Mollet (1564-1649), premier jardinier du roi sous les règnes d'Henri IV et Louis XIII.

LA RÉVOLUTION FINIT PAR PORTER LE COUP DE GRÂCE AU FORMALISME HORTICOLE

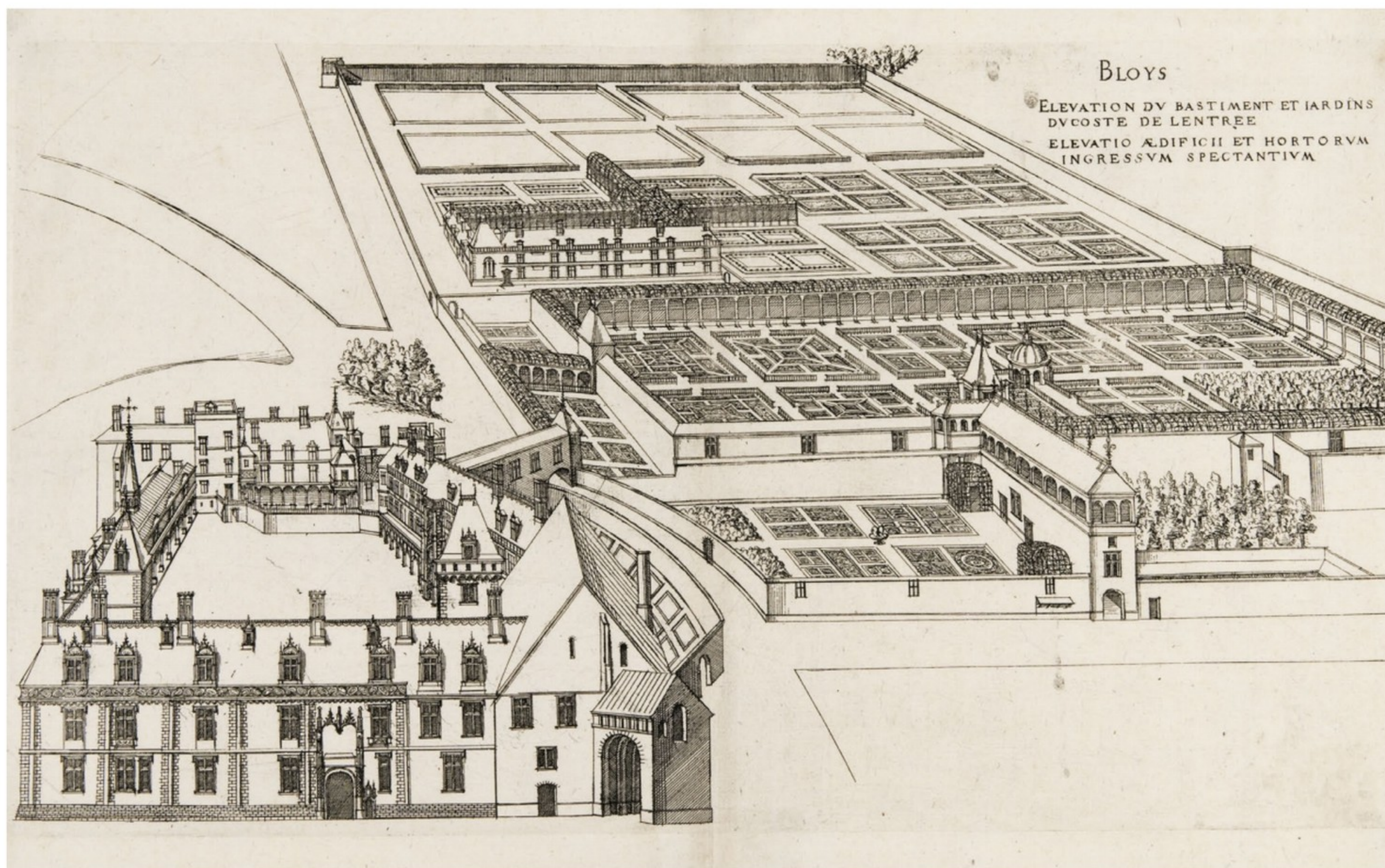
avec bonheur aux principes de l'absolutisme. Le jardin régulier, à la française, s'impose bientôt comme le modèle à suivre dans les résidences aristocratiques de France et d'Europe.

PARENTHÈSE ANGLAISE

Mais les modes ne durent qu'un temps. Celle du jardin classique finit par s'évanouir dans le courant du XVIII^e siècle avant même la fin du système monarchique, et ce pour des raisons d'abord économiques : l'incessant désherbage des allées, l'entretien des canaux et bassins ainsi que les réguliers travaux de taille (de 2 à 4 fois par an selon les espèces) requièrent la présence tout au long de l'année d'un conséquent et coûteux cortège de jardiniers et de fontainiers. La Révolution finit par porter le coup de grâce au formalisme horticole. Au même moment, les artistes du mouvement romantique s'insurgent contre ces jardins qui osent faire courber l'échine à la nature. Voici venue l'heure du jardin paysager, tout en courbes et foisonnement

végétal, une idée tout droit venue d'Angleterre et largement diffusée en France à la faveur du retour des émigrés au début des années 1800. Les parterres et les tailles géométriques font place à une nature poétique et fantasmée où reliefs et vallonnements, souvent artificiels, s'ouvrent sur des points de vue susceptibles d'accueillir un peintre et son chevalet. Il faut attendre la fin du XIX^e siècle et les travaux des architectes paysagistes Henri et Achille Duchêne, « princes des jardiniers et jardiniers des princes », pour assister à la résurrection en France et dans le monde de ce que l'on nomme à partir de cette époque « le jardin à la française ». En Touraine, le père et le fils remettent à l'honneur l'ordre et l'harmonie sur les terrasses des châteaux de Chaumont-sur-Loire, La Lorie et Langeais. Le succès de « *ces jardins de l'intelligence au service de l'impérialisme de la raison* » (selon les mots du journaliste Lucien Corpechot en 1912) ne s'est depuis jamais démenti. Pour autant, les jardins dans lesquels il nous est permis de déambuler aujourd'hui

Vue du château d'Amboise du côté de la ville (dessin de Jacques Androuet du Cerceau, v. 1570).



sont-ils le reflet de ce qu'ont connu les hommes et les femmes de la Renaissance ? « Ce ne sont pas des reconstitutions, mais des propositions, insiste Lucie Gaugain. Villandry rappelle justement l'influence des jardins espagnols, Chenonceau fait la part belle aux fontaines, si importantes au XVI^e siècle. Mais dans certains cas, comme à Chambord où il n'y a jamais eu de jardins à cause d'un terrain trop marécageux, il faudrait tout de même dire au public qu'ils n'ont rien d'historique. »

Christophe Migeon

François Carvallo, poursuivant dans les années 50 l'œuvre de son père Joachim Carvallo, médecin et mécène d'origine espagnole, sur la restauration des jardins et du château de Villandry.

À LIRE

Jardins de châteaux à la Renaissance, Elisabeth Latrémoière et Pierre-Gilles Girault, Ed. Gourcuff Gradenigo (2014).

Les jardins de Villandry, la nature mise en ordre, Louis-Michel Nourry, Belin (2002).

La fabrique du jardin à la Renaissance, sous la direction de Lucie Gaugain, Alain Salamagne et Pascal Liévaux, Presses universitaires François-Rabelais (2019).



Bleu du poireau, rouge du chou et de la betterave, vert jade des fanes de carottes... Le potager décoratif et sa géométrie Renaissance sont le point d'orgue des jardins de Villandry.

La résurrection des jardins de Villandry

De l'autre côté de la Loire, à 10 km de Langeais, le médecin Joachim Carvallo rachète en 1906 le domaine de Villandry après quatre siècles de transformations contradictoires. Le « jardin à l'anglaise » instauré en 1840 répugne au plus haut point le nouveau propriétaire qui précise : « son égalitarisme absurde, contraire

à la nature et au bon sens, détruit les hiérarchies et ramène l'homme à la condition de bête. » En l'absence de gravures et de plans d'origine, Carvallo s'inspire du recueil d'Androuet du Cerceau et lance une vaste campagne de travaux pour retrouver l'esprit du jardin du XVI^e siècle, du moins celui qu'il imagine. Aujourd'hui, au gré des

massifs entretenus aujourd'hui par la quatrième génération de Carvallo, les carrés de la chrétienté médiévale côtoient les parterres géométriques de la Renaissance comme les figures symboliques des jardins hispano-mauresques et, avec 350 000 visiteurs chaque année, Villandry est désormais l'un des hauts lieux du jardin classique.

La voie du vin

Axe commercial majeur dès l'Antiquité, le fleuve contribue au développement de la viticulture dans sa vallée et donnera naissance aux vins de Loire, dont s'abreuve la capitale jusqu'à l'arrivée du chemin de fer.

Comme un chapelet de petits vignobles qui s'égrène le long des rives du fleuve, de Roanne à Nantes... Le survol d'une carte de la région viticole en dit long sur le rôle du cours d'eau dans sa constitution. Importation culturelle romaine, la viticulture pénètre l'Hexagone d'abord par le Midi au début de notre ère, avant d'atteindre les bords de Loire en moins d'un siècle. Pépins de raisin de vigne cultivée retrouvés dans des puits à Tours, récipients utilisés pour la conservation de vins excavés à Saint-Patrice, élément de pressoir mis au jour à Chênehutte-les-Tuffeaux... Les récentes découvertes archéologiques l'attestent : la vigne a dès l'Antiquité élu domicile près du fleuve. « Plus que la qualité du sol, la proximité de la

voie navigable est le facteur principal de la concentration des vignobles le long de la Loire », explique l'historien Emmanuel Brouard, auteur de l'ouvrage *La Loire et ses vins, deux mille ans d'histoire(s) et de commerce* (Flammarion, 2021).

VINS DU FLEUVE

Route privilégiée dès l'époque romaine (en témoigne le géographe Strabon), la Loire « favorise des échanges qui ne seraient pas rentables sans elle », souligne l'historien, et pousse les viticulteurs à produire des vins de qualité, qui s'exporteront facilement ». Les vignerons ont accès, depuis les rives du fleuve et ses affluents, à un dense réseau urbain et commercial qui se développe au Moyen Âge, et sur lequel règnent les bateliers. Pour les négociants, c'est la promesse de pouvoir alimenter, à moindres frais, des régions situées plus au nord, où la vigne produit plus difficilement : « des sources, comme les comptes de péages, offrent un aperçu du trafic sur la Loire, qui repose surtout sur le sel, le vin et le blé », détaille-t-il. La présence des villes en bord de Loire, principaux lieux de consommation jusqu'au XIX^e siècle, favorise d'autre part l'implantation de vignes dans le secteur : « Les citadins consomment beaucoup plus de vin que les ruraux, et la vigne appartient en majorité à de riches rentiers urbains qui investissent autour des villes. On tient à boire et à offrir à ses visiteurs des vins tirés de ses propriétés. » L'Église contribuera, elle, à leur maintien : « Les évêques accordent une grande attention à la vigne, en raison de leur position sociale élevée, mais aussi de la symbolique du vin dans la religion chrétienne ; l'abbaye du Mont-Saint-Michel va par exemple investir en Anjou au début du XI^e siècle de façon à garantir son approvisionnement. »

Le port de Nantes (gravure, v. 1850).



CONCURRENCE DU CHEMIN DE FER

Tandis que les échanges sur le fleuve se multiplient à la Renaissance, le commerce des vins de Loire est à son apogée dès la seconde moitié du XVII^e siècle, favorisé par la création des canaux de Briare (1642) et d'Orléans (1692) « qui vont permettre l'envoi de vins de Touraine, de l'Orléanais, du Roannais et d'Auvergne vers Paris, où la consommation augmente ». Les vignobles s'étendent et le vin est exporté vers la Hollande et le nord de l'Europe par le port de Nantes tandis que certaines régions, comme l'Orléanais et le Blésois, misent sur la production de masse des-



Au XV^e siècle, le mois de septembre du calendrier des *Très riches heures du Duc de Berry* est illustré par des vendanges dans la région d'Anjou — en expansion viticole depuis le Moyen Âge — au pied du château de Saumur.

tinée à la capitale. Des inventaires de faillite du XVIII^e siècle en témoignent : « *Les vins de Loire dominent les caves des marchands parisiens* », précise le spécialiste. Pourtant, dès le siècle suivant, la production ligérienne portée par l'essor du commerce sur la Loire fait face à une nouvelle concurrence : « *l'avènement du chemin de fer au milieu du XIX^e siècle change la donne et les vins de Loire tiennent alors difficilement tête à ceux du Bordelais et du Midi*, souligne l'historien, tandis que les exportations en direction des pays du nord, touchées par les guerres maritimes et commerciales,

se réduisent dès le règne de Louis XIV. » Aussi, lorsque le phylloxéra touche le Val de Loire à la fin du siècle, certains vignobles, comme ceux du Loiret, sont déjà affaiblis : la diffusion du parasite entraînera une reconversion massive de nombre d'entre eux. Jadis plébiscitées, les vignes de l'Orléanais disparaissent alors sous les champs de blé. Lui survivent celles de Touraine, d'Anjou, de Pouilly et de Sancerre qui se maintiennent sur les rives du fleuve, témoins modernes des liens millénaires entre le fleuve et le vin.

Aimie Eliot



La Loire : une muse tardive



Axe structurant du Val de Loire, le fleuve ligérien n'a pas eu l'importance de la Seine ou du Rhin dans l'histoire de l'art. Pourtant, il aura progressivement inspiré des générations de peintres, de la Renaissance à nos jours.

Une vue de la Loire et de la ville de Beaugency signée William Turner (gouache et plume sur papier de la série *Loose Studies of Northern France*, v. 1828-1830).

D

errière leur faste tapageur, les châteaux de la Loire éclipsaient presque l'artère liquide qui les relie, colosse discret à la beauté placide : la Loire et ses 1006 km de cours non canalisé, mais presque inchangé depuis 2,5 millions d'années. Magnifié par son cadre historique et architectural, ce monument naturel n'a pourtant pas été peint à sa juste valeur. « Il y a finalement assez peu de peintures de la Loire. Ce n'est pas une grande star de la peinture comme la Seine, liée aux impressionnistes, ou le Rhin, représenté par de nombreux peintres romantiques », explique Rémi Deleplancque, chargé de mission pour la Mission Val de Loire patrimoine mondial.

La Loire est représentée en peinture pour la première fois vers 1470, alors que sa vallée devient le centre du pouvoir royal en France. Il s'agit d'une miniature du fameux enlumineur et peintre tourangeau Jean Fouquet qui dépeint la prise de Jéricho dans une réédition des *Antiquités judaïques*, de Flavius Josèphe. Le fleuve et sa rive gauche, à l'est de Tours, y servent d'arrière-plan à la scène biblique. En 1500, la Loire sort des miniatures des livres pour s'inviter dans le *Triptyque de la Vierge à l'Enfant avec les deux saints Jean*, rare tableau de Jean Bourdichon, enlumineur tourangeau formé par un fils de Jean Fouquet. La Loire et Tours y servent – encore – de simple fond à une scène anachronique, ici la crucifixion du Christ.



La prise de Jéricho est la première représentation picturale de la Loire (miniature de Jean Fouquet, v. 1470).



La Loire et la ville de Tours en arrière-plan de la Crucifixion sur le panneau central du *Triptyque de la Vierge à l'Enfant avec les deux saints Jean* (enluminure de Jean Bourdichon, v. 1485).

DU DÉCOR AU RÔLE PRINCIPAL

Dès le milieu du XVI^e siècle, le pouvoir remonte en région francilienne. Tombé en désuétude, le Val de Loire devient le symbole de la France idéalisée des rois d'antan, mais demeure un havre de paix et un lieu d'apparat pour la noblesse jusqu'au XVIII^e siècle. Le paysage ligérien s'invite alors dans nombre de tableaux, même si ces derniers mettent en valeur les constructions humaines ornant ses flancs ou des scènes bucoliques. « La peinture d'extérieur ne se développe qu'à partir du XIX^e siècle. La volonté de représenter la Loire existe déjà avant, mais elle ne sert que de prétexte dans la composition », rappelle Rémi Deleplancque. Le paysagiste Jean-

Pierre Houel, en résidence au château de Chanteloup, peint ainsi en 1769 une *Vue de la Loire entre Amboise et Lussault*, en réponse à une commande de son protecteur le duc de Choiseul, alors Premier ministre de France sous Louis XV. La scène pastorale, inspirée des environs du château, place

BIEN QU'IL DEMEURE ANTHROPIsé, LE FLEUVE APPARAÎT AUX ARTISTES COMME UN MILIEU NATUREL, PRIMITIF

au premier plan un berger et sa vache en bordure de Loire, sans trace ou presque de civilisation alentour.

L'époque magnifie aussi les paysages urbains. Charles-François Mandar, futur architecte et ingénieur géographe, dessine à l'aquarelle un panorama très précis de Blois en 1784, alors qu'il est enseignant d'architecture civile à l'École militaire voisine. Au centre de l'image, la Loire se révèle un axe économique majeur. Le peuple laborieux se presse sur ses quais, tandis que son cours, enjambé par le très fréquenté pont Jacques-Gabriel, est parcouru d'esquifs. Ce fleuve utilitaire se retrouve dans l'huile sur toile *Vue panoramique de Tours*, réalisée en 1787 par Pierre-Antoine Demachy, peintre d'architecture à l'Académie royale.

Il faut attendre le XIX^e siècle et l'essor de la peinture en extérieur pour que certains grands artistes, libérés des commandes, représentent la Loire pour elle-même, au gré de leur inspiration. William Turner s'inscrit parfaitement dans cette tendance. Considéré comme un peintre majeur de la lumière,

ce précurseur anglais de l'impressionnisme commence en 1826 une série de peintures sur les fleuves d'Europe, après le succès de sa série *Les Rivières d'Angleterre*. Il remonte alors le cours de la Loire de Nantes à Orléans, voyage dont il s'inspirera pour réaliser plusieurs aquarelles. Il peint en 1826 le pont de Blois, puis la Loire à Beaugency en 1828, ou encore un paysage de Tours nimbé d'une atmosphère vaporeuse en 1830. Si les œuvres de Turner continuent de mettre en valeur les monuments ligériens, la Loire est passée au premier plan, où elle constitue désormais un élément complexe de la toile dont l'artiste retranscrit les tons changeants. La Loire gagne définitivement la bataille de la peinture contre les monuments qui la ceignent dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. « Cela suit l'évolution des pratiques artistiques qui laissent la part belle aux paysages, mais aussi l'évolution de la Loire, qui n'est plus un grand axe commercial depuis le développement du train, commente Bruno Marmioli. Bien qu'il demeure très anthropisé, le fleuve apparaît aux artistes comme un milieu naturel, primitif. » Plu-

Vue panoramique de Tours,
(huile sur toile de Pierre-Antoine Demachy, 1787).



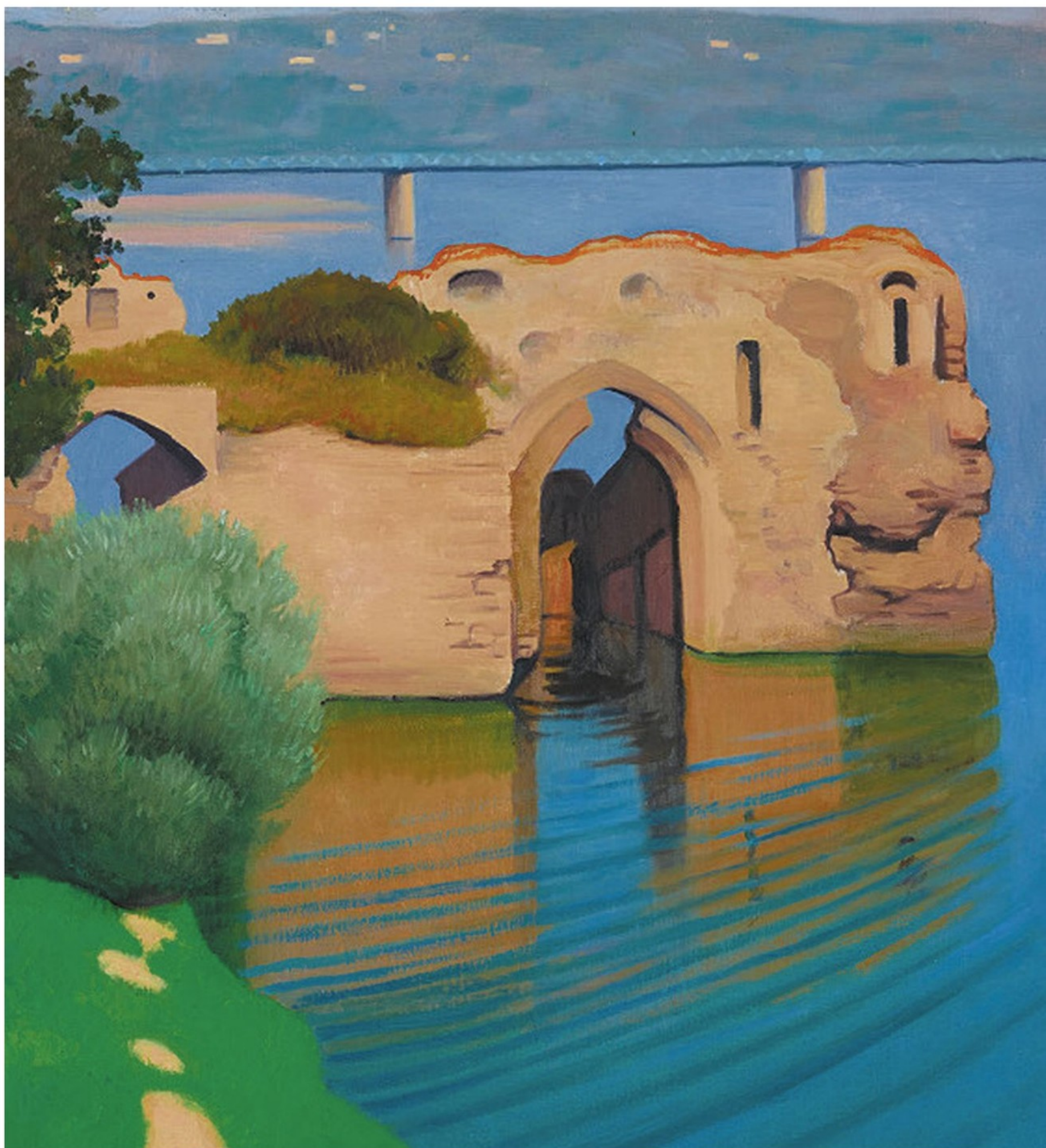
PETER WILLI/BRIDGEMAN

UNE LOIRE TOUJOURS PLUS PRÉPONDÉRANTE ET PROTÉIFORME, AUX ÉCLATS CHANGEANTS

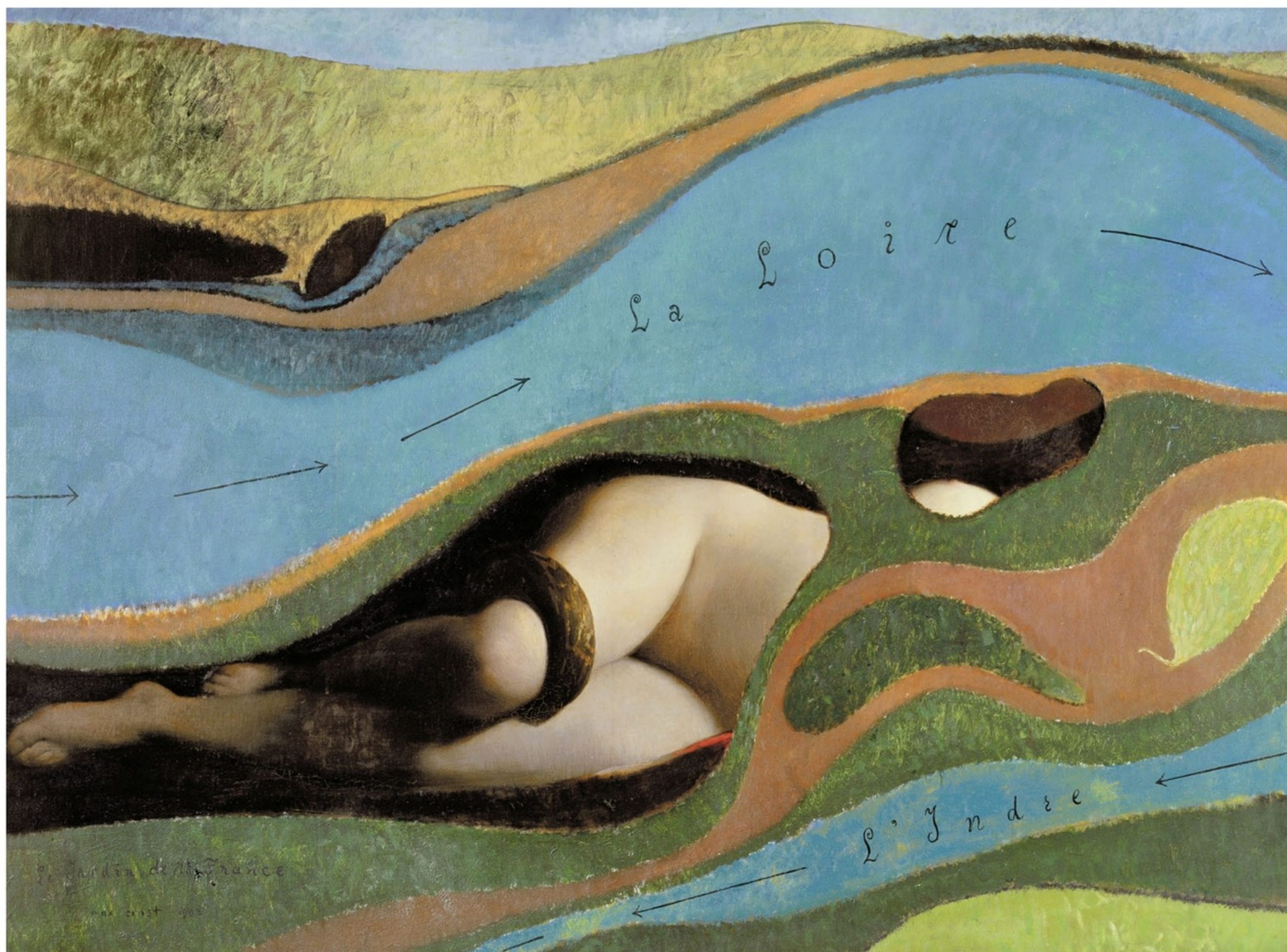
seurs membres de l'école de Barbizon, grande école de peintres paysagistes qui se déploie en marge de Fontainebleau à la fin du XIX^e siècle, peignent ainsi des paysages naturels centrés sur la Loire et sa rive. Proche de l'école de Barbizon, mais aussi élève du réaliste Gustave Courbet, Emmanuel Lansyer réalise en 1879 plusieurs toiles du château de Menars. Ces dernières contrastent avec les aquarelles effectuées un siècle plus tôt sur le même thème par Alexis-Nicolas Pérignon pour le marquis de Marigny, frère de la Pompadour. C'est désormais

la Loire qui occupe tout l'espace, alors que le château, évoqué dans le titre, disparaît dans le décor. Les seules traces de présence humaine sont un sentier herbeux, les bords du parc du château engloutis dans la végétation et des maisons indistinctes au loin.

Dans les dernières années de la décennie 1890, la révolution impressionniste née sur les bords de Seine influence quelques artistes comme Édouard Debat-Ponsan ou Georges Souillet à esquisser une Loire toujours plus prépondérante et protéiforme,



Une ruine sur la Loire (huile sur toile de Félix Vallotton, 1923).



aux éclats changeants. Les tableaux ne sont plus dénommés d'après un lieu précis : l'atelier de peinture est devenu le Val de Loire, avec la seule immensité de la nature pour mesure. Félix Vallotton, célèbre peintre franco-suisse postimpressionniste se revendiquant du synthétisme, voyage sur place et brosse en 1923 différents paysages ligériens, où les ondulations du fleuve occupent le premier plan. L'étrangeté presque naïve des formes et des couleurs vives dont il habille la Loire la présente sous un jour nouveau, moins figuratif. À cheval entre figuration et abstraction, *Le Jardin de la France*, peint en 1962 par le chantre du surréalisme Max Ernst, expose dans un style cartographique le voisinage entre la Loire et l'Indre à Huismes, où se situe son atelier. La berge séparant les cours d'eau laisse poindre en son centre le palimpseste lui servant de fond, une reproduction de *La Naissance de Vénus*, peinte en 1863 par le grand peintre académique Alexandre Cabanel.

ABSTRACTION LYRIQUE

L'abstraction achève de pousser le zoom sur la Loire à son paroxysme. Dans les années 1970, Olivier

Le Jardin de la France (huile sur toile de Max Ernst, 1962).

Debré, représentant majeur de l'abstraction lyrique et petit-fils d'Édouard Debat-Ponan – dont il revendique la filiation artistique – réalise d'immenses compositions à même le sol, dénuées de tout repère figuratif. Sa *Longue traversée gris-bleu de Loire à la tache verte*, de 1,80 m sur 2,30 m et datée de 1976, semble évoquer l'eau du fleuve. Mais, de l'aveu même de l'artiste, héritier de l'expressionnisme abstrait américain de Jackson Pollock, son œuvre représente plutôt l'émotion qu'il ressent devant la Loire, avec laquelle il ne fait plus qu'un : « *Je participe à la nature et la nature passe à travers moi.* » Aujourd'hui, la peinture a laissé la place à la photographie le long du fleuve ligérien, à l'instar des grandes prises de vues aériennes de la Loire réalisées par Nicolas Lenartowski, photographe de Blois. Embrassant uniquement l'élément liquide du fleuve sur sa partie patrimonialisée UNESCO, ces photographies presque abstraites rappellent les impressions picturales d'Olivier Debré – une inspiration que revendique le photographe, dernier d'une longue lignée d'artistes inspirés par la majesté immortelle de la Loire.

François Mallordy

Lettres de la Loire

Rabelais, Du Bellay, Ronsard, Balzac, Genevoix... Du XVI^e au XX^e siècle, tous ces poètes et écrivains ont vécu dans le Val de Loire et, chacun à leur manière, raconté le fleuve royal.

Sur la carte de France, la Loire dessine un fil aquatique entre les lieux qui ont inspiré de fameux poètes et écrivains. Un fil que l'on va suivre en remontant le cours du fleuve sur 350 km... Première étape de ce périple littéraire, le village de Liré, près d'Ancenis. À 2 km à vol d'oiseau de la Loire, au fond du parc du château de la Turmelière, s'élèvent les ruines de la demeure natale de Joachim du Bellay (1522-1560). C'est dans cette place forte nichée dans la verdure que le chétif orphelin passe sa jeunesse, avant de partir étudier à Poitiers et à Paris. Dans la capitale, il signe le manifeste *Défense et illustration de la langue française* avec ses amis de la Pléiade. Puis il se met au service de son cousin, le cardinal Jean du Bellay, à la cour pontificale de Rome. Mort à 37 ans, à son retour à Paris, le poète ne reverra jamais son cher village de Liré. Dans ses sonnets, pointe la nostalgie de son Anjou natal. Le fleuve royal se fait rêve de beauté, idéal poétique. « *Loyre, hausse ton chef ores/Bien haut, et bien haut encores/Et jette ton œil divin/Sur ce pais angevin/Le plus heureux, et fertile/Qu'autre, où ton onde distille/Les montz, les vaulx, et campagnes/De ce terroir, que tu baignes* » (L'Olive, 1549).

VERS TOURS

À 120 km à l'est, près de la confluence entre la Loire et la Vienne, François Rabelais (1494-1553) a grandi à la Maison de la Devinière de Seuilly. Autour de cet aimable logis en pierre de tuffeau, devenu musée, quelques arpents de vignes. Comme son contemporain du Bellay, l'écrivain libre penseur a toujours gardé au cœur le pays de son enfance. Dans son truculent *Gargantua*, écrit en 1534, les environs de Devinière forment le cadre des guerres picrocholines entre les fouaciers et les paysans. Chez lui, point de nostalgie : la Loire, il la célèbre pour ses merveilles de mangeailles, fromages, vins de velours,



Honoré de Balzac séjournait régulièrement au château de Saché, près de Tours (huile sur toile de Louis Candide Boulanger, 1836).



Maurice Genevoix au bord de sa chère Loire. Le fleuve aura bercé toute la vie de l'académicien, de sa naissance à Decize dans la Nièvre, à son enfance à Châteauneuf-sur-Loire dans le Loiret, aux dernières années passées dans sa retraite des Vernelles, à Saint-Denis-de-l'Hôtel.

dives bouteilles qui sont comme les livres la source du savoir. « *Il n'est pas breuvage meilleur pour être en sang transmué, vous épanouir le cerveau, esbaudir les esprits amicaux, ouvrir l'appétit et réjouir le palais* », nous dit Rabelais. La route se poursuit jusqu'au prieuré Saint-Cosme de Tours où Pierre de Ronsard, l'ami de Du Bellay, passe ses années de vieillesse, de 1565 à 1585. Aujourd'hui encore, la Loire luit au bout du parc, derrière un rideau de peupliers. Un cadre propice à la rêverie et à l'écriture... Dans le *Voyage de Tours*, le prince des poètes part retrouver sa bien-aimée sur une île du fleuve, où se tient une noce. Las, la belle l'ignore, un bateau l'emporte. Dans un récit mêlant fantasme érotique et mythes antiques, Ronsard s' imagine réincarné dans les eaux de la Loire : « *Que ne puis-je muer ma ressemblance humaine/En la forme de l'eau qui ceste barque emmeine ? J'irois en murmurant sous le fond du vaisseau/J'irois tout alentour, et mon amoureuse eau/Baiseroit or sa main, ore sa bouche franche.* »

ET JUSQU'À ORLÉANS

Les siècles passent, le style se fait plus descriptif. Détour au château de Saché, à 20 km de Tours, où Honoré de Balzac (1799-1850) séjourne régulièrement chez son ami Jean Margonne. Loin

de la vie parisienne et des soucis financiers, il trouve dans la petite chambre qui lui est réservée un refuge pour travailler. Écrits ici même, plusieurs des romans de *La Comédie humaine* donnent à voir les paysages ligériens. « *Ce jour-là, Horace et Jane allèrent se promener sur le bord de Loire ! Ils voyaient à l'autre rive cette chaîne de rochers, de vallons, de vignobles si pittoresques, et, assis sur l'herbe, ils respiraient la fraîcheur des eaux (...). De loin, des voiles blanches apparaissaient sur le lac limpide* » (*Jane la pâle*, 1836). Cent-quarante kilomètres séparent Tours de Saint-Denis-de-l'Hôtel, près d'Orléans. Dans son bureau de la Maison des Vernelles, Maurice Genevoix (1890-1980) aimait écrire face au fleuve. Au fil des pages de *Rémi des Rauches*, portrait d'un pêcheur paru en 1922, le romancier entraîne le lecteur vers « *les courbes molles des rives de la Loire, la fraîcheur des courants qui dansent sur les galets, les grèves bleues sous le clair de lune, les mouettes, les chevaliers culs-blancs qui courent sur le sable (...)* ». Une invitation au voyage.

Pascale Desclos

UN ŒIL DANS LE RÉTRO

La première
édition des
24H du Mans,
en 1923.





Le Mans : cent ans au compteur

Le fameux drapeau à damier clôturera ce 11 juin à 16 h la 91^e édition de la mythique course mancelle, l'édition de son centenaire. La légende rapporte que ce drapeau est né lors des premières éditions des 24 Heures : un commissaire de piste jouant aux échecs, surpris par la vitesse d'un pilote, aurait agité son plateau pour officialiser l'arrivée. Malheureusement, les photos des premiers drapeaux à damier datent du début des années 1900, invalidant cette belle histoire.

Quoiqu'il en soit, il est déjà 16 heures, ce 27 mai 1923, lorsque le drapeau à damier s'abaisse pour clore une première édition dantesque, qui s'est jouée en partie sous la pluie. En tout, trente voitures ont roulé 24 heures sur une piste boueuse partiellement goudronnée de 17,26 km, à cheval entre Mulsanne et Le Mans.

L'équipage vainqueur boucle 128 tours, soit 92 km/h de moyenne – bien loin des 225 km/h de la Audi R15 TDI pilotée en 2010 par Romain Dumas, Mike Rockenfeller et Timo Bernhard.

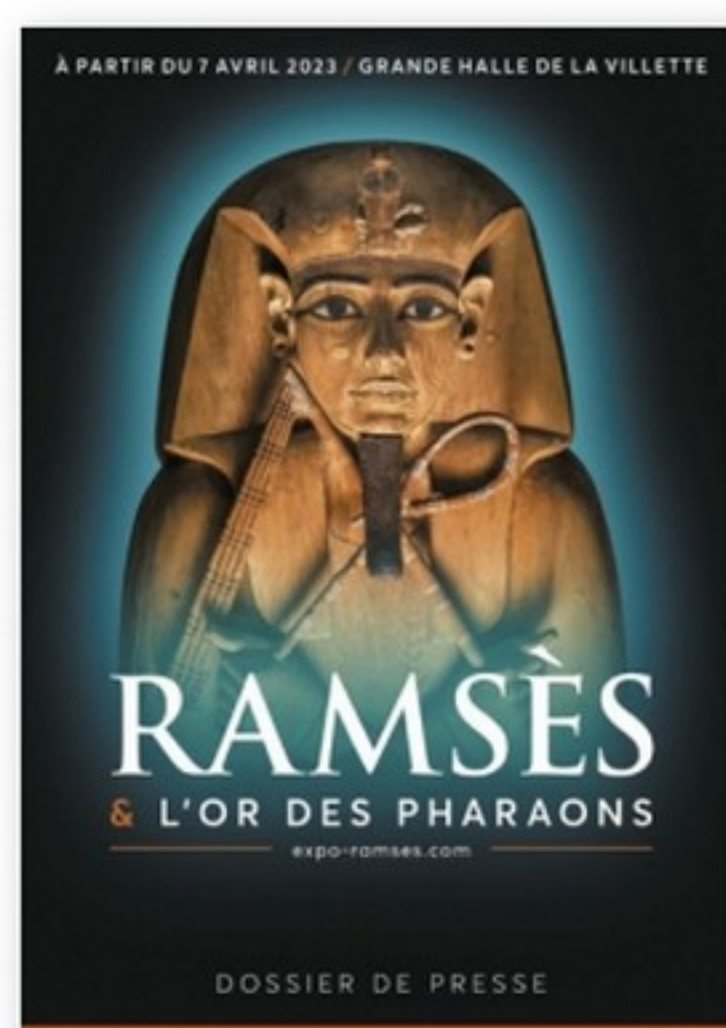
Première course internationale du genre, l'épreuve mancelle devient instantanément légendaire. Son âge d'or, pendant les Trente Glorieuses, correspond à un regain de l'intérêt du public pour l'épreuve, annulée de 1940 à 1948. Dans le même temps, elle assume un rôle de banc d'essai pour l'industrie automobile. Les voitures en lice y sont à l'avant-garde : premiers pneus à carcasse radiale en 1952, premiers freins à disque en 1953, premiers phares à iode en 1957... Le Mans continue à viser ce rôle d'innovation, avec comme objectif de faire concourir la première voiture à hydrogène d'ici 2026.

Et la victoire du père et du fils Rosier en 1950 après plus de 23 heures de conduite paternelle, ou encore le triomphe inoubliable du Manceau Jean Rondeau devant Porsche, au volant de la voiture qu'il a lui-même créée en 1980, prouvent que les 24 Heures sont une affaire d'hommes tout autant qu'une aventure technologique. **► F.M.**

Le cercueil de Ramsès II

Constructeur, guerrier, diplomate... Ramsès II, le plus grand des pharaons, était tout cela. Son cercueil en bois ainsi que 180 œuvres créées sous son règne et sous ses successeurs sont exposés à partir du 7 avril à la Villette.

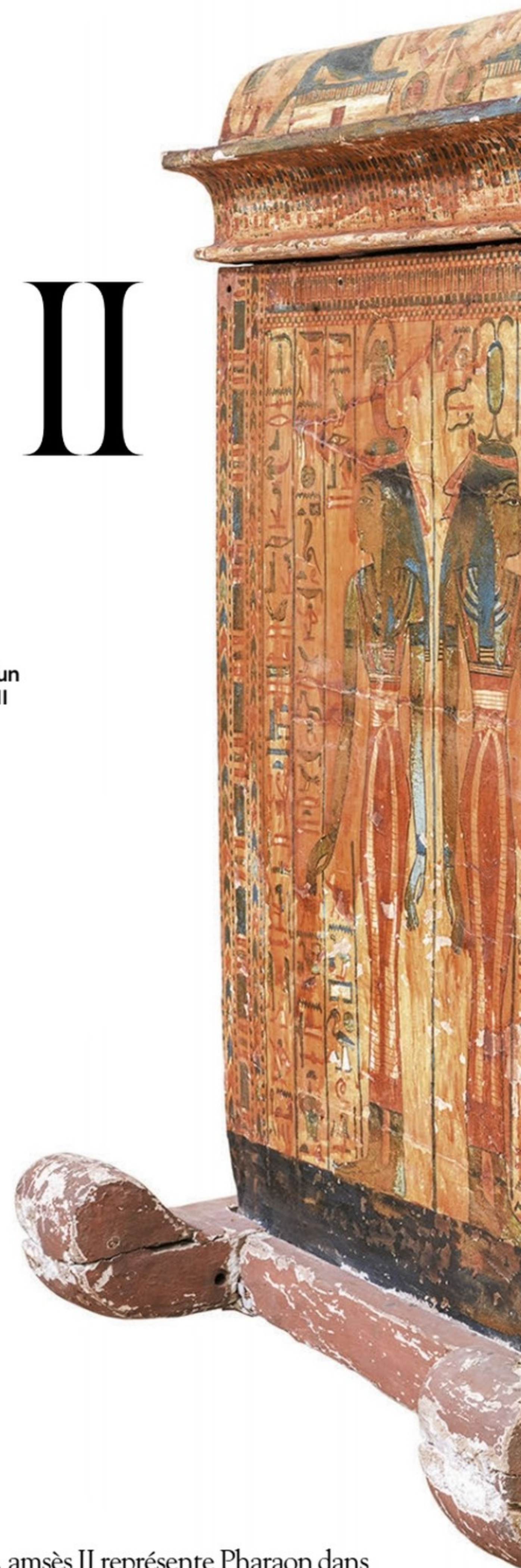
Partie supérieure d'un colosse de Ramsès II en calcaire.



RAMSÈS & L'OR DES PHARAONS

Grande Halle de la Villette, Paris
Du 7 avril au 6 septembre 2023

Bijoux, statues, cercueils... Plus de 180 objets d'art exceptionnels de l'Égypte antique retracent le règne, puis l'entrée fulgurante dans le mythe de Ramsès II, le plus flamboyant des pharaons, dont le règne de 66 ans constitue l'apogée du Nouvel Empire.



Ramsès II représente Pharaon dans toute sa splendeur – « avec Toutankhamon et Khéops », complète Dominique Farout, professeur à l'école du Louvre et commissaire de l'exposition *Ramsès et l'or des pharaons*, présente à la Villette à partir du 7 avril. Objet-phare de l'exposition, le cercueil de cèdre du plus pharaonique des pharaons sort pour la deuxième fois de son pays, après une première venue à Paris, en 1976. « C'est un objet dont j'ai rêvé toute mon adolescence », s'émeut Dominique Farout, qui



Le cercueil externe de Sennedjem et son couvercle, sur un plateau de bois.

avait visité huit fois le cercueil et la momie royale amenée en France pour traiter son infection fongique. En guise de remerciement pour avoir sauvé la momie, le cercueil royal ne concerne que l'étape française de l'exposition internationale, organisée par World Heritage Exhibitions et les autorités égyptiennes et inaugurée fin 2022 à San Francisco.

LE VOYAGE DE LA MOMIE

Ironiquement, le cercueil de Ramsès II ne lui était pas destiné, et fut réalisé pour un de ses prédécesseurs de la XVIII^e dynastie. « *Un texte en hiéroglyphes sur le cercueil renseigne toutes les péripéties qu'a vécues la dépouille du pharaon* », explique le commissaire de l'exposition. Mort nonagénaire, Ramsès II est d'abord enterré dans un des plus vastes tombeaux de la vallée des Rois. En plein déclin du Nouvel Empire et face aux pillages répétés, le prêtre Hérihor fait transférer la momie

dans le tombeau de Séthi I^{er} – père de Ramsès II –, avant qu'elle soit finalement cachée dans une anfractuosité de la falaise de Deir el-Bahari avec d'autres momies royales, où le cercueil sera redécouvert en 1881.

Le roi bâtisseur a orné l'Égypte à son image durant son règne de 66 ans, entre -1279 et -1213, comme en témoigne le colosse en calcaire de six mètres qui clôt l'exposition. Habillé de la coiffe royale et de la barbe postiche, ce Ramsès éternel irradie puissance et détermination – une image d'omnipotence qui a traversé les âges.

François Mallordy

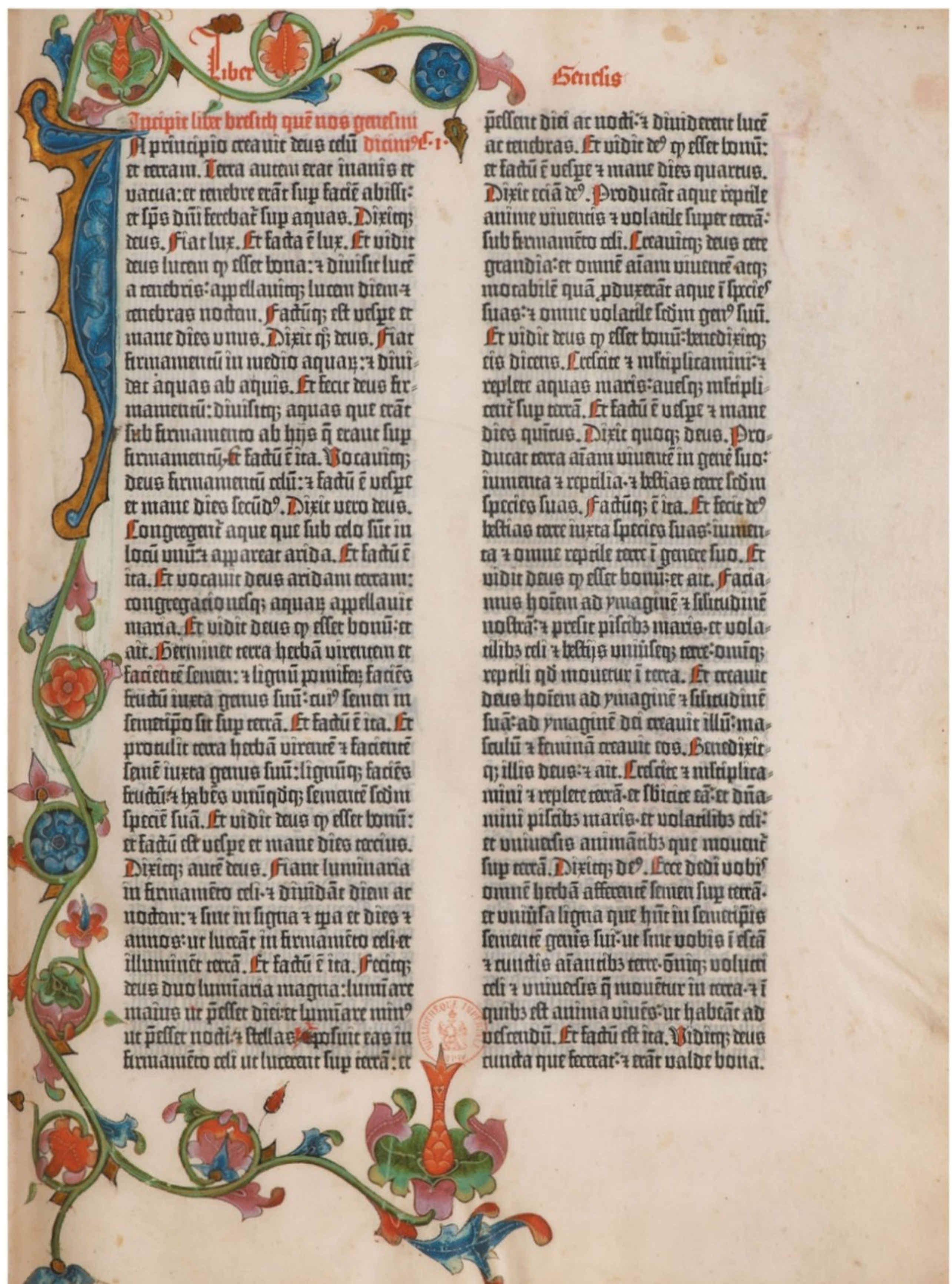
L'imprimerie, une révolution !

La Bibliothèque nationale de France revient sur une des innovations les plus déterminantes de l'histoire, l'impression typographique, qui a révolutionné la diffusion des livres dans l'Europe du XV^e siècle. Une exposition qui raconte ses ramifications, de ses origines plurielles à l'expérimentation collective qui a suivi, et ses répercussions.

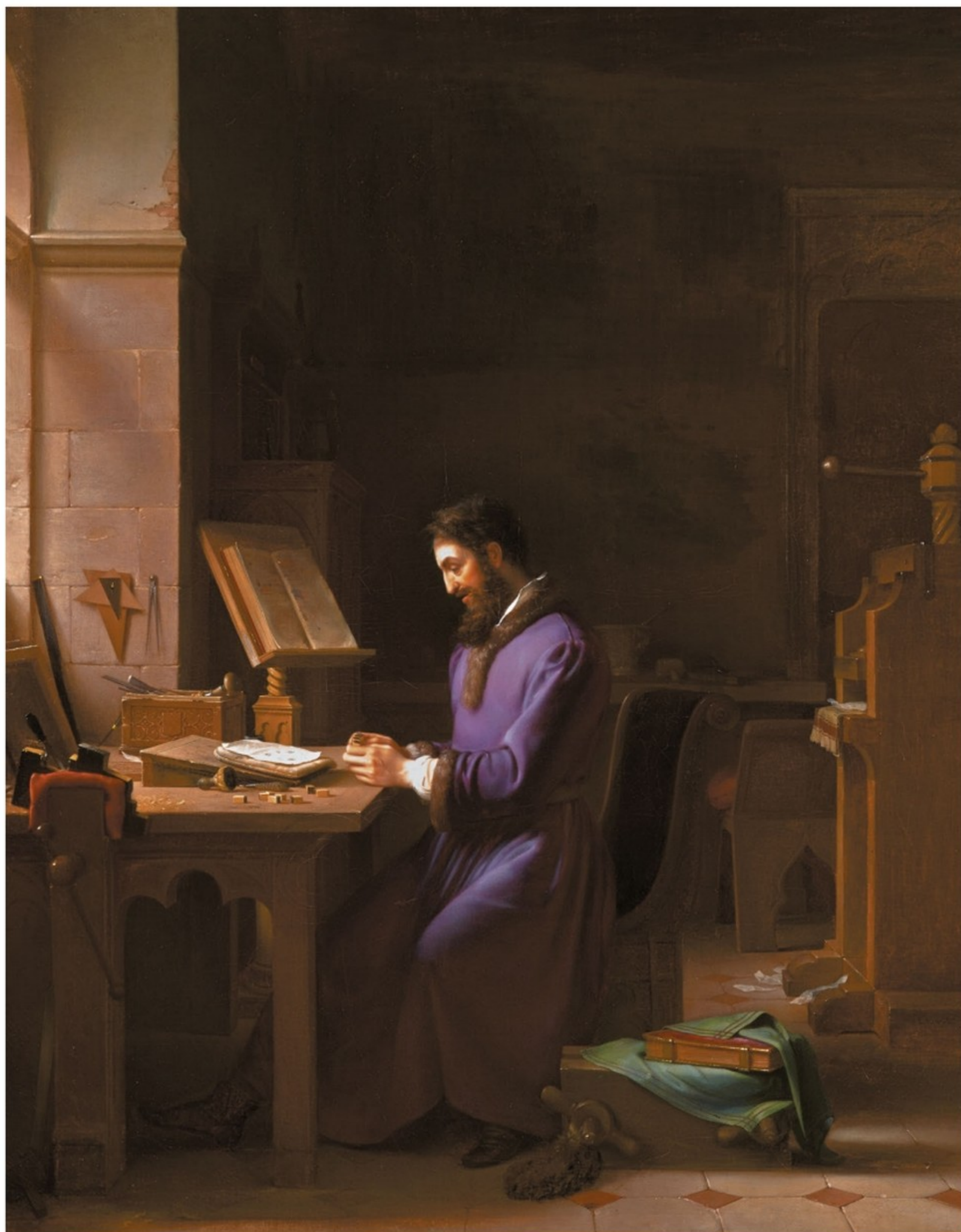
Vers 1455, l'Allemand Johann Gutenberg imprime une bible de près de 1 300 pages à Mayence avec une technique d'impression inédite en Europe : la typographie, qui utilise des caractères mobiles en relief. Mais comme toute invention, celle-ci s'est nourrie de savoir-faire préexistants. « Nous avons pris le parti de remettre l'innovation de Gutenberg en contexte en abordant tout d'abord ce qui se faisait en Europe, car il en avait connaissance et a pu s'en inspirer, annonce Caroline Vrand, conservatrice au département des Estampes et de la photographie de la BnF et co-commissaire de l'exposition. Vers 1400, la gravure sur bois est apparue dans le monde germanique, pour imprimer des images, et un peu plus tard du texte : une matrice gravée en relief sur du bois permettait de diffuser plusieurs



IMPRIMER ! L'EUROPE DE GUTENBERG
BnF, site François-Mitterrand
Du 12 avril au 16 juillet 2023



Imprimé sur parchemin par Johann Gutenberg et Johann Fust à Mayence (*Biblia latina* ou *Bible de Gutenberg*, 1455).



Gutenberg inventant l'imprimerie (huile sur toile de Jean-Antoine Laurent, 1831).

dualisation des signes fonctionne plutôt bien avec l'alphabet latin — en employant les techniques en usage dans la métallurgie. Puis il faut composer le texte et le passer en presse, déjà utilisée par les papetiers ou les vigneron, pour que la pression exercée soit uniforme. Là encore, il a détourné un objet déjà en usage ! »

EXPÉRIMENTATIONS

Mais pour qu'une innovation prenne, il faut que d'autres se l'approprient. A donc suivi un foisonnement d'expérimentations, tentant de perfectionner la technique et de relever les défis de l'époque... Car « le modèle attendu est celui du livre médiéval, rappelle Caroline Vrand. Avec ses illustrations, ses décors enluminés, ses repères en couleur, parfois de la musique... » Autant de choses qui ne sont pas résolues par la technique typographique. « La typographie s'est parfois hybridée avec des techniques antérieures, comme la xylographie ou la copie, continue la conservatrice. On décline donc l'éventail des possibles pour montrer que le XV^e siècle est une période d'innovation assez plurielle où il n'y a pas encore de normes. »

L'impression typographique, en entraînant un changement d'échelle sans précédent, a aussi induit d'importantes mutations dans le rapport au livre, opérant « un renversement primordial : l'offre précède la demande, et écouler les stocks devient un enjeu essentiel, ce qui incite à se faire connaître — avec de nouvelles techniques de diffusion et de publicité — et à changer de forme et de contenu pour aller chercher de nouveaux lecteurs, explique Nathalie Coilly. Les livres deviennent plus petits, moins onéreux, moins précieux, ne sont plus destinés aux seuls clercs et savants et deviennent plus réactifs à l'actualité, notamment les célébrations liées à la royauté. » Sans oublier le contexte socio-politique, qui fait du livre un véritable objet de combat cristallisant les luttes par les idées qu'il diffuse. C'est un nouveau rapport au présent et au collectif qui s'instaure.

Kassiopée Toscas

LE XV^E SIÈCLE EST UNE PÉRIODE D'INNOVATION ASSEZ PLURIELLE

centaines d'exemplaires d'une même image, ou d'un même texte. C'est la xylographie. » Apparaît aussi une technique de gravure en creux, la gravure sur cuivre, et on produit des multiples en métallurgie, notamment des enseignes de pèlerinage, en suivant les étapes de moulage, de fonte et de frappe, que Gutenberg reprendra pour mettre au point ses caractères mobiles.

UNE INVENTION DE PROCÉDÉ

« Le besoin de multiples tout comme la demande en livres étaient dans l'air du temps en Europe, mais il est important de ne pas adopter un regard européenocentré dans l'appréciation mondiale des techniques »,

appuie Nathalie Coilly, conservatrice à la réserve des livres rares de la BnF et co-commissaire de l'exposition. En effet, la xylographie a été inventée en Asie dès la fin du VII^e siècle, et des procédés qui individualisent les signes ont aussi existé, avec des expérimentations très diverses sur bois, terre cuite et céramique entre le XI^e et le XIII^e siècle. La plus ancienne utilisation attestée de la typographie à caractères mobiles et métalliques remonte d'ailleurs au XIV^e siècle, en Corée.

« L'innovation de Gutenberg est donc une invention de procédé, l'enchaînement de techniques préexistantes, explique la conservatrice. Il a d'abord fabriqué des caractères mobiles — sachant que l'indivi-

Notre-Dame de Paris, une restauration historique

Cette plongée dans l'aventure collective de ce chantier historique est l'occasion unique de raconter l'histoire patrimoniale de ce monument mondialement connu, de retracer l'évolution des techniques, de son édification médiévale à ses restaurations contemporaines, et de mettre en lumière les différents métiers mobilisés.



NOTRE-DAME DE PARIS, DES BÂTISSEURS AUX RESTAURATEURS
CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
Du 15 février 2023 au 29 avril 2024

Le 15 avril 2019, le monde entier était en effroi devant l'incendie du monument le plus visité d'Europe, l'effondrement de sa flèche iconique, sa toiture partie en fumée... « Il y a vraiment un attachement très fort du public français et étranger à cet édifice », souligne Lisa Bergugnat, responsable de la programmation et de la médiation culturelle à l'établissement public chargé de la conservation et de la restauration de Notre-Dame de Paris, et co-commissaire de l'exposition. Nous avons donc voulu rendre une petite partie de la cathédrale au public et en profiter pour répondre aux questions souvent posées sur sa restauration, tout en revenant sur sa construction et son histoire. »

APRÈS L'INCENDIE

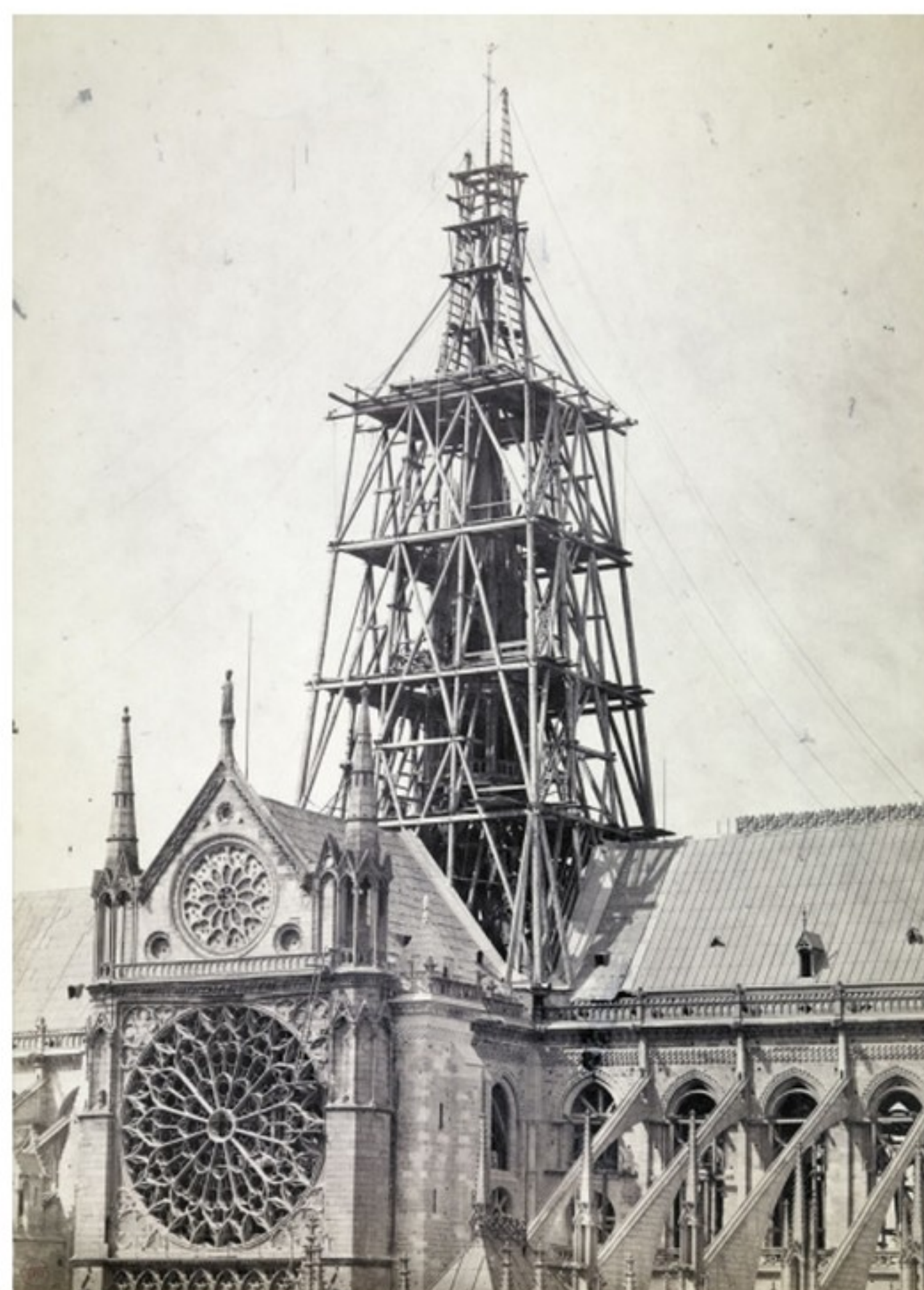
La première partie de l'exposition retrace les premiers mois après l'incendie jusqu'à l'été 2021, la phase de sécurisation, l'accompagnement scientifique du chan-

tier, l'élaboration du projet de restauration... « La conservation du patrimoine est régie par les règles de déontologie des grandes chartes internationales », explique Isabelle Marquette, conservatrice du patrimoine,

responsable de la galerie des moulages et des peintures murales à la Cité de l'architecture et du patrimoine, et co-commissaire de l'exposition. Aujourd'hui on restaure donc un monument dans son dernier état connu, et par chance on connaissait bien la cathédrale, car on a un foisonnement de productions documentaire et iconographique du XIX^e siècle et des

périodes plus récentes. »

La cathédrale est donc restaurée dans ses matériaux d'origine – le chêne pour la charpente, le plomb pour la couverture et la pierre – mais aussi avec les techniques d'origine. « Dans la partie de l'exposition dédiée au métier de charpentier, on montre



Vue de la flèche de Notre-Dame en cours de construction, en 1860.



Scénographie de l'exposition *Notre-Dame de Paris, des bâtisseurs aux restaurateurs*.



La clôture du chœur, en bois sculpté, est restaurée dans la cathédrale.

les différentes techniques de taille à la main utilisées pour la restitution des charpentes médiévales de la nef et du chœur, disparues dans l'incendie, illustre Lisa Bergugnat. Mais les techniques à reproduire ne sont pas les mêmes selon les parties de la cathédrale : la charpente de la flèche et du transept [nef transversale qui traverse la nef principale, NDLR] date elle du XIX^e siècle, quand des scieries existaient déjà ! »

HISTOIRE DE LA CATHÉDRALE

En effet « les périodes se côtoient et se superposent » au cœur de l'édifice. Ainsi la seconde partie de l'exposition nous plonge dans l'histoire de la cathédrale, en commençant par le chantier médiéval des XII^e et XIII^e siècles. Un nouveau style pare alors la cathédrale désuète : le gothique. « Il reste peu d'éléments sculptés de cette époque, mais nous avons ressorti des moulages du portail central de la façade occidentale afin d'illustrer cette innovation stylistique et sa richesse iconographique, annonce Isabelle Marquette. Au-delà du Moyen Âge, l'histoire de la cathédrale est synthétisée par une exceptionnelle maquette réalisée dans les années 1840. Et comme tout monument, il y a ces couches stratigraphiques qui montrent ses différents usages et l'évolution des goûts et conventions au fil des siècles, d'autant plus qu'il s'agit là de la cathédrale de la capitale du royaume de France, très en lien avec les pouvoirs politique et religieux. » L'histoire de France est ainsi cristallisée dans les pierres de la cathédrale.

L'aménagement du chœur commandé par Louis XIV au début du XVIII^e siècle témoigne par exemple d'une nouvelle conception de la religion, plus faste, avec l'adjonction de marbres et de sculptures en bronze, tout comme l'échancrure du portail occidental, pour laisser passer de plus grandes processions. Cette restauration nourrit aussi notre connaissance des techniques de construction passées en révélant des éléments jusque-là inconnus, notamment un usage inédit du métal à la période médiévale, bien plus abondant que l'on ne le soupçonnait, tel un chaînage qui stabilise l'édifice. La très célèbre restauration d'Eugène Viollet-le-Duc, qui est intervenue sur l'ensemble de l'édifice au XIX^e siècle, permet aussi de tisser des liens avec le chantier actuel, « de montrer les permanences et les évolutions en termes de conservation et de restauration », signale Isabelle Marquette. Aux antipodes des principes de restauration actuels, l'architecte visionnaire a recréé un état idéal de la cathédrale en prenant beaucoup de libertés, dans une vision fantasmée du Moyen Âge. « Aujourd'hui, on ne créerait pas un ensemble de sculptures qui n'ont jamais existé juste pour donner une silhouette plus médiévale à la cathédrale ! Mais nous les restaurons maintenant à l'identique, selon le dernier état cohérent connu », ajoute la conservatrice. Enfin la troisième partie de l'exposition est consacrée aux techniques et métiers

de la restauration actuelle. « Le chantier est l'héritier des techniques médiévales, comme la taille à la hache pour les charpentes de la nef et du chœur, mais il apporte aussi son lot d'innovations, comme le nettoyage de certains parements au laser, révèle Lisa Bergugnat. Il combine ainsi les techniques ancestrales et modernes : les charpentiers utilisent l'épure depuis la nuit des temps, mais conçoivent aujourd'hui des éléments numériquement en bureau d'étude. Certains métiers ont cependant très peu évolué depuis le Moyen Âge, comme celui de maître verrier par exemple. » De nouveaux métiers interviennent aussi, notamment les « fonctions support », métiers indispensables qui permettent aux autres corps de métier d'intervenir sur le chantier, comme les grutiers, les échafaudiers ou encore les cordistes, ces derniers étant réputés être les yeux et mains des compagnons dans les zones inaccessibles. « On tend aujourd'hui vers une approche complémentaire entre la maîtrise technique du cordiste et les métiers du bâtiment, tels que les maçons et les couvreurs qui, de plus en plus, se forment aux travaux sur corde », continue Lisa Bergugnat. Une sélection de métiers parmi la kyrielle de spécialistes mobilisés est aussi mise en lumière, avec des artisans d'art parfois peu connus : le facteur d'orgues, qui conçoit et restaure les orgues, ou encore le serrurier (ou ferronnier), le dinandier et le patineur, qui s'occupent des trois étapes de restauration des sculptures. De quoi créer des vocations*. Les méthodes de restauration seront aussi présentées à travers de courtes vidéos, et le résultat – pierres encrassées ayant retrouvé leur blondeur, vitraux nettoyés, peintures ravivées... – rendra tout son éclat d'origine à la cathédrale d'ici sa réouverture, fin 2024, elle qui n'avait pas bénéficié d'une telle restauration depuis le XIX^e siècle. À quelque chose malheur est bon.

Kassiopée Toscas

*À partir du 7 mars, sous le parvis de la cathédrale, Maison du chantier et des métiers, l'exposition « Notre-Dame de Paris : au cœur du chantier » mettra en lumière les temps forts du chantier et présentera les métiers et savoir-faire de la restauration. Pour les familles et un public jeune qui cherche à s'orienter.

À LIRE

La Fabrique de Notre-Dame, Journal de la restauration, 116 pages – 12 € (l'intégralité des bénéfices sont reversés au projet de restauration). Le numéro 4 est en vente depuis le 11 janvier.

ET PLONGEZ AU CŒUR DE L'HISTOIRE DES CIVILISATIONS



le 1er numéro

CROSS

L'élégance du design
chrome/brillant
accompagné
de la signature Cross.
Indémoudable !

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner sous enveloppe affranchie à : Les Cahiers de Science et Vie – Abonnements – 59898 Lille cedex 9

M036 # D1071463

3€
le premier n°

(Pour gérer l'abonnement, accéder aux services numériques et recevoir nos offres promotionnelles. L'adresse e-mail ne sera pas communiquée à des partenaires extérieurs.)

"Le prix de référence à l'année se compose du prix kiosque (41,40€), des frais de port (4,45€) et du stylo (20€)." ****À remplir obligatoirement.** Offre réservée en France Métropolitaine valable jusqu'au 30/06/2023 dans la limite des stocks disponibles. ****À remplir obligatoirement.** DOM-TOM et autres pays nous consulter. Vous disposez, conformément à l'article L.21-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Le coût du renvoi de(s) produit(s) est à votre charge. Vous disposez, conformément à l'article L.21-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Responsable de traitement des données personnelles : Reworld Media Magazines SAS. Finalités du traitement : gestion de la relation client, opérations promotionnelles et de fidélisation. Données postales et téléphoniques susceptibles d'être transmises à nos partenaires. Conformément à la Loi informatique et Libertés du 6-01-78 modifiée, vous pouvez exercer vos droits d'opposition, accès, rectification, effacement, portabilité, limitation à l'utilisation de vos données ou donner vos directives sur le sort de vos données après décès en écrivant à Reworld Media-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com

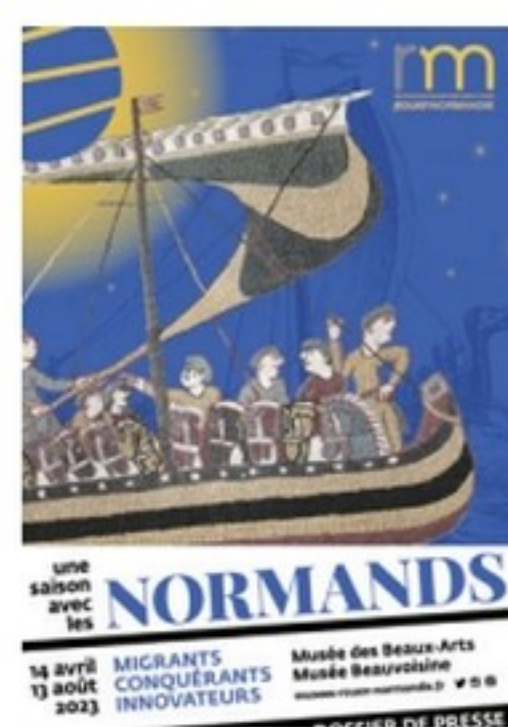




ROUEN

LA GESTE DES NORMANDS

Qui dit Normands dit Vikings, et Guillaume le Conquérant. Pour dépoussiérer l'histoire de ces migrants, conquérants et innovateurs, et lui apporter de la profondeur, le Musée des Antiquités de Rouen présente une section consacrée à leurs origines scandinaves. Même si ces « hommes du Nord » sont en minorité dans la région qu'ils se voient confier par le roi de France en 911, ils y diffusent leur droit coutumier, leur savoir-faire guerrier et leurs connaissances maritimes. La suite de l'histoire se passe au Musée des Beaux-Arts, et résume les hauts faits des Normands de Normandie jusqu'au XII^e siècle. Conquête de l'Angleterre, culture romane anglo-normande et incursions en Italie méridionale sont évoquées par le biais de magnifiques objets d'art qui symbolisent la mondialisation avant l'heure que les Normands ont su atteindre, entre cultures nordique, romane, byzantine et arabe. ► **F.M.**

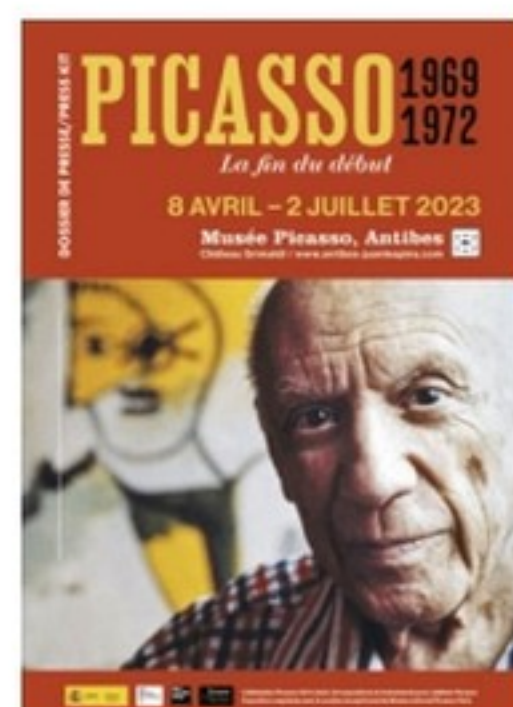


NORMANDS. MIGRANTS, CONQUÉRANTS, INNOVATEURS
MUSÉE DES ANTIQUITÉS,
MUSÉE DES BEAUX-ARTS, ROUEN
Du 14 avril au 13 août 2023

ANTIBES

LES DERNIERS FEUX DE PICASSO

À 2023 est l'année du cinquantenaire du décès du plus français – et du plus fameux – des artistes espagnols. Pour commémorer un géant comme Picasso, le Musée Picasso Paris et Bernard Picasso, petit-fils du peintre, ont initié une rétrospective géante de cinquante expositions internationales. Parmi elles, l'exposition *Picasso 1969-1972 : la fin du début* du musée Picasso d'Antibes revient sur la production tardive de l'artiste. Loin de se contenter de « faire du Picasso », les œuvres exposées démontrent que le peintre octogénaire, en réinvention perpétuelle depuis son adolescence, avait conservé toute son acuité et sa force créatrice. Impossible à cataloguer en bloc, ces productions tranchent avec le courant moderniste des années 60, mouvement qu'il avait pourtant contribué à lancer au début du XX^e siècle. ► **F.M.**



PICASSO 1969-1972 : LA FIN DU DÉBUT
MUSÉE PICASSO,
ANTIBES
Du 8 avril au 2 juillet 2023

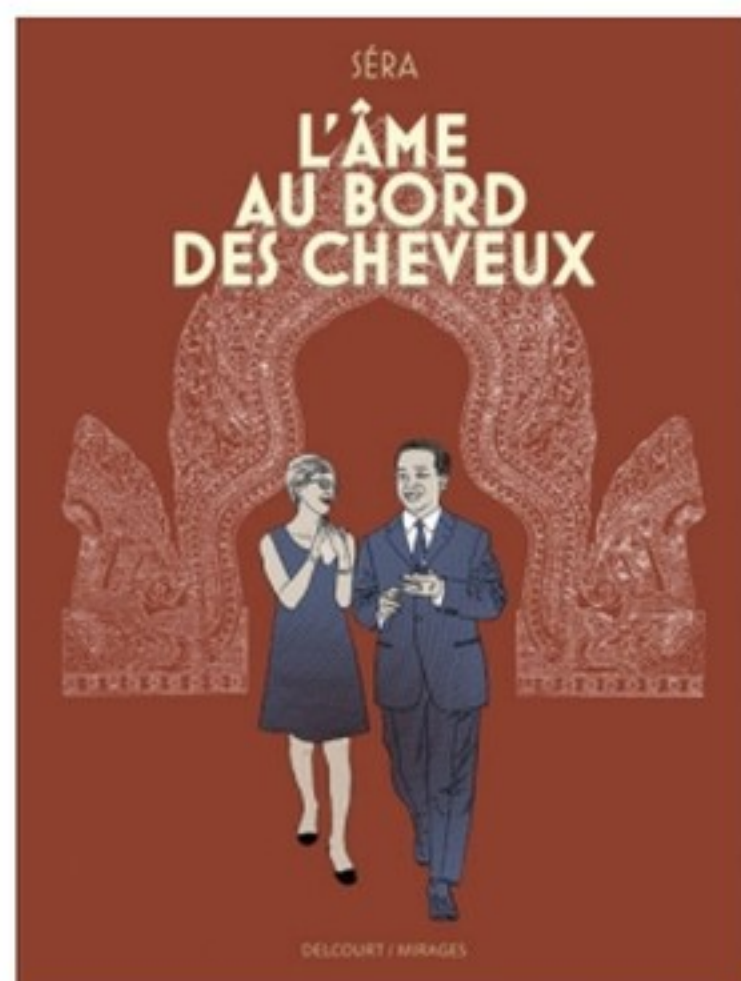




CAMBODGE, UNE FRACTURE INTIME

Un récit autobiographique qui prend aux tripes. L'artiste peintre franco-cambodgien Séra, dont l'œuvre analyse depuis plus de trente ans l'histoire tourmentée du pays de son enfance, prend pour la première fois le parti de conter d'un point de vue personnel les événements tragiques qui ont marqué le Cambodge au XX^e siècle. Dès le titre, l'ambiance est posée : en khmer, avoir « l'âme au bord des cheveux » signifie « être mort de peur »... Soit l'état d'esprit du jeune Séra lors de la chute de Phnom Penh, où il résidait avec sa famille, en 1975 – il est alors âgé de treize ans. « *La vie s'est arrêtée une première fois le 17 avril 1975. Ce jour-là, nous ne le savions pas, mais nous étions tous morts. Ou nous aurions dû l'être* », écrit-il en introduction de son roman graphique. Reproductions de couvertures de magazines internationaux, extraits de chansons qui passaient alors sur toutes les radios, scènes familiales où affleure déjà la nostalgie, instantanés de guerre, entraperçus à la télévision ou dans la presse : les sublimes images de Séra, aux couleurs comme estompées par les ans, font s'entremêler souvenirs d'une enfance heureuse et bribes d'histoire avec un grand

H. Et retranscrivent subtilement le déchirement d'une famille binationale, à l'heure où la France laisse son ancien protectorat basculer dans l'horreur. Difficile de les oublier une fois le livre refermé... On en redemande, et ça tombe bien : une réédition des trois précédents ouvrages historiques de Séra, *Impasse et Rouge*, *L'Eau et la Terre* et *Lendemain de cendres*, accompagne la sortie de ce nouvel album. ► **C.G.**



L'ÂME AU BORD DES CHEVEUX,
SÉRA, Delcourt, 176 pages.

1629, OU L'EFFRAYANTE HISTOIRE DES NAUFRAGÉS DU JAKARTA

Encore un voyage inaugural de bateau qui tourne mal... À peine sorti du chantier naval d'Amsterdam, le *Batavia* (ancien nom de la ville de Jakarta), trois-mâts de 45 mètres de long, part pour les Indes néerlandaises le 28 octobre 1628, avec 320 personnes et 250 000 florins de pièces d'or et d'argent à son bord. Problème : l'équipage est mal famé, et se laisse ronger par l'appât du gain, jusqu'à compromettre l'expédition. Ce premier tome se focalise sur l'environnement humain glauque du navire, dont la tragédie rocambolesque est un des hauts faits de la légende de la conquête des mers de l'époque

moderne.

► **F.M.**



1629, OU L'EFFRAYANTE HISTOIRE DES NAUFRAGÉS DU JAKARTA, TOME 1,
DORISON ET MONTAIGNE, Glénat, 136 pages.

CELLE QUI PARLE

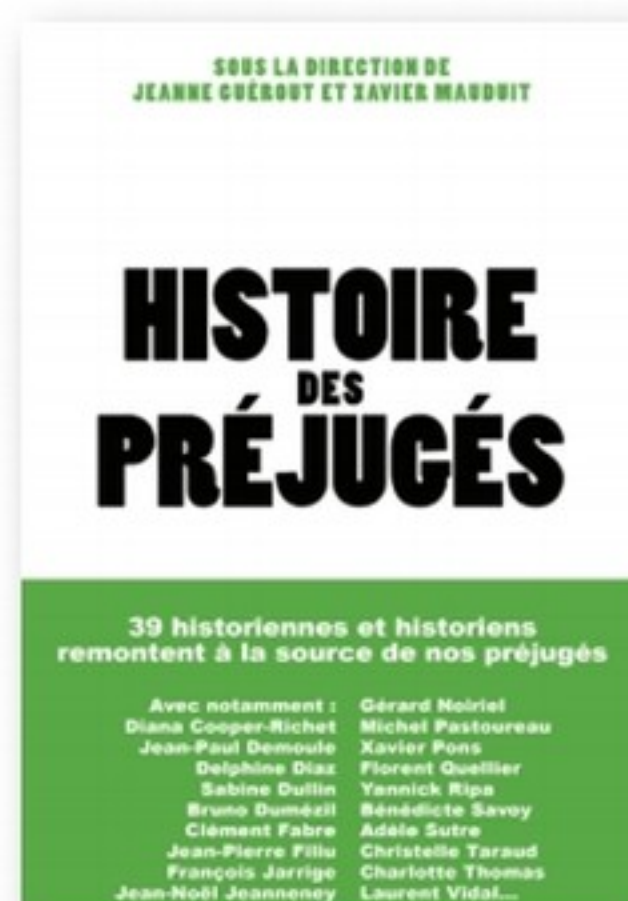
La Malinche a un héritage ambigu. C'est à la fois la mère du peuple mexicain et celle qui a trahi les Amérindiens, en tant que compagne et interprète de Cortés lors de sa violente conquête de l'Empire aztèque, entre 1519 et 1521. Mais qui se cache derrière la légende ? Cette BD au trait élégant conte l'histoire romancée de La Malinche, ou plutôt Malinalli, au plus proche de son intimité. Grâce à ses talents de polyglotte et à sa fine connaissance de la politique régionale, cette femme astucieuse,

offerte comme esclave par un cacique maya à Cortés, joua un rôle clé dans la victoire espagnole. ► **F.M.**



CELLE QUI PARLE,
ALICIA JARABA
Bambou Édition, 216 pages.

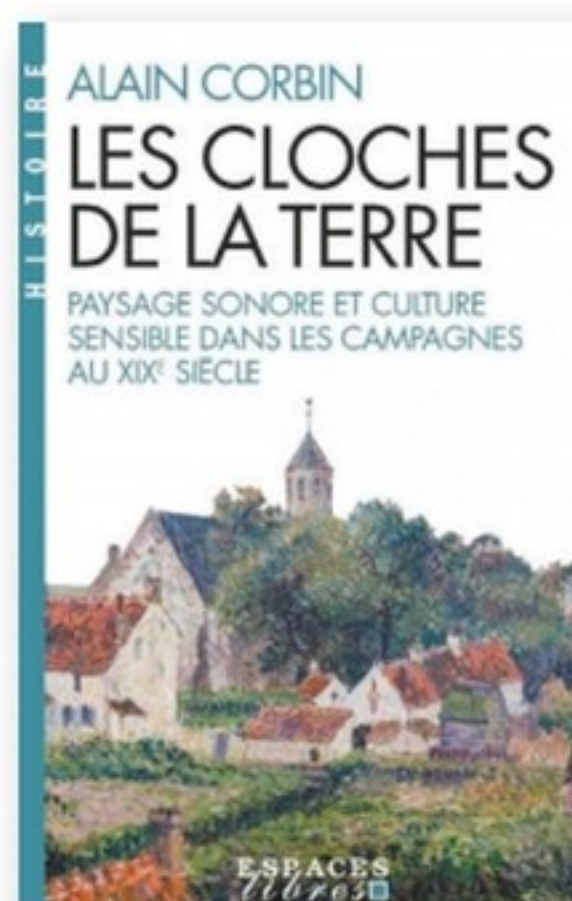
PRÉJUGÉS, TRAHISON,



HISTOIRE DES PRÉJUGÉS,
SOUS LA
DIRECTION
DE JEANNE
GUÉROUT
ET XAVIER
MAUDUIT
Les Arènes,
480 pages.

PRÉJUGÉS QUI ONT LA VIE DURE

L'islam est incompatible avec la République, les pauvres vivent sur le dos des riches, les femmes sont hystériques, les Français sont arrogants... Difficile d'échapper aux milliers de préjugés associés à l'une ou l'autre catégorie de la population. Mais au fait, d'où viennent-ils ? Les historiens Xavier Mauduit et Jeanne Guérout ont demandé à 39 de leurs confrères de mener l'enquête, afin de comprendre pourquoi ceux-là ont prospéré. On apprend ainsi que si les Tsiganes traînent une réputation de voleurs, c'est parce qu'« un forgeron itinérant tsigane aurait accepté de fabriquer les clous pour la crucifixion de Jésus alors que tous les forgerons de Jérusalem avaient refusé. [...] Le quatrième clou aurait été volé au moment de la crucifixion [et les Tsiganes] bénéficient désormais d'un régime d'exception leur accordant le droit de voler ». Ou encore que si l'on juge les gauchers maladroits, c'est qu'« en latin, gauche se dit sinistère et tirerait son origine de sine dextra, c'est-à-dire sans main droite. Le mot sinistritas, quant à lui, exprime l'idée de malheur, qu'on retrouve aujourd'hui dans l'expression "sinistre individu" ». Et si comprendre la drôle d'histoire des préjugés était la meilleure façon de s'en débarrasser une fois pour toutes ?



LES CLOCHES DE LA TERRE. PAYSAGE SONORE ET CULTURE SENSIBLE DANS LES CAMPAGNES AU XIX^e SIÈCLE,
ALAIN CORBIN
(RÉÉDITION)
Albin Michel,
544 pages.

QUERELLES DE CLOCHES

Elles rythment de leur chant régulier la vie rurale, marquant non seulement les heures, mais aussi les moments de liesse – mariages... – comme ceux d'effroi – incendies, attaques pendant les guerres... Des siècles durant, les cloches ont accompagné la plupart de nos émotions collectives. Mais elles se sont aussi retrouvées, dans les campagnes françaises, au cœur de bien des polémiques. Dans cet ouvrage essentiel, qui ressort dans une nouvelle édition, l'historien des représentations Alain Corbin tire les enseignements des quelque dix mille « affaires de cloches » que le XIX^e siècle nous a laissées. Telle la lutte entre ceux qui croyaient que les sonner par temps d'orage était dangereux, car cela attirerait la foudre, et ceux qui pensaient au contraire que la sonnerie avait vertu de prière, à même de détourner la colère des cieux... Les conflits nés autour des clochers peuvent aujourd'hui prêter à sourire, mais ils prenaient alors des proportions considérables, engageant maires, préfets et clergé. Car dans ce monde campagnard aujourd'hui quasiment disparu, ce qui se jouait autour de la maîtrise des cloches était en réalité une lutte sans merci pour le pouvoir.



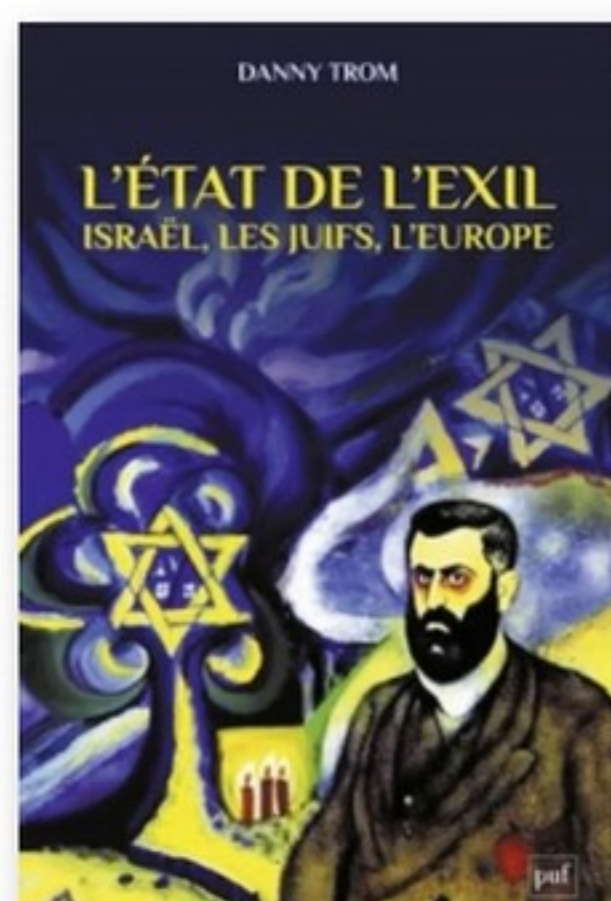
LES DAUPHINES DE FRANCE AU TEMPS DES BOURBONS (1660-1851),
BRUNO CORTEQUISSE
Perrin,
400 pages.

LES PRESQUE REINES

De leur vivant, elles étaient adulées, destinées par leur naissance ou leur mariage à monter sur le trône. Mais par un coup du sort, ce rôle leur a échappé et elles sont retombées dans l'ombre. Qui se souvient aujourd'hui de Marie-Anne de Bavière, Marie-Adélaïde de Savoie, Marie-Thérèse Raphaëlle d'Espagne, Marie-Josèphe de Saxe ou Marie-Thérèse de France ? Ce livre s'attache à remettre dans la lumière ces femmes au destin brisé, telle la Grande Dauphine (1660-1690), épouse du fils de Louis XIV, « premier personnage féminin » de Versailles au décès de sa belle-mère. Une jeune fille qui fit de son mieux pour briller comme on l'attendait d'elle : « Là où il est le plus agréable à Marie-Anne de mettre sa personne à l'épreuve du monde, c'est quand il y a fête et divertissements au château. [...] Quand il s'agit de présider, en hôtesse des lieux, les comédies que l'on donne généralement trois fois par semaine, rien ne paraît à charge à la Dauphine. » Mais malgré ses efforts, pas assez flamboyante pour charmer la cour et de santé fragile, elle décédera sans avoir atteint le trône. Refermant ainsi un chapitre à peine entamé de l'histoire de France : « Le terme d'une vie humaine – celle de la Dauphine de Bavière – répondra à la fin d'un certain Versailles », lui est-il ici rendu hommage.

EXIL & AUTRES HISTOIRES

Par Cécile Gérardin



L'ÉTAT DE L'EXIL. LES JUIFS, L'EUROPE, ISRAËL,
DANNY TROM
PUF, 288 pages.

EXCEPTIONNEL ISRAËL

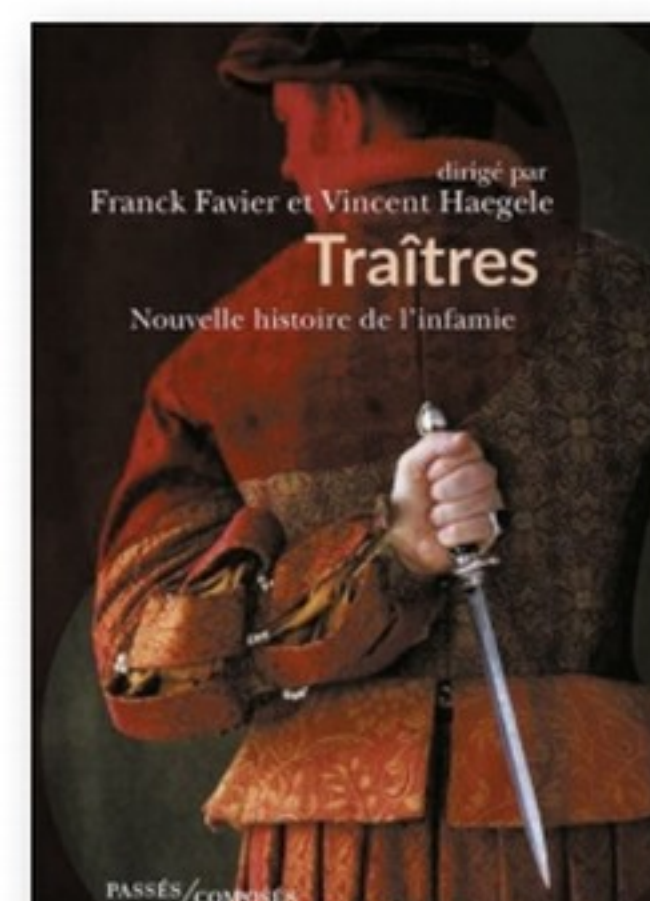
Non, Israël ne peut pas simplement être l'État-nation du peuple juif, pose d'emblée le sociologue Danny Trom. Mais alors, qu'est-ce ? Vaste question, restée sans réponse depuis la naissance du pays, en 1948. Car l'idée même d'un État entre en conflit avec l'exil indissociable de l'histoire des juifs. Mais l'auteur s'attaque finement à cette contradiction, définissant ce territoire comme un État « pour les juifs ». « *L'État d'Israël normalise doublement la condition juive, puisque les juifs y deviennent non seulement citoyens, mais citoyens de leur État, perspective que la tradition juive excluait en repoussant ce genre d'accomplissement à l'ère messianique, à "la fin des temps", donc indéfiniment.* » Pour autant, il reste des limites à cette normalisation. « *Si avec la naissance de l'État d'Israël le cas juif se moule dans la forme stratonationale, il est effectivement normalisé. Mais l'on perçoit dès à présent qu'il ne s'y moule pas, ou inconfortablement, ou partiellement, en sorte qu'il demeure anormal* », souligne l'auteur. Bref, Israël reste un « État de l'exil » à jamais profondément différent de ses voisins européens, mais parfaitement adapté aux particularismes de sa population.



LA FABRIQUE DU LAIT. EUROPE OCCIDENTALE, MOYEN ÂGE-XX^E SIÈCLE,
FABIEN KNITTEL
CNRS Éditions, 216 pages.

LA TRANSFORMATION DU LAIT

Tout comme le pain, le lait a une place de choix sur les tables françaises. Mais comment a-t-il acquis ce statut privilégié ? Ce petit livre s'intéresse à la longue industrialisation du lait de vache, qui s'étend sur plus de dix siècles. Car longtemps, il a été périlleux de le consommer frais, tant il se conservait mal... L'auteur raconte comment, dès le Néolithique, il a été transformé en beurre ou en fromage, deux techniques dont il détaille longuement l'évolution. Apparition du lait en poudre, invention du chocolat au lait ou des « fromages fondus » : le livre s'attarde sur ces petites révolutions industrielles qui ont permis aux produits laitiers d'être consommés par tous, partout, tout le temps. Et s'il se concentre sur les techniques, il n'oublie pas le contexte dans lequel elles s'inscrivent. À savoir une histoire de l'élevage et de l'alimentation, sans oublier l'économie – l'industrie laitière, principale ressource des montagnes françaises jusqu'au développement du tourisme, embauchait 100 000 personnes dans les années 1960, quand s'achève l'analyse.



TRAÎTRES. NOUVELLE HISTOIRE DE L'INFAMIE,
DIRIGÉ PAR FRANCK FAVIER ET VINCENT HAEGELE
Passés Composés, 270 pages.

TRAÎTRES DE TOUS LES PAYS

Tout au long de l'Ancien Régime, religion oblige, la trahison a été considérée comme le pire des crimes – la parole de l'homme lui venant directement de Dieu, la renier est un blasphème. Pourtant, la sévérité des peines encourues « *n'a jamais empêché quiconque de trahir* », que ce soit par bravoure ou par faiblesse, soulignent les auteurs. Au fil des chapitres, ils dressent le portrait de « grands » traîtres de l'histoire. Le chevalier de Rohan, membre de la cour de Louis XIV, qui tenta de renverser le roi en soulevant la Normandie ; l'aventurier Georges Bessières qui, au XIX^e siècle, intégra l'armée espagnole en guerre contre Napoléon avant de rejoindre les milieux révolutionnaires barcelonais, qu'il trahira à leur tour ; Wang Jingwei, l'un des plus célèbres révolutionnaires chinois du XX^e siècle qui, en 1940, participera à la « Grande Cérémonie pour le retour à la capitale du Gouvernement national », à savoir une organisation fantoche contrôlée par les Japonais... À travers 18 figures du monde entier, les auteurs illustrent parfaitement l'aphorisme de Charles-Maurice de Talleyrand : « *La trahison est une question de dates.* » Plus que de personnes, puisque même les héros peuvent, avec le temps, passer du côté sombre.

RENDEZ-VOUS **LE 14 JUIN PROCHAIN** POUR NOTRE NUMÉRO CONSACRÉ AUX **CITÉS MARITIMES** **D'HIER À AUJOURD'HUI**

**Saint-Malo, Brest, Nantes,
La Rochelle, Marseille...**

Courses en mer, commerce
triangulaire, corsaires
et pirates...

*Un vent marin
soufflera sur
les **Cahiers** et sur
nos côtes cet été.*



LES CAHIERS **SCIENCE & VIE**



REWORLD MEDIA MAGAZINES
Une publication du groupe
ÉDITEUR REWORLD MEDIA MAGAZINES SAS
40, avenue Aristide Briand
92227 Bagneux Cedex
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION Gautier Normand
ACTIONNAIRE Reworld Media France
RCS Nanterre 477 494 371
Tel accueil : 01 41 33 50 00
RÉDACTION 40, avenue Aristide Briand
92227 Bagneux Cedex Tél. : 01 46 48 19 88.
DIRECTION DE LA RÉDACTION Karine Zagaroli et
Philippe Bourbeillon, assistés de Bénédicte Orselli
RÉDACTEUR EN CHEF Philippe Bourbeillon
RÉALISATION Delicity
DIRECTRICE ARTISTIQUE Anaïs Delaporte
COUVERTURE Elienor Lo Meo
COORDINATION Marie-Pierre Ombrédanne
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION Julien Nénault
RESPONSABLE PHOTO Pierre Husson

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Lefèvre-Balleydier, Pascale Desclos, Aïmie
Eliot, Cécile Gérardin, Fabienne Lemarchand,
François Mallord, Marielle Mayo, Christophe
Migeon, Philippe Testard-Vaillant, Kassiopée Toscas.
SERVICE LECTEURS sev.lecteurs@reworldmedia.com

DIRECTION-ÉDITION

Directeur d'édition : Germain Périnet
Éditrice adjointe : Charlotte Mignerey

DIFFUSION

Directeur des ventes : Christophe Chantrel
Responsable ventes marché : Siham Daassa
Responsable diffusion : Isabelle Fargier

ABONNEMENTS ET DIFFUSION

Directrice marketing client : Catherine Grimaud

MARKETING

Responsable marketing et relations presse :

Giliane Douls.

PUBLICITÉ. TÉL. 01 41 33 51 16

Directrice générale : Élodie Bretaudeau-Fontailles

Contacts Publicité : Nathalie Barbour

Lionel Dufour (50 19)

Planning : Angélique Consoli (53 52)

Stéphanie Guillard (53 50)

Trafic : Catherine Leblanc (43 86)

Opérations spéciales : Jean-Jacques Bénézech

(19 83) Tél. : 01 46 48 48 77 fax : 01 46 48 49 98

FABRICATION Bénédicte Gaudin, Cindy Babic

RESPONSABLE DU CONTRÔLE DE GESTION

Renaud Terrasse

DÉPARTEMENT INTERNATIONAL

Directeur : Andrea Albini, alбини@reworldmedia.com

PRÉPRESSE/PHOTOGRAPHIE Sylvain Bouland,

IMPRIMERIE IMAYE Graphic, 96, bd Henri-Becquerel,

ZI les Touches 53021 Laval.

ISSN : n° 1157-4887

Commission paritaire : n° 0521 K 79605.

Tarif d'abonnement légal : 1 an, 6 n° : 41,40 €.

Dépôt légal : mai 2022

RELATIONS CLIENTÈLE ABONNÉS

Service Abonnements :

Cahiers de Science & Vie 59898 Lille Cedex 9

Tél. : 01 46 48 47 87

(Ouverture du lundi au samedi de 8 h à 20 h)

Pour nous contacter par écrit :

<https://www.serviceabomag.fr/>

COMMANDES D'ANCIENS NUMÉROS ET RELIURES :

Tél. : 01 46 48 47 87 www.kiosquemag.com

ÉTATS-UNIS ET CANADA : Express Mag, 8275,

Avenue Marco Polo, Montréal, QC H1E 7K1,

Canada. Tél. : 1 800 363-1310 (français) et 1 877

363-1310 (anglais). Fax : (514) 355-3332.

SUISSE : Edigroup, 39, rue Peillonex 1225

Chêne Bourg. Tél. : 022 860 84 50 ;

reworld@edigroup.ch

BELGIQUE : Edigroup Belgique. Bastion Tower

Etage 20 - Pl. du Champs-de-Mars 5 - 1050

Bruxelles. Tél. : 070 233 304. reworld@edigroup.be



Affichage environnemental
Origine du papier : Allemagne.
Taux de fibres recyclées : 0 %.
Certification : PEFC. Impact sur
l'eau : Ptot 0,014 kg/tonne.

LE TRI
+ FACILE



Certifié PEFC

Ce produit est issu
de forêts gérées
durablement et de
sources contrôlées.

10-31-1141

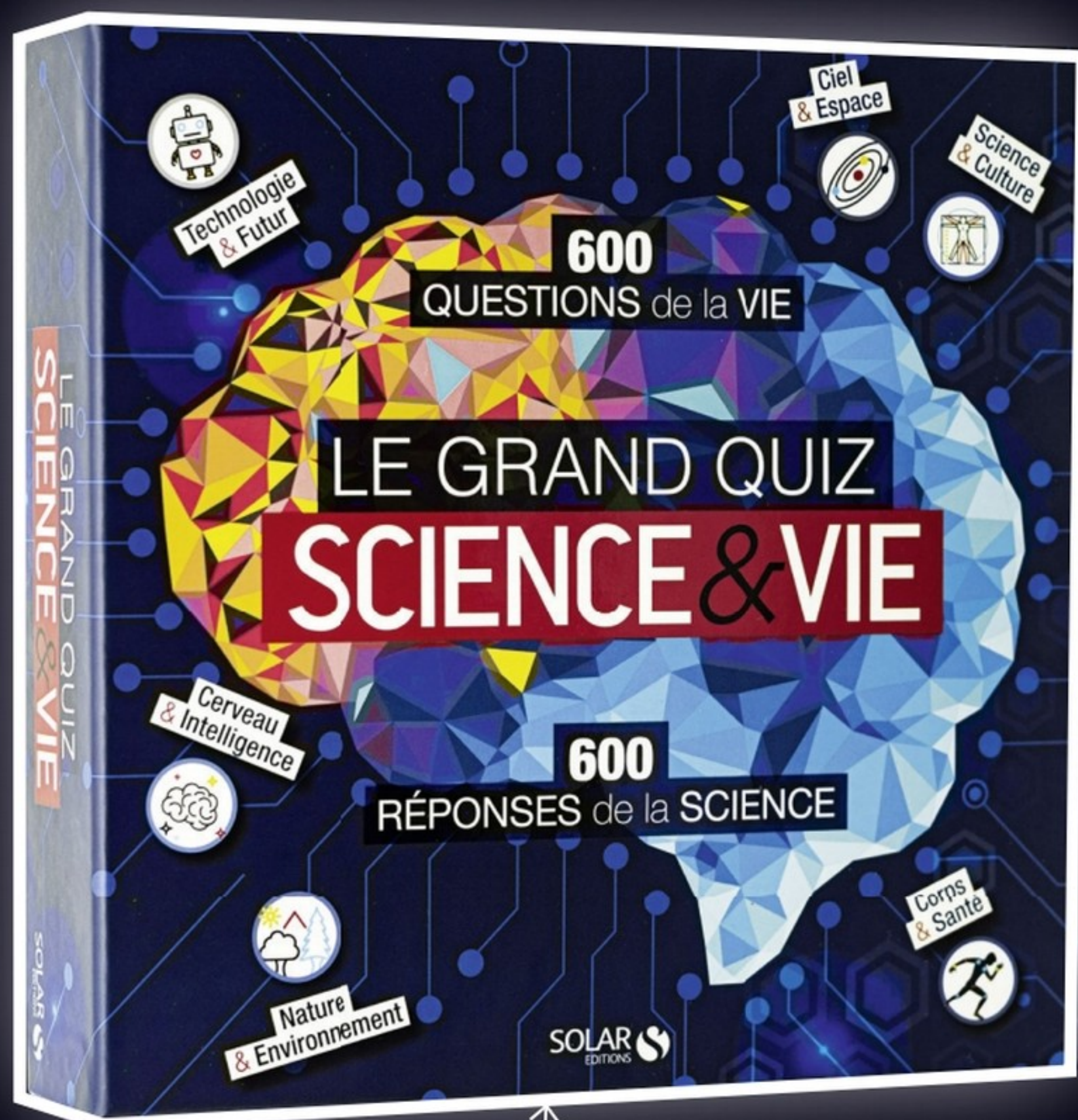
pefc-france.org

**LES CAHIERS
SCIENCE & VIE**

— LA BOUTIQUE —

VOUS PRÉSENTE

LE JEU GRAND QUIZ SCIENCE & VIE



Réviser vos fondamentaux et laissez-vous surprendre avec ce grand quiz Science & Vie. **Les 600 questions qui composent ce jeu sont les vôtres**, ou plutôt celles que les lecteurs ont adressé au magazine Science & Vie.

Les 600 réponses, nous les devons à la science qui tente inlassablement de révéler les mystères du monde, de ses plus petites manifestations à ses plus grands spectacles. Ce grand jeu comporte 100 fiches et 6 rubriques, portant sur les différentes thématiques du magazine. Amusez-vous !

Jeu de société à partir de 2 joueurs pour les 7 ans et plus.

Contenu de la boîte : 1 plateau de jeu • 300 cartes de questions / réponses • 1 boîtier à cartes • 1 Dé • 6 camemberts • 36 triangles de couleur • 1 règle du jeu • Dimensions : 26,7 x 26,7 x 6,3 cm • Poids 1,1 kg.

1
BOÎTE DE JEU

**AMUSEZ-VOUS,
INSTRUISEZ-VOUS
ET METTEZ VOS
CONNAISSANCES
À L'ÉPREUVE**



Ciel
& Espace



Science
& Culture



Corps
& Santé



Nature
& Environnement



Cerveau
& Intelligence



Technologie
& Futur



600
QUESTIONS
de la VIE

600
RÉPONSES
de la SCIENCE

6
CARTES-
RUBRIQUES

LE JEU
GRAND QUIZ
SCIENCE & VIE

19€⁹⁰
seulement

Plus rapide,
flashez-moi !



En vente en librairie

ou sur www.kiosquemag.com/boutique

Vous pouvez aussi commander par téléphone au 01 46 48 48 03 (du lundi au vendredi de 8h à 20h - Paiement par CB uniquement)

